

LES CHRONIQUES  
ANCIENNES DU TOGO  
No 1



**LE TOGO EN 1884  
SELON HUGO ZÖLLER**



EDITIONS HAHO

KARTHALA

UNIVERSITE DU BENIN (LOME)

ORSTOM

LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO

n° 1

**LE TOGO EN 1884**  
**selon Hugo Zöller**

traduction K. AMEGAN et A. AHADJI

présentation Y. MARGUERAT

Lomé, 1990

  
**KARTHALA**

EDITIONS  HAHO

Tous droits de traduction, de représentation, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

No part of this book may be reproduced in any form, by print,  
photoprint, microfilm, or any other means without written  
permission from the publisher.

Copyright © Editions HAHO, Lomé, 1990

B P 378 Lomé

ISBN 2 - 906718 - 22 - X

©ORSTOM, Lomé

## P R E F A C E

*Ce texte, obtenu grâce à l'obligeance de l'Institut Goethe de Lomé, a été traduit de l'allemand par Kwassivi AMEGAN et Amétépé AHADJI, professeurs d'allemand à l'Université du Bénin. Il est présenté et commenté par Yves MARGUERAT, chercheur au Centre ORSTOM de Lomé (1).*

*La couverture a été dessinée gracieusement par le professeur Paul AHYI.*

*La réalisation de l'ouvrage a été possible grâce au soutien financier de :*

- la Banque Internationale pour l'Afrique Occidentale - Togo (BIAO-Togo/Afribank),*
- la Chambre de Commerce, Agriculture et Industrie du Togo,*
- la Direction de la Recherche Scientifique (Ministère de l'Education nationale et de la Recherche Scientifique),*
- l'ORSTOM (Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, Paris),*
- l'Université du Bénin. Leurs responsables trouveront ici l'expression de notre vive gratitude.*

*Le texte a été composé sur micro-ordinateur par M. Pierre DOGNON, au Centre ORSTOM de Lomé, où les cartes ont été dessinées par M. Yao AGBOGEE. L'ouvrage a été produit par les Editions HAHO à Lomé.*

---

*(1) Ce commentaire a bénéficié des conseils de M. Nicoué GAYIBOR et du R.P. Roberto PAZZI pour les problèmes anthropologiques, du Dr et de Mme SALAMI pour la zoologie, de M. Bernard ROUSSEL pour la botanique, du Dr Hervé DETAVERNIER pour les questions médicales, de M. Lébéné BOLOUVI pour la linguistique éwé.*





## INTRODUCTION

*Le récit d'Hugo Zöller est la toute première description qui ait été faite du littoral du Togo, un pays qui, alors, n'existait sous ce nom que depuis environ trois mois.*

*En effet, c'est le 5 juillet 1884, que Gustav Nachtigal avait signé à Baguida un traité qui établissait le protectorat de l'Allemagne sur le territoire qu'il appela "Togo", du nom de la cité -aujourd'hui Togoville- qui faisait fonction de centre politique et surtout religieux de la région (1).*

*Le lendemain, il renouvelait le traité à Lomé, y hissait solennellement le drapeau allemand, envoyait l'un de ses adjoints planter un poteau aux couleurs de l'empire à la frontière de la Gold Coast anglaise; puis il se rembarqua, pour ne plus revenir. Il laissait le titre -dépourvu de tous moyens concrets- de "consul impérial provisoire" à l'un des commerçants allemands de la côte, qui représentera tout seul l'Empire pendant près d'un an. C'est dire combien cette prise de possession restait symbolique.*

*De ce territoire, on ne savait pratiquement rien, hormis le fait que, depuis une dizaine d'années, des commerçants des ports d'Allemagne du Nord (Brême, puis Hambourg), en quête de débouchés pour leur puissance économique montante, y avaient établi des affaires florissantes. C'était les missionnaires brémois qui avaient ouvert le chemin, en 1853, en venant s'implanter à Keta, dans l'actuel Ghana, à 35 km à l'ouest de Lomé (2). Ils voulaient s'auto-financer par une activité commerciale, mais cela parut, ultérieurement, incompatible avec l'évangélisation. La "Factorerie de Brême" se sépara donc, en 1868, de la "Mission de Brême". En 1873, la première avait fondé un comptoir à Aného (que l'on appelait alors Petit-Popo).*

*La création par la Grande-Bretagne de la colonie de Gold Coast, en 1874, entraîna, sur la frontière orientale de celle-ci, un vif essor commercial des cités restées indépendantes, tant était fructueux le trafic qui contournait les*

---

(1) Sur les péripéties qui ont précédé et suivi cet événement, voir un prochain volume des "Chroniques anciennes du Togo" : "La naissance du Togo", par Yves Marguerat.

(2) Ils y entreprirent dès 1857 la mise par écrit de la langue éwé.

lourdes douanes anglaises. Ainsi naquirent les places commerciales de Denu, dès 1874, puis, après son annexion à la Gold Coast en 1879, de Lomé, qui apparaît en 1880. Y affluèrent rapidement des commerçants de toute la côte, d'Accra à Lagos, et des Sierra-léonais, anciens esclaves libérés par la flotte anglaise et devenus d'actifs intermédiaires entre Africains et Européens, ainsi que, de plus en plus, de nouvelles firmes allemandes.

Cet essor de ce qu'ils considéraient comme de la contrebande poussa les Anglais de Gold Coast à l'action: fin juin 1884 un administrateur colonial était venu à Lomé et à Agbodrafo (alors Porto-Seguro) pour exiger des indigènes qu'ils expulsent les commerçants allemands, sous peine d'annexion. Un navire allemand passait, chargé par Bismarck de signer des traités donnant des colonies au Reich. Les uns et les autres supplièrent donc qu'on leur accorde la protection de l'Empire contre la menace anglaise ; ce qui fut fait. Aux chancelleries européennes, ensuite, de démêler l'écheveau et d'attribuer aux uns et aux autres des portions de côte, qui sont à l'origine des Etats africains actuels. Ainsi naquit le Togo moderne.

Bismarck, longtemps hostile à la colonisation, avait en effet brutalement changé son fusil d'épaule, pour des raisons complexes de politique extérieure et intérieure. Il récupérait ainsi le poids d'un lobby politique très minoritaire, mais fort bruyant : les milieux pangermanistes les plus agressifs (3), qui proclamaient à cor et à cri que l'Allemagne ne pouvait être une grande puissance sans colonies. Ce groupe de pression, fort disparate, réunissait des intérêts commerciaux et financiers des ports d'Allemagne du Nord, des membres des milieux conservateurs de la cour et de la vieille aristocratie princière et certains intellectuels ultra-nationalistes, dont fait partie Hugo Zöller (1852-1933), grand reporter à la Kölnische Zeitung, l'un des journaux les plus influents de Rhénanie, pour lequel il avait déjà beaucoup voyagé autour du monde.

Hugo Zöller, ardent propagandiste de la supériorité allemande et de sa nécessaire expansion dans le monde, et n'hésitant pas à payer de sa personne, vint donc sur place pour présenter à ses lecteurs la nouvelle colonie de l'Allemagne. Il débarque au Togo en octobre 1884, pour un séjour de plusieurs semaines, passé à visiter la côte et les proches environs : il est le tout premier explorateur à avoir raconté ce qu'il y a vu.

---

(3) Voir A.P. Oloukpona-Yinnon : "Notre place au soleil, ou l'Afrique des pangermanistes", Paris-Lomé, Haho-L'Harmattan, 1985, 184 p..

*Jusqu' alors, le commerce était ainsi fait que les Européens ne quittaient jamais leurs "factoreries", au bord même de la plage. Il est vrai qu'une brousse opaque, difficile à franchir, les isolait de l'intérieur, pour lequel ils n'éprouvaient guère de curiosité: il suffisait que les commerçants africains vinsent régulièrement jusqu'à eux. Pour obéir aux consignes de Nachtigal, le commerçant-consul Randad avait commencé timidement à quitter le littoral, en particulier pour essayer de préciser la frontière occidentale du territoire, face à la Gold Coast anglaise, en plantant des poteaux-frontière à Nyékonakpoé (4) et à Agoènyivé. A l'arrivée de Zöller, le Togo restait pratiquement inconnu.*

*Son récit, rédigé en grande partie sur place, est donc la plus ancienne description du littoral et de son intérieur immédiat, en y incluant Aného, qui ne fait, alors, pas encore partie du territoire "protégé" (elle n'y entrera que par l'accord franco-allemand de 24 décembre 1885), ainsi qu'Agoué et Grand-Popo, aujourd'hui en République Populaire du Bénin. Quelques mois de protectorat théorique n'avaient évidemment rien modifié: c'est bien le Togo précolonial que nous décrit ce précieux document.*

*Zöller n'a pas la vaste culture scientifique d'un Heinrich Barth ou même d'un Gustav Nachtigal, mais sa curiosité le pousse à essayer de tout décrire, de tout analyser : il mesure les températures, sonde les cours d'eau, décrit les sols et la végétation. Il essaye de mesurer les altitudes (en se trompant beaucoup) et les distances (avec plus de bonheur), d'évaluer les ressources, les populations, de décrire les techniques de pêche ou de construction; bref, de faire un inventaire aussi complet que possible de ce qu'il a sous les yeux, choses et gens.*

*Zöller partage les préjugés de son temps: sa morgue pangermaniste s'appuie sur un racisme de principe, avec une parfaite bonne conscience, qui rend pénible la lecture de certains passages (l'avant-dernier chapitre en particulier). Mais son sens de l'observation lui fait tout de même percevoir certaines réalités humaines de l'Afrique qui échappaient à ses contemporains ; il est obligé d'admettre qu'on peut y trouver une politesse raffinée, un vif sens de l'humour, du droit, de l'art..., et le livre se termine sur une étonnante touche humaine, comme si, enfin, une certaine grâce de l'Afrique l'effleurait.*

---

*(4) Ce qui avait provoqué un conflit avec les Anglais, qui prétendaient que l'actuel quartier de Nyékonakpoé (au nord-ouest de la vieille ville de Lomé) dépendait d'Aflao, donc de la Gold Coast ; ils y avaient implanté un poste de gardes-frontières, qui faisait très peur à Lomé, comme on le verra au chapitre premier.*

*Quelles que soient ses oeillères, Hugo Zöller est -bien que médiocre écrivain (5)- un excellent journaliste, qui sait observer le détail frappant et rendre en quelques phrases une atmosphère. Le lire, c'est véritablement voyager avec lui, découvrir avec passion ce qui était, pour ses contemporains un pays nouveau, ce qui est pour nous aujourd'hui un passé brusquement rappelé à la vie.*

*Puissent les lecteurs de ce livre y trouver autant d'intérêt et de plaisir que ceux qui l'ont traduit et présenté ici.*

Yves MARGUERAT

*Titre originel :*

LES POSSESSIONS ALLEMANDES  
SUR LA COTE OUEST-AFRICAINE

\*\*\*

LE TOGO  
ET LA COTE DES ESCLAVES (6)

Moeurs et vie des Indigènes, nature, climat, importance culturelle du pays et de son commerce, les comptoirs allemands, décrits à partir des idées et des études de :

HUGO ZÖLLER

Berlin et Stuttgart  
EDITIONS SPERMANN  
1885

---

(5) *Les traducteurs ont eu bien du mérite de rendre dans un français clair et agréable un allemand qui n'est ni l'un, ni l'autre.*

(6) *Das Togoland und die Sklavenküste (247 p.).*

*Note à la présente édition*

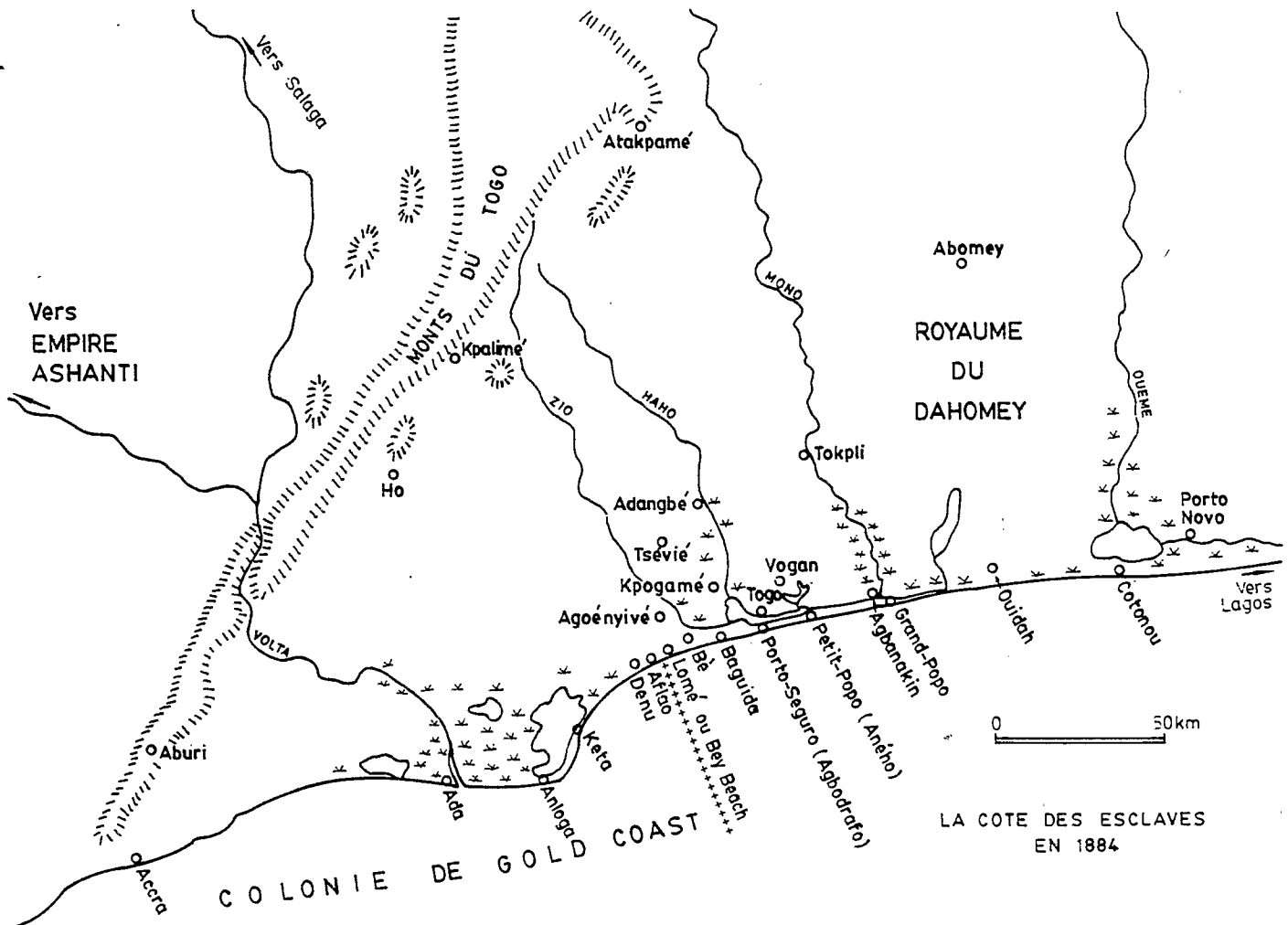
*Le texte original commence par deux chapitres sur le voyage avant d'arriver au Togo, en Sénégambie et au Libéria, puis par un bref (et assez confus) rappel des événements politiques qui ont conduit Nachtigal sur la côte. Pour ne pas disperser l'intérêt, on ne les a pas reproduits ici.*

*Un jeu de notes s'efforce d'éclairer le lecteur d'aujourd'hui sur les réalités d'il y a un siècle. Les noms de lieu, sauf les plus connus (Petit-Popo (1) pour Aného, Porto-Seguro pour Agbodrafo), ont été modernisés pour faciliter le repérage.*

*Traduire les monnaies en francs d'aujourd'hui n'aurait pas de signification; le texte utilise tour à tour le mark allemand, divisé en 100 pfennigs (pf), le dollar américain (qui vaut 4 marks) et la livre sterling (qui en vaut 20), celle-ci divisée en 20 shillings (sh) de 12 pences (d).*

---

*(1) Écrit "Pofo" (en allemand : Povo), sans doute à cause de la lettre éwé ꞑ, intermédiaire entre le p et le f. Notons que cette prononciation ne correspond à rien en éwé, mais Zöllner n'est pas linguiste et enregistre comme il peut.*



LA COTE DES ESCLAVES  
EN 1884

## CHAPITRE I

### LOME, PLACE COMMERCIALE LE CAMP HAOUSSA PRES D'ABOSSA BE, VILLE DE FETICHEURS

(Mode de voyage en Afrique de l'Ouest.- Dans la tornade.- Denu, possession anglaise.- Pas de contrebande, mais un commerce régulier.- Le village frontalier de "New-Sierra Leone".- Le Togo.- La place commerciale.- Tout est en voie d'installation.- Chiffre d'affaires de 720 000 à 960 000 marks.- Marchandises allemandes.- Quatre poteaux-frontière allemands.- Chevaux locaux.- Fourré de buissons incommode à traverser le long de la côte.- Un poste militaire anglais dans le protectorat allemand.- Le camp haoussa à Abossa.- Egarés.- La ville sainte de Bè, haut lieu du fétichisme.- Le dieu de la guerre et ses bizarres interdits.- Palabres à propos de pantalons.- Habillement dérisoire de la gent féminine.- Tatouages et coiffures.- Rapt d'hommes au lieu de saisie de biens.- Les prêtres féticheurs).

Pour donner au lecteur bienveillant une image du nouveau protectorat allemand et de ses habitants, je voudrais l'inviter à m'accompagner lors des nombreuses et brèves incursions que j'ai entreprises à travers le pays.

J'ai accédé à ce territoire allemand en venant de Keta<sup>(1)</sup> (Gold Coast anglaise), où j'avais trouvé hospitalité dans le vaste bâtiment

---

*(1) Alors orthographié Quittah. A 35 km au sud-ouest de Lomé ; principale place commerciale et administrative entre l'estuaire de la Volta et Aného ; annexée à la Gold Coast en 1874.*



appartenant à la factorerie de Brême "F.-M. Victor-et-fils"(2), qui n'était habité que par trois hommes : Messieurs Brandt, Silckenstädt et Walbrecht(3). J'avais été invité par Monsieur Brandt à l'accompagner en hamac lors du voyage qui allait le conduire à la localité anglaise de Denu(4) et à Lomé, localité située en zone allemande et où la maison de commerce précédemment citée possède des factoreries.

En Afrique centrale(5), l'homme noir joue le même rôle que le cheval, le mulet, l'âne ou le chameau dans d'autres pays. Ici, il constitue la bête de somme essentielle, sinon la seule. Les préventions que l'utilisation de ce moyen de transport fait naître en chaque nouveau venu se dissipent en général assez rapidement, quand il voit comment chacun en use, y compris le plus jeune parmi les commerçants européens, ou bien quand il vient tout juste de faire l'expérience des perfidies du climat. Le commerçant qui voudrait accomplir à pied le trajet de Keta à Lomé(6) devrait se reposer par la suite pendant au moins 24 heures et, s'il réitérait souvent cette expérience, le climat aurait très vite raison de lui. Etant donné que cette côte fourmille de factoreries appartenant aux diverses maisons de commerce (placées sous le contrôle d'un agent ou d'un agent principal qui se doit de les visiter de temps en temps), et, d'autre part, qu'il est souhaitable qu'un échange fréquent s'instaure entre les différents agents, on voit effectivement beaucoup de voyageurs sur ce littoral. Les uns se déplacent par mer, à bord des vapeurs qui font escale

---

(2) Séparée en 1868 de la Mission de Brême (mais encore liée à celle-ci par des attaches familiales). Son nom officiel est "Les Fils de Friedrich-Martin Viator", qu'on abrégera désormais en "Viator-et-fils", souvent appelée la "Factorerie de Brême".

(3) Probablement Otto Wallbrecht, qui deviendra plus tard l'un des principaux commerçants allemands du Togo. La vieille firme Viator a été une pépinière pour ces jeunes ambitieux qui se lançaient ensuite à leur propre compte.

(4) Orthographié, comme dans tous les documents de l'époque, Danoe. Principale place de contrebande hors du territoire anglais entre 1874 et 1879 (Denu signifie en ewé "la frontière"), annexée par les Britanniques, en même temps qu'Aslao, en décembre 1879 ; d'où le report du gros du trafic à Lomé, qui apparaît alors. Denu est cependant resté un petit centre commercial, dont l'activité maritime a duré jusqu'en 1916. C'est, depuis, une bourgade insignifiante.

(5) Pour occidentale (opposée à Afrique du Nord).

(6) 35 km.

dans les ports de la côte, les autres sur terre, en hamac, lorsque les vagues sont fortes et qu'elles entravent la circulation des vapeurs.

Ces hamacs sont identiques, pour ce qui est de la forme, à ceux que l'on voit en Allemagne ; mais ils présentent un aspect un peu plus bigarré en raison des franges et des houppes qui les décorent. De plus, ils sont suspendus à une barre puissante, reliée à ses deux extrémités à deux poutres transversales. Quatre Nègres, disposés deux par deux (deux devant et deux derrière), portent ces poutres transversales sur la tête, après avoir posé sur celle-ci un tissu enroulé à la manière d'un turban pour la protéger d'un contact trop rude. On installe habituellement, sur la barre qui soutient le hamac, un petit toit en toile de lin, lorsqu'on voyage de jour. Il est vrai que ce dernier protège du soleil, mais il réduit considérablement la vue. Avant le départ, on dispose une couverture de voyage dans le hamac et on y ajoute le plus souvent un oreiller emprunté à quelque lit. Les Nègres, qui ont déjà posé les barres transversales sur leur tête, se baissent, et l'on s'efforce, tout en saluant les personnes environnantes et en recevant leurs vœux de bon voyage, de s'engouffrer dans l'espace (passablement réduit) entre le hamac d'une part, la barre portante et le parasol de l'autre. Si l'on a mené à bien cette opération, on ôte, pendant que les Noirs se relèvent, le casque -quelque peu incommodant dans la position couchée- ; on le coince entre les genoux, et on se couvre le chef d'une de ces petites casquettes nègres sans visière, confectionnées en raphia, comme les Blancs eux-aussi en portent partout dans les factoreries de cette région. Dans le hamac, on passe le temps à regarder, à dormir, à fumer, mais bien évidemment aussi à lire, car il est exclu de songer à une conversation entre plusieurs personnes empruntant ce moyen de locomotion, à cause de la distance qui sépare les hamacs.

Le rendement des porteurs de hamac dépend non seulement de leur force physique, mais aussi de l'entraînement qu'ils ont en cette matière.

Des gens capables couvrent -notamment lorsqu'on a prévu de surcroît, comme c'est souvent le cas, deux Noirs pour assurer une relève éventuelle- non seulement 4,5 km par heure et plus, mais encore ils conservent cette vitesse quatre heures d'affilée ; après quoi, on leur accorde un bref répit avant de les soumettre à une nouvelle marche de quatre heures. A l'inverse, les mauvais porteurs font à peine 3,5 à 4 km par heure, et profèrent, une ou deux heures à peine après le départ, les

plaintes les plus amères. En tout cas, les Noirs considèrent aussi le fait de transporter les hamacs comme un travail passablement astreignant. Chaque fois que cela est possible, mais aussi pour des raisons de commodité, les Européens choisissent pour leur voyage la fraîcheur matinale ou vespérale, ou carrément la nuit.

Nos porteurs de hamac -le premier groupe composé de Nègres krou(7), le deuxième d'indigènes de Keta- étaient parmi les meilleurs. Tandis que les porteurs, qui balançaient sur leur tête nos malles de 30 à 35 kg, pouvaient à peine suivre le train, ils trottèrent allègrement à diverses reprises, en dépit du sable où l'on s'enfonçait jusqu'au genou(8) à chaque pas. L'Européen éprouve tant de difficultés à progresser sur ce littoral sablonneux qu'une centaine de pas le fatigue plus qu'une longue marche effectuée sur un sol ferme à l'intérieur du pays. Par contre, ce sable semble constituer une entrave moins rude pour les pieds nus des Noirs ; pourtant ils choisissent eux-aussi, de préférence, la bande qui s'étend en bordure immédiate de la mer : mouillée par les vagues, elle reste plus ferme sous les pas.

Il va de soi que ce moyen de locomotion revient cher. Aussi, les officiels de la Gold Coast anglaise reçoivent en permanence un supplément de 2,50 marks par jour pour leurs "hamacs", lequel ne suffit à couvrir les besoins que s'ils ne voyagent pas trop souvent ainsi. Pour les commerçants, les frais sont moindres, dans la mesure où ils utilisent comme porteurs les manoeuvres krou, qui ne sont que très modérément employés lorsqu'aucun vapeur n'est mouillé au port.

De la plage, on ne voit nulle part d'élévations, et ce sur toute l'étendue de la Côte des Esclaves. La présence d'un grand nombre de villages, entourés de tous côtés par des forêts d'où émergent des

---

(7) Les Krou, originaires du sud du Libéria (ou de ce qui est aujourd'hui le Sud-Ouest ivoirien), sont traditionnellement les auxiliaires du commerce européen, comme équipage d'appoint (les "kroumen", par contamination de l'anglais "crew" : équipage), piroguiers pour passer la barre, employés des factoreries à terre, porteurs des hamacs des Européens, etc. Bien que nombreux dans les villes de la côte, ils n'y ont pas fait souche, car ce n'était que des migrations de courte durée, pour gagner de l'argent et revenir chez eux. Ils s'embarquent toujours, actuellement, sur les navires grumiers qui relâchent au port ivoirien de San-Pédro.

(8) Exagération manifeste.

cocotiers géants, introduit quelque variété dans ce décor. C'est dans l'un de ces villages, dénommé Elmina Chica(9), que nous fîmes la première pause. Nous nous fîmes conduire auprès du *chief* (le plus ancien du village, ou bien le chef), et nous donnâmes aux Krou l'ordre de transporter les caisses de bière et de vivres dans sa ferme. On disposa des chaises dehors. Drapé dans une espèce de toge, le chef prit place à côté de nous et, pendant que des dizaines d'enfants tout nus nous considéraient avec étonnement et curiosité, les maîtres et les porteurs reprenaient des forces avant de poursuivre le voyage.

Le panorama change après Elmina Chica ; on note avant tout l'absence de cette végétation artificielle que constituent les bosquets de cocotiers(10), en raison de la date de fondation récente des localités suivantes. On y note également l'absence des vaches et des cochons qui s'ébattaient ailleurs sous ces cocotiers et qui, la nuit, se reposent sur le sable de la plage en raison du nombre fort limité des moustiques dans cette zone. Derrière le littoral dénudé, qui mesure une cinquantaine de pas en largeur, des zones de brousse basses, comme des îlots, bordent à présent partout la plage, plate et monotone.

Nous étions partis dans l'intention de rallier Lomé le soir même, après un voyage de six à sept heures. Après le coucher du soleil, le paysage baignait encore dans la lumière d'un crépuscule extrêmement bref, lorsque, venant du nord-est, une puissante barre de nuages commença à envahir l'horizon. En même temps, des brises légères se mirent à soulever la poussière çà et là. Le silence relatif et la chaleur oppressante qui régnaient dans la nature pouvaient faire penser à un orage ou à un ouragan. Monsieur Brandt demanda aux porteurs de hâter le pas ; quant aux miens, qui passaient pour plus habiles, ils avaient pris par moments en trottant, une avance considérable.

Déjà il faisait nuit noire. En quelques instants, des gouttes de pluie, lourdes et glacées, tombèrent dru. Mon costume, taillé dans du tissu indien(11) fin, était mouillé de part en part. La tornade battait à présent son plein, et sa violence était telle qu'on avait l'impression

---

(9) *Aujourd'hui Adina, à 15 km de Keta.*

(10) "Yovoné" -la noix des Blancs (noix de coco)- est originaire du Pacifique. Le cocotier est encore peu répandu en Afrique en cette fin de XIX<sup>ème</sup> siècle.

(11) *Cotonnade.*

qu'elle allait à tout moment jeter à terre hamac et porteurs. Ignorant tout de ce pays, je me fiaï à ma bonne étoile et à mes porteurs, avec lesquels il m'était impossible de m'entendre en raison des hurlements de la tempête. Aussi est-ce avec un grand soulagement que j'ai constaté qu'après quelque temps ils dévièrent du chemin, se rangèrent de côté et m'invitèrent à quitter le hamac. Nous nous trouvions dans un village. L'obscurité était si totale que je ne pus que me faufiler à tâtons entre les cases et les fourrés de cactus hérissés de piquants(12). Mes porteurs me signifièrent de pénétrer en rampant dans une case au toit bas, bôndée de monde, et disposèrent un escabeau pour moi ; je claquais des dents, en proie au froid et à l'humidité.

Lorsque je demandai d'après Monsieur Brandt, on me répondit, dans un anglais authentiquement petit nègre, *"he live for come"* ("Il arrivera bientôt"). Les quarts d'heure se succédaient sans que mon accompagnateur se montrât. Lorsqu'un Noir que j'avais envoyé aux nouvelles revint me dire : *"I find him but no look him"* ("Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé"), je donnai l'ordre *"to catch Denu"*, ce qui veut dire de poursuivre le voyage en direction de Denu, le prochain gros village. Certes, les Noirs étaient d'avis que *"no fit, Masser ; better chop here"* ("ça ne va pas, Patron ; il vaut mieux manger ici"). Mais j'avais la certitude que, si nous restions ici, je serais moi-même emporté par la fièvre(13), alors que les Noirs souffriraient certes des conséquences de la tempête et de la pluie, mais ne tomberaient pas pour autant malades ; je ne changeai donc rien à ma décision. Les gouttes de pluie crépitaient sur la peau nue de mes porteurs. De fines boules fulminantes striaient sans relâche le firmament. Contrastant singulièrement avec l'obscurité environnante, la lueur de deux puissantes lumières nous parvint droit sur le côté lorsque, cahin-caha, nous nous dirigeâmes vers Denu, qui ne se trouvait qu'à une demi-heure de marche. Je n'ai pas besoin de narrer ici la joie que j'éprouvai en saluant Monsieur Brandt dans une factorerie de la place (une succursale des Frères Vietor, dirigée par un Noir). Nous procurâmes aux Noirs de quoi manger et boire, puis, après nous être frottés avec du cognac (un bon moyen pour se préserver de la fièvre

---

(12) Ces cactus sont des figuiers de Barbarie (*Opuntia* sp.), introduits d'Amérique, qui prolifèrent sur les sables côtiers secs. Ils sont plantés dans les haies.

(13) C'est l'une des obsessions de l'époque : le paludisme viendrait de ce que l'on garde sur soi des vêtements mouillés (on risque, à la rigueur, une pneumonie...).

quand on est trempé de part en part), nous revêtîmes les "singlets" et les pyjamas (un tricot de corps et une espèce de pantalon léger et ample que l'on porte ici, tout comme aux Indes, notamment la nuit) que le gérant noir de la factorerie avait mis gracieusement à notre disposition, et nous passâmes la nuit non pas au lit, mais dans les hamacs suspendus au-dessus du comptoir de la factorerie.

Denu, localité du reste tout à fait insignifiante, est intéressante en ce sens qu'elle constitue un bel exemple de la façon dont les places commerciales naissent et disparaissent sur cette côte. Lorsque les Anglais(14) franchirent le fleuve Volta (qui constitua pendant des années la frontière orientale des établissements anglais de la Gold Coast(15), ils occupèrent l'étroite bande de terre comprise entre la mer et la lagune de Keta afin de tenir le commerce de l'intérieur. Keta est devenue leur place commerciale la plus importante dans cette région. Les habitants de cette contrée, les Nègres anglo(16), de la tribu éwé, avaient, certes, mené une lutte acharnée contre les droits de douane qui, à l'époque, n'étaient pas terriblement élevés ; ils ont succombé, comme de bien entendu. Mais, lorsque la guerre coûteuse menée contre les Ashanti(17) fit grimper les droits de douane et leur fit atteindre leur niveau actuel, beaucoup de maisons de commerce(18) de Keta fondèrent des succursales en dehors de la zone anglaise, en territoire "libre". Denu était la localité la plus indiquée et, des années durant, on y brassa des affaires bien plus importantes qu'à Keta.

---

(14) En 1874.

(15) En 1850, les Britanniques avaient acheté aux Danois les comptoirs que ceux-ci contrôlaient, d'Accra à Keta ; mais, en 1855, ils avaient évacué la côte à l'est de la Volta, trop peu rentable pour leur commerce.

(16) Anlo (Anlo) ou Ahoulan, groupe éwé venu de Notsé qui avait peuplé tout le delta de la Volta à l'est du fleuve. En 1874, les Anglais n'en ont occupé que le mince littoral, entre la lagune et l'océan, afin d'y établir des droits de douane sur le commerce maritime, à la grande colère des autochtones, habitués à commercer librement.

(17) Surtout janvier-février 1874. Zöller se trompe : ce n'est qu'en mars 1874 que les Anglais occupèrent le littoral anlo, formellement annexé en juin. Avant cette guerre ashanti, il n'y avait donc pas de droits de douane du tout (hormis les "coutumes" dues aux chefs).

(18) En particulier sierra-léonnaises et allemandes (c'est-à-dire la firme Vietor, dite Factorerie de Brême). Denu est créée à ce moment-là, juste au-delà de la nouvelle frontière (fixée en août 1874).

Dans la colonie anglaise, on paie, pour la livre(19) de tabac ou de poudre(20), un droit de douane de 6 d, autrement dit plus de 100 % de la valeur de la marchandise ; on paie également 6 d pour le gallon(21) de vin ou de bière, 2 sh 6 d pour le rhum et les autres alcools (150 à 200 % de la valeur marchande). Quant à toutes les autres marchandises, notamment les cotonnades, on paie 4 % de leur valeur. Aussi longtemps que le Noir pouvait se procurer ses articles de prédilection à moitié prix à Denu, il évitait Keta, déjouant du coup l'idée lumineuse des Anglais : drainer tout le commerce de l'intérieur en s'appuyant sur une bande côtière qui ne s'étend que sur quelques centaines de pas(22). Comme, à l'est de la Volta, le commerce est presque exclusivement tenu par des non-Anglais (notamment des Allemands), on a institué ici des droits de douane bien plus lourds qu'ailleurs en zone anglaise(23). Comme, malgré cela, les recettes douanières ne cessaient de baisser à cause du trafic de Denu, les Anglais s'emparèrent de cette place en 1881(24) en ayant recours à la force et aux espèces sonnantes et trébuchantes (celles-ci ne furent effectivement payées que voici quelques mois)(25). Et alors la même histoire a recommencé. Les factoreries de Denu ont été proprement ruinées, mais les commerçants qui, en prévision des événements futurs, avaient agrandi dès 1880 leurs factoreries à Baguida(26) (en territoire libre), commencèrent en 1881(27) à fonder également des factoreries sur la plage de Bey ("Bey Beach"), appelée encore Lomé, où aucune case n'était visible jusque là, mais où un village nègre a poussé en un temps record autour des factoreries. Les Anglais

---

(19) 453 grammes.

(20) Pour les fusils, (qui se chargent par la gueule).

(21) 4,54 litres.

(22) Officiellement, la souveraineté anglaise ne s'étend que sur deux miles (3,2 km).

(23) Inexact : les tarifs sont les mêmes sur tout le littoral de la Gold Coast.

(24) Inexact : c'est le 2 décembre 1879, Aflao ayant été annexé la veille, avec indemnisation (en dollars) des chefs des deux cités. La frontière Togo-Ghana, sur la côte, n'a plus jamais bougé depuis.

(25) Autre inexactitude : c'est avec les subsides versés fin 1879 que les chefs d'Aflao et de Denu ont fondé Lomé en 1880. D'où la colère des Anglais, qui suspendent le versement des subsides annuels aux chefs qui se sont ainsi moqués d'eux.

(26) A 12 km à l'est de Lomé.

(27) Il est certain que les commerçants africains de Denu et d'Aflao étaient déjà installés à Lomé en 1880.

seraient venus même ici au cours de cette année(28) si l'Allemagne ne s'était interposée(29) et n'avait accordé sa protection à cette région.

Les Anglais, qui sont passés maîtres dans l'art de présenter les choses sous un jour qui leur est favorable, ont notamment coutume, dans la presse, de qualifier de contrebande les affaires traitées dans l'intérieur(30) dont la zone libre de la Côte des Esclaves est l'origine. Il se peut que maints Européens, ignorant la situation qui règne ici, soient abusés par ce terme. En réalité, les affaires que l'on traite ici, dans la zone libre de la Côte des Esclaves, sont tout aussi légitimes que d'autres. Imaginons que Cologne ait la possibilité de se procurer la même marchandise, à Anvers, en Belgique, ou à Rotterdam, aux Pays-Bas. Si cette marchandise n'est frappée par aucun droit de douane à Anvers, et qu'à Rotterdam elle est lourdement grevée de droits, si, compte tenu de cette situation, Cologne s'approvisionne exclusivement à Anvers, on n'aura pas, pour autant, le droit de parler à Rotterdam de contrebande. Mais les Anglais parlent et agissent comme si le monde entier était leur propriété exclusive, y compris les parties qu'ils n'ont pas encore occupées. Ils trouvent tout simplement incompréhensible que d'autres nations puissent tenter d'exploiter l'oeuvre civilisatrice qu'elles ont accomplie parmi des peuples sauvages et demi-sauvages(31).

Voilà ce que je peux dire au sujet de Denu. Lorsque, après une nuit passablement troublée par les souris et les rats, Monsieur Brandt et moi-même reprîmes le voyage en direction de Lomé, située à 1 heure 30 de marche(32), le même fourré d'un à deux pieds(33) de haut qu'il nous avait déjà été donné de voir la veille nous accompagna comme précédemment, sous forme d'îlots derrière la côte sablonneuse, dénudée, dépourvue de dunes. Bientôt surgit, tout droit devant nous sur la côte, la silhouette de cases que, de loin, on aurait pu prendre aussi pour un

---

(28) Fin juin 1884, ils avaient annoncé l'annexion de Lomé pour le mois suivant.

(29) Par la signature du traité de Nachtigal, les 5 et 6 juillet.

(30) Au-delà de la zone sous souveraineté anglaise.

(31) Allusion à l'action évangélistrice de la Mission de Brème chez les Ewé de l'intérieur, depuis vingt ans.

(32) 6 km de Denu à la frontière, 3 de celle-ci à Lomé (alors localisée essentiellement le long de notre actuelle rue du Commerce.

(33) Un pied : environ 30 cm.



village allemand. Cette localité se dénommait Fishtown(34) ou, plus fièrement, New-Sierra Leone(35) ; c'est un pauvre village de pêcheurs, comptant une demi-douzaine de cases et dont les habitants, dans la mesure où ils préféreraient vivre sur un territoire allemand plutôt qu'anglais, ont reçu des commerçants(36) le conseil de démolir leurs habitations et de les reconstruire un petit peu plus loin vers l'est, car, juste après New-Sierra Leone, un mât en haut duquel flotte un drapeau indique la frontière anglaise, que le commissaire commandant le district de Keta a déplacée jusqu'ici il y a tout juste quelques jours(37) sans aucune raison légitime, tandis que dix pieds plus loin vers l'est se dresse le poteau-frontière allemand(38). Il a huit pieds de haut, environ 10 pouces(39) d'épaisseur ; il est peint en noir-blanc-rouge. Il supporte un panneau blanc pointé vers l'est(40) sur lequel on lit : "Protectorat de l'Empire allemand".

Après un quart d'heure de route passée dans le hamac, nous nous trouvions à Lomé. Nous allons dire dans les lignes qui suivent quelques mots sur le nom de cette localité, ainsi que sur celui du pays. Il ne sera jamais possible d'écrire l'histoire de la Côte des Esclaves des siècles passés, car il n'y a jamais eu là-bas d'établissements européens placés sous le contrôle d'un Etat, hormis la côte du Dahomey, et les marchands d'esclaves n'auront, à coup sûr, pas laissé de notes sur leurs pratiques sauvages. Mais on recueille dans les vieux manuels à l'usage des navigateurs suffisamment de renseignements pour pouvoir dire que la côte était passablement dépeuplée, précisément à cause de la chasse à l'homme, et ne comptait que quelques tout petits villages, avec quelques baraquements destinés au stockage des esclaves. Au fur et à mesure que la peur des chasseurs d'esclaves diminuait, les contrées proches de la côte connurent à nouveau un peuplement plus dense, et de nombreuses

---

(34) "Ville des pêcheurs". Il s'agit de Kodjoviakopé, où les descendants de ces pêcheurs anlo sont toujours là, en bord de mer.

(35) Ce qui indique bien quels en étaient les promoteurs : les commerçants sierra-léonais, très actifs entre Accra et Lagos.

(36) Allemands.

(37) En fait le 18 juin 1884, pour matérialiser la frontière.

(38) Erigé par l'adjoint de Nachtigal, le Dr Buchner, le 6 juillet 1884. Il s'agit d'un poteau de bois peint, planté en face du drapeau anglais.

(39) Un pouce = 2,5 cm.

(40) Zöllner écrit parfois trop vite : le panneau est tourné vers l'ouest, vers le territoire anglais.

mutations ethniques se produisirent, dues davantage à un afflux progressif d'immigrants qu'à une migration unique, mutations que l'on doit connaître et qu'on doit suivre dans leur déroulement si l'on veut comprendre la situation politique aux implications multiples qui règne sur cette côte(41).

Dans le territoire qui se trouve placé à présent sous la protection de l'Allemagne, la plupart des établissements ont été fondés par les éléments de la tribu togo(42), eux-mêmes venus de l'intérieur du pays, et les autres éléments ethniques ont été peu à peu incorporés à cette tribu. Même si la région de Togo, où l'on n'a pas encore élu un successeur au feu roi Mlapa(43), ne constitue pas un Etat parfaitement structuré sur le plan intérieur -comme le sont par exemple le Dahomey et le pays ashanti-, toutes les parties de cette région reconnaissent cependant leur appartenance commune(44). Comme l'accord de protectorat du 5 juillet 1884 a été signé avec le porte-canne du feu roi Mlapa et avec tous les autres chefs de la région de Togo, je voudrais proposer que, au lieu de parler de Baguida ou de Lomé, on désigne dorénavant sous le nom de "Togo"(45) toute la zone qui bénéficie du protectorat allemand sur la Côte des Esclaves.

En ce qui concerne en particulier la place commerciale de Lomé, ou Bey Beach(46), cette dernière a reçu le nom de Bey Beach (Bè Plage) de la cité de Bè, haut lieu du fétichisme, située à trois ou quatre km à l'intérieur des terres, qui compte 2000 à 2500 habitants et pour laquelle les Anglais utilisent la graphie "Bey". Le nom de Lomé, utilisé plus souvent (notamment par les Allemands), devrait être plus exact dans la mesure où les premiers colons noirs qui se sont installés à la suite des

---

(41) *Tout ceci est bien vu.*

(42) *De Togo-"ville", c'est-à-dire éwé (encore qu'il y ait des composantes adja -venues de l'est et non de Notsé- dans la fondation de Togoville).*

(43) *Au nom de qui a été signé le traité du 5 juillet, par son porte-canne (porte-parole) Plakou. Vivait-il en juillet ? On n'en sait rien. Y avait-il réellement un "roi" à Togoville, ce n'est pas sûr non plus, l'autorité principale étant celle du chef de la forêt sacrée, l'avéto. Mlapa était-il ce dernier (qui ne pouvait en aucun cas se déplacer)? Peut-être.*

(44) *En fait une suprématie religieuse, dominée par le culte de Nyigblin.*

(45) *"Togoland". On traduira désormais "du" Togo quand il s'agit du territoire et non de la cité de Togoville.*

(46) *Orthographe de l'époque, surtout dans les documents en anglais.*

factoreries européennes(47) (hormis quelques indigènes de Denu, Bè, Aflao(48), etc.), étaient originaires d'un village voisin appelé Lomé qui a disparu depuis longtemps(49). A ce sujet, je voudrais mentionner immédiatement que des Anglais qui voulaient se faire passer pour savants ont utilisé sur leurs cartes marines la graphie "Bagdad" pour "Baguida" et que, à l'heure actuelle, ces cartes portent toujours la même désignation. On trouve aussi d'autres graphies : "Bageida", "Bagidda", "Bagita", etc. L'orthographe correcte, qui correspond pleinement à la prononciation, est "Baguida"(50). Dans le mot "Lomé", c'est la première syllabe qui porte l'accent tonique ; dans "Baguida", au contraire, c'est la dernière.

A l'heure actuelle, il y a sept factoreries à Lomé ; elles appartiennent aux maisons de commerce suivantes : Vietor-et-fils, de Brème (agent : Emil Buschmann) ; Wölber-et-Brohm, de Hambourg (agent : Kenzler) ; E. Gödelt, de Hambourg (agent : un mulâtre placé sous le contrôle de la factorerie de Keta) ; F.-et-A.-Swanzy, de Liverpool (agent : un mulâtre(51)), G.B. Williams (le propriétaire de la firme est un Nègre civilisé(52) vivant à Keta) ; Tommy Williams (le propriétaire est également un Nègre(53) ; il habite à Keta) ; Occansej (le propriétaire est un Nègre(54) ; il habite à Ada).

---

(47) C'est en fait l'inverse qui s'est passé.

(48) Orthographié Aflahu.

(49) En réalité, ce sont les gens de Denu, Aflao, Keta et des villages anlo qui ont fondé la ville, en 1880, et non les gens de Bè, qui ne lui ont donné que son nom, issu d'un vieux village (qui se trouvait vers l'actuel commissariat central), disparu à la fin du XVIIème ou au début du XVIIIème siècle.

(50) Orthographié en allemand Bagida.

(51) Le tout jeune Octaviano Olympio, qui sera l'un des plus importants notables de Lomé jusqu'à sa mort, en 1940.

(52) C'est-à-dire un Sierra-léonais, l'un des plus actifs sur la côte depuis une dizaine d'années. C'est l'un des tout premiers fondateurs de Denu, puis de Lomé.

(53) C'est un neveu de George B. Williams.

(54) D'ethnie adangbé, de la ville d'Ada, à l'estuaire de la Volta. A la différence des précédents, lui a fait souche à Lomé.

Comme place commerciale, Lomé a, à l'heure actuelle, une importance bien plus considérable que Baguida ou Denu, et ne le cède à cet égard, sur toute la portion de côte comprise entre la Volta et Ouidah(55) (le port du Dahomey), qu'à Keta, Petit-Popo et peut-être aussi Grand-Popo. Comme les commerçants avaient vécu, jusqu'à une date récente, dans la peur constante d'être expulsés soit par les Anglais eux-mêmes, soit par les indigènes que des fonctionnaires anglais peu scrupuleux auraient excités par la parole et l'argent, ils se sont contentés d'installer provisoirement des factoreries peu coûteuses, à un seul niveau. On vient tout juste de commencer à embellir la côte dénudée en y plantant des cocotiers. La population noire, qui subit de grandes fluctuations, dépasse à peine quelques centaines d'individus. Mais si l'on veut savoir l'importance que l'on doit attribuer à ce genre de place commerciale, il faut considérer le fait que, au vu des livres de comptes que les commerçants ont ouvert devant moi, les échanges commerciaux mensuels de Lomé ont dépassé 3000 livres sterling dans la saison creuse, 4000 livres dans les mois favorables. Cela signifie un chiffre d'affaires annuel de 720 000 à 960 000 marks. A cet effet, il faut remarquer que, selon les factures que l'on m'a soumises, la presque totalité des marchandises (à l'exception d'un certain nombre de produits manufacturés) provient d'Allemagne.

On a installé jusqu'ici quatre poteaux-frontière dans le Territoire du Togo placé sous le protectorat de l'Allemagne ; trois sont implantés sur la frontière ouest : un à New-Sierra Leone, un autre à l'est d'Aflao, face au territoire anglais et un au nord-ouest d'Agoènyivé(56), en face du territoire des Anglo encore libre de toute domination ; le dernier se trouve à Gun Kopé(57) sur la frontière orientale (en face du territoire de

---

(55) Orthographié Weida.

(56) Orthographié Aguewe. 12 km au nord de Lomé.

(57) Orthographié Bgun Koffi, à mi-chemin entre Agbodrafo (dont le statut n'est alors pas définitivement fixé) et Aného, toujours territoire indépendant.

Petit-Popo). La violation de frontière perpétrée par Firminger(58), l'ex-commissaire anglais commandant le district de Keta, concerne le poteau-frontière cité en deuxième lieu, qui a été implanté à l'est du village d'Aflao (village situé en territoire anglais). Firminger ne s'est pas contenté d'arracher le poteau allemand(59) : en plus d'avoir délogé les habitants de la localité, il a installé un poste haoussa(60) dans un village situé à un quart d'heure de la frontière, en plein territoire allemand, que les habitants appellent tour à tour Abofa, Afoba ou Afabo(61). Firminger a été rappelé depuis. Mais le poste haoussa n'avait pas encore été retiré à l'époque où je me trouvais dans ces régions, et l'on attendait impatiemment l'arrivée d'un bâtiment de guerre allemand pour régler cette affaire (qui compromet gravement le prestige des Allemands) d'une façon ou d'une autre, probablement en nommant une commission chargée de fixer définitivement la frontière(62).

Afin de connaître la frontière occidentale du territoire allemand, j'acceptai avec reconnaissance l'offre que me fit le consul Randad, qui vit tour à tour à Petit-Popo(63) et à Lomé, de m'accompagner à cheval au camp haoussa. A l'époque, il n'y avait que deux chevaux à Lomé (à Baguida, il n'y en a aucun), et ces deux bêtes semblent supporter

---

(58) C'est lui qui est venu à Lomé et à Agbodrafo, en juin, pour essayer de faire expulser les commerçants allemands sous la menace d'une annexion. Obligé de reconnaître le fait accompli, il a essayé de gêner le trafic partant de Lomé vers le nord-ouest (c'est-à-dire les arrières de la Gold Coast) en installant une garnison dans un hameau dépendant d'Aflao, donc pour lui anglais, mais togolais pour les Allemands, comme on va le voir.

(59) Le 3 août (le poteau-frontière ayant été implanté par H. Randad le 25 juillet).

(60) Des gendarmes de la Gold Coast Constabulary, la force de police dont disposent les Anglais.

(61) Les Anglais disent Asagbo ; ce hameau devait être approximativement à l'emplacement de l'actuel lycée de Nyékonakpoé.

(62) Elle se réunira effectivement en mars 1885, et fixera la frontière là où elle est actuellement, sur les 7 premiers km; les Britanniques retireront alors leur garnison d'Asagbo (qui disparaît des documents).

(63) Où il représente la firme Wölber-et-Brohm. En le nommant consul provisoire, Nachtigal lui a assigné Lomé comme résidence officielle. Ce n'est qu'à la mi-1885 que le premier fonctionnaire allemand, Ernst von Falkenthal, débarquera et installera un début d'administration à Baguida.

parfaitement le climat(64). Ces deux chevaux, des poneys petits mais résistants, ont été, si je ne m'abuse, achetés au prix de 200 ou 300 marks chacun et acheminés jusqu'ici depuis Salaga(65), un marché situé à dix jours de voyage à l'intérieur des terres, via Keta. On les nourrit avec du maïs et une herbe qui croît avec exubérance à l'intérieur du pays, à un endroit situé à un quart d'heure de marche ; l'un d'entre eux est entretenu par un jeune Krou, l'autre par un jeune Haoussa. Monsieur E. Buschmann, chez qui je loge ici à Lomé, a eu l'amabilité de mettre son cheval à ma disposition pendant la durée de mon séjour et m'a facilité d'une façon tout à fait considérable les voyages à l'intérieur du pays, qui sont si pénibles à l'ordinaire. Quant à cet "intérieur", si je puis utiliser ce terme, j'étais tout à fait impatient de le découvrir et je voudrais prier le lecteur de bien vouloir nous suivre à présent, Monsieur Randad et moi-même, lors de la première incursion que j'y fis.

Dans la mesure où l'on vient tout juste de planter des cocotiers, qui mettent très longtemps à pousser, la côte de Lomé est encore passablement dénudée. De dunes, il n'y en a point : la plage s'élève doucement à partir de l'endroit où se produit le ressac, puis elle reste tout au moins autant qu'on peut en juger sans instruments de mesure - à perte de vue au même niveau. La bande de sable gris-clair (par moments jaunâtre), dépourvue de toute végétation, ne compte à certains endroits que 50 m de largeur, alors qu'à d'autres elle s'étend jusqu'à 200 m. Derrière ce paysage commence une bande large de 0,5 à 1,5 km, recouverte de buissons hauts de 2 à 10 pieds, hérissés de piquants, pratiquement infranchissables(66). Ce fourré dépourvu d'arbres constitue, dans la mesure où toute personne désireuse d'aller vers l'intérieur se doit de le franchir, l'un des plus grands fléaux de la circulation locale. Des sentiers étroits, qui offrent juste assez de place pour le passage d'un homme, le sillonnent. Ils serpentent en formant des méandres si imprévisibles que l'on est obligé de descendre du hamac ou que l'on doit, lorsqu'on voyage à cheval, opérer avec la plus grande

---

(64) *C'est une illusion.*

(65) *Très important centre commercial (mais en décadence depuis la guerre anglo-ashanti) à 400 km au nord-ouest de Lomé, dans la moyenne vallée de la Volta.*

(66) *Ces buissons et fourrés littoraux existent encore de nos jours, mais ils ont été abondamment défrichés et ne constituent plus un obstacle à la circulation. Ils sont, en effet, riches en arbustes puissamment armés d'épines.*

prudence pour que le cheval et le cavalier ne se blessent pas. La marche à pied est à peine moins pénible que sur la côte, puisque le sol est constitué ici aussi uniquement de sable et n'offre aucune fermeté. Récemment, les représentants des sept maisons de commerce implantées à Lomé avaient été conviés à une réunion pour discuter de la question de savoir si l'on ne pourrait construire un chemin à travers ce fourré en utilisant des fonds communs ; l'affaire s'est soldée par un échec lorsque les indigènes ont expliqué que le terrain en question est consacré au fétiche et, à ce titre, inviolable. Mais l'expérience a prouvé qu'on peut très facilement écarter ce genre d'objections en recourant aux cadeaux appropriés, et il en sera ainsi si Lomé continue à se développer, comme on est en droit de s'y attendre.

Il n'est pas facile de décrire le paysage qui s'étend au-delà de ces broussailles. Nulle part au monde, je n'ai vu un panorama qui ressemble à celui-ci. Ce paysage offre un aspect si changeant qu'il est à peine possible de le décrire ; cependant il constitue l'un des plus monotones que l'on puisse s'imaginer. En suivant un bref trajet de quelques kilomètres, on traverse tour à tour une zone de roseaux formant des touffes, des broussailles plus hautes, des bouquets de cocotiers, de palmiers et d'autres arbres de grande taille, de vastes savanes où prolifère une herbe dont nos chevaux se régalaient(67)... Une dépression large de plusieurs centaines de mètres, dont le sol est à ce point ferme et crevasse(68) qu'il rappelle ceux que l'on voit après les inondations, semble être le flanc ouest de cet affaissement qui, à l'endroit où il contient de l'eau, c'est-à-dire à Baguida et en descendant vers l'est, s'appela "lagune"(69).

Il régnait une grande animation à quelque distance du camp haoussa, situé à 3,5 ou 4 km de Lomé. On n'avait pas installé de poste de garde mais, lorsqu'on nous aperçut, quelques hommes en uniforme se précipitèrent sur leurs fusils et nous crièrent : "Halte là!". Ce n'est, à

---

(67) Cette description est encore valable de nos jours. L'herbe que les chevaux apprécient est une grande graminée du genre *Andropogon*, qui constitue des peuplements très étendus sur les sols frais de la région.

(68) Sol d'argiles hygromorphes qui se rétractent en saison sèche. C'est le fond de la lagune de Lomé, qui n'est inondée qu'en saison des pluies.

(69) En réalité, il n'y a pas de communication entre la lagune de Lomé (qui appartient au réseau du delta de la Volta) et le système lagunaire du lac Togo et de la vallée de Zio, au nord et à l'est de Baguida.

proprement parler, que depuis la guerre contre les Ashanti(70) que les forces armées (tout à fait limitées)(71) que les Anglais entretiennent en Gold Coast sont recrutées parmi les Haoussa, une tribu musulmane qui vit assez loin à l'intérieur des terres(72). Auparavant, l'Angleterre utilisait en Gold Coast des régiments des Indes occidentales(73). Pendant la guerre contre les Ashanti, elle ne voulait employer les Haoussa que comme porteurs. Mais lorsqu'il s'avéra que les Haoussa musulmans combattaient mieux que les régiments antillais, ceux-ci furent rapatriés. On a formé une troupe composée uniquement de Haoussa, placée sous les ordres d'officiers anglais. A Keta, où stationnent 150 Haoussa affectés à la surveillance du fort originel(74) de la localité et n'ayant d'autre officier que le commissaire de district, le capitaine Campbell, j'ai pu observer ces hommes à loisir. A Denu, dans le fort local -qui n'existe que de nom(75)- stationne une garde de 30 hommes, placés sous les ordres d'un sergent-chef noir

Le poste le plus avancé -décidément trop avancé- est cet Azabo, où stationnent 20 hommes, avec femmes et enfants. Bien entendu, ils ne sont placés sous les ordres d'aucun officier anglais. Les cases rondes des anciens habitants sont vides, mais deux rangées de cases haoussa rectangulaires(76) se dressent dans leur voisinage immédiat. Elles bordent la seule rue du camp. A Keta, où, dans le voisinage immédiat du fort anglais, est né tout un quartier haoussa (qui, malheureusement, a été il y a peu partiellement détruit par le feu), on a clôturé les cases par une haie de cactus et on a déjà installé une espèce de mosquée ou de chapelle. Ici, par contre, tout est encore dans l'état le plus primitif et rappelle un camp de brigands, malgré la présence d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Par leur uniforme, leur caractère et leurs moeurs,

---

(70) 1873-74.

(71) *La Gold Coast Constabulary compte tout de même un millier d'hommes.*

(72) *Dans le nord de l'actuel Nigéria.*

(73) *Antilles anglaises, à population largement noire.*

(74) *Bâti par les Danois en 1784 (mais la ville est beaucoup plus ancienne).*

(75) *Ce n'est qu'un cantonnement en bord de mer, non une forteresse (ce petit poste militaire existe toujours).*

(76) *Curieux : normalement, ce sont les indigènes éwé qui ont des cases rectangulaires et les Haoussa plutôt des cases rondes. Peut-être un lapsus ? Ou l'effet d'un règlement militaire anglais ?*



les Haoussa rappellent les bachibouzouks(77) turcs. En raison des actes de brigandage et de violence qu'ils commettent en toute impunité, ils sont devenus, notamment à la frontière, une véritable calamité publique. L'uniforme, qui ne comporte pas de chaussures, se compose d'une veste de zouave bleu foncé, garnie de galons rouges, d'une culotte courte, bouffante, bleu foncé, et d'une casquette de zouave rouge, ornée de houppes. La troupe est armée de fusils ; elle comprend aussi une section d'artillerie, qui dispose à Keta de quatre petits canons. Les simples soldats haoussa reçoivent en guise de solde journalière 1 sh (1 mark), mais ils doivent pourvoir à leur propre alimentation.

Les Haoussa, qui sont aussi foncés de peau que les Nègres d'ici, mais qui sont différents d'eux quant à leur origine, leur langue et leur religion, constituent une troupe dévouée corps et âme aux autorités coloniales anglaises. Mais ils sont en très mauvais terme avec les indigènes et ils rendent également odieuse l'administration anglaise par les actes de vilénie qu'ils commettent et qui ne sont pas contrôlés ni sanctionnés par un officier ou un fonctionnaire blanc. Déjà, à Keta, la guerre fait rage en permanence entre les Haoussa et les indigènes, une guerre due essentiellement à la prédilection des Haoussa pour les poules et les chèvres d'autrui. A la frontière, la situation est encore pire ; tandis que les Haoussa, sous prétexte de vérifications douanières, dépouillent en règle toutes les femmes qui traversent leur sphère d'influence -ici le commerce est tenu essentiellement par les femmes(78)-, un certain nombre d'entre eux qui, lors des razzias, s'aventurent trop loin en territoire libre tombent sous la balle d'un tireur posté en embuscade. D'après tout ce qu'on m'a dit sur son compte, le Haoussa est certes très impudent, mais il n'a rien d'un héros, et on est peiné de voir combien, dans beaucoup de situations banales, on use de violence des deux côtés dès que la situation est favorable, et combien, des deux côtés, on redoute les autres : les Haoussa les gens de Bè, les gens de Bè les Haoussa, et les Krou les uns et les autres... Depuis que le territoire du Togo a été placé sous la protection de l'Allemagne, on voit par moments des Haoussa en uniforme s'aventurer jusqu'à Lomé et se vanter d'en être les maîtres.

Je m'attendais donc, au moment où nous traversions à cheval le camp haoussa, à ce qu'on nous importunât par des cris hostiles, mais je

---

(77) *Troupes auxiliaires de l'armée turque, renommées pour leur férocité et leur indiscipline.*

(78) *Ce n'est donc pas une nouveauté du XX<sup>e</sup> siècle.*

me rendis compte que, même au sein de ces gens, le respect de la peau blanche n'a pas tout à fait disparu.

Sur le chemin du retour, nous voulions passer à côté de l'endroit où le deuxième poteau-frontière avait été planté naguère, mais, totalement absorbés par notre conversation, nous n'avons pas prêté suffisamment attention à la direction du chemin, et nous nous vîmes brusquement au milieu d'un fourré qui s'étendait à perte de vue. Là, poussait une herbe dépassant en hauteur la taille d'un homme, que les chevaux ne parvenaient pas à traverser malgré l'énergie avec laquelle nous les éperonnions. Nous fûmes obligés d'en descendre, et la peau égratignée par le bord tranchant des herbes(79), nous dûmes nous frayer un chemin pratiquement pas à pas. Je m'abstiens de décrire ici toutes les peines que nous avons éprouvées à trouver un passage vers une zone plus accessible. Mais nous ne savions toujours pas dans quelle direction se trouvait Lomé. Nous nous étions littéralement égarés. Le dernier reflet, la dernière lueur du rapide crépuscule avait pâli depuis longtemps, au point d'être méconnaissable; on ne voyait ni la Grande Ourse, ni l'Etoile polaire et l'observation des constellations, que je ne reconnaissais plus et qui, de plus, n'apparaissaient qu'indistinctement, ne me permettait pas d'en déduire les points cardinaux. Les groupes d'arbres qui se détachaient sur l'horizon étaient en tout point semblables. Ce pays, baignant dans la lueur des étoiles, ne présentait nul signe qui aurait pu servir de points de repère. De surcroît, nous étions obligés, lorsque nous avions emprunté un sentier, de le suivre au moins jusqu'à la prochaine bifurcation si nous voulions éviter de nous engager à nouveau dans les broussailles. Notre espoir était, lorsque nous tournions ainsi en rond, de tomber sur un village ou, tout au moins, de rencontrer des gens qui auraient pu nous indiquer la direction de la côte. Par peur d'être victimes des razzias organisés par les Haoussa pillards, qui s'étendent loin à l'intérieur de la zone libre, les commerçants indigènes ont coutume d'effectuer le plus souvent leur marche le long de la côte, puis de la côte à l'intérieur du pays le soir ou la nuit. De fait, nous vîmes à plusieurs reprises des groupes entiers de femmes cheminer à la queue leu leu, portant sur la tête les Calebasses en usage dans le pays. Mais dès que nous les appelions en criant ou que nous allions à leur rencontre au galop, elles disparaissaient en s'accroupissant dans l'herbe, ou bien en

---

(79) La plupart des grandes graminées des savanes côtières ont en effet les bords de feuilles tranchants.

empruntant à toute hâte un autre chemin. Elles avaient dû nous prendre pour des Haoussa.

Après avoir tourné ainsi en rond pendant des heures et des heures, la situation devenait de plus en plus inconfortable, et nous évoquions déjà l'éventualité de devoir passer une nuit en pleine nature, sans vivres et sans couvertures, lorsque, en écoutant attentivement, nous perçûmes des bruits de voix confus venant de loin, et une lueur éclairant faiblement l'horizon devant nous. En nous dirigeant de ce côté, nous arrivâmes une fois encore au camp haoussa, après une demi-heure de chevauchée. Nous avons donc dû tourner en rond, en décrivant un vaste coude autour de ce dernier. Nous engageâmes alors des guides, contre une bonne rémunération, et nous fûmes surpris de les voir s'armer de couteaux et de gourdins pour une marche relativement brève. Ces guides, du reste, ne nous furent pas d'un grand secours, car après 10 à 15 minutes, ils nous firent savoir qu'ils ne prendraient pas le risque de s'aventurer plus loin. Certes, dirent-ils, ils se sentaient en pleine sécurité en compagnie des Blancs, mais ils craignaient d'essayer sur le chemin du retour une attaque des gens de Bè. Ils nous indiquèrent toutefois la direction à suivre. Lorsque nous sentîmes la fraîcheur de la brise marine, après un quart d'heure de marche, et que nous perçûmes le déferlement des vagues au bout du deuxième quart d'heure, le doute n'était plus permis : nous nous trouvions dans la bonne direction. Nous rentrâmes à la maison sans avoir connu d'autres aventures. Mais je fus stupéfait de constater qu'on peut prendre le risque de traverser sans la moindre appréhension, de nuit et par temps de brouillard, les broussailles les plus touffues dans un pays hanté par les léopards, les serpents et autres animaux nuisibles du même genre. En fait, si l'homme évite ces animaux, ceux-ci l'évitent tout aussi volontiers.

Ma deuxième excursion fut consacrée à la visite d'une des villes les plus importantes du Togo. Cette dernière n'est distante que de quatre kilomètres de Lomé et se situe, à vol d'oiseau, à trois kilomètres de la côte ; cependant elle n'a été visitée, depuis les temps immémoriaux, que par à peine une demi-douzaine de Blancs. Il s'agit de la ville de Bè, sanctuaire du fétichisme. Sa célébrité, ou sa mauvaise réputation, est liée aux entraves qu'un Blanc désireux de visiter cette ville doit surmonter. Bè est consacrée (à l'instar d'Anglo(80), la capitale de la région anglo aujourd'hui annexée à la colonie anglaise de la Gold Coast) à

---

(80) Anloga, capitale religieuse des Anlo, à 20 km au sud-ouest de Keta.

Njikpla(81), le dieu de l'étoile filante et de la guerre(82), le plus puissant de tous les dieux secondaires. Les Nègres se le représentent assis à cheval et portant des vêtements européens. Mais Njikpla doit être particulièrement fier d'aller à cheval et de porter des vêtements européens, car il ne tolère pas que ceux qui désirent visiter les villes qui lui sont consacrées en fassent autant. Quiconque entrerait secrètement à Bè avec ses vêtements européens aurait, au cas où il parviendrait à s'en tirer sain et sauf, sans mauvais traitements, à se racheter en payant une forte somme d'argent. Commè les Noirs se promènent relativement nus, selon notre conception, et qu'on exige de chaque Européen désireux de visiter Bè de suivre la mode nègre, on comprendra aisément pourquoi la plupart des commerçants, préoccupés au premier chef par leurs affaires, renoncent à cette visite plutôt que de subir les cérémonies et de courir les dangers qui en résultent. Lorsque l'ex-gouverneur de la Gold Coast anglaise, Sir Rowe(83), voulut traverser Anglo à cheval, on lui jeta -au lieu de pierres, totalement inexistantes sur cette côte- de la boue. Mais le gouvernement anglais a dû établir récemment son autorité sur Anglo : à Keta, le missionnaire allemand Beneth m'a raconté qu'il avait pu, quelques jours auparavant, lors de sa mission de prédication, traverser la ville non seulement avec ses vêtements européens, mais encore à cheval.

Il est superflu de mentionner que les gens sont bien plus fanatiques dans un pays comme le Togo, où le fétichisme est en plein essor et où on ne rencontre ni musulmans, ni chrétiens (hormis les quelques commerçants de la côte). Toutefois il existe une tolérance assez grande, dans la mesure où la visite de Bè, jadis interdite aux Blancs, est autorisée à l'heure actuelle, à condition que l'on se devête à une distance convenable de la ville. Les femmes européennes n'auraient donc guère la possibilité de visiter cette intéressante localité. En effet, les prêtres féticheurs et les chefs, que j'ai interrogés à ce sujet, m'ont répondu sans hésitation qu'ils ne pourraient établir une différence entre les femmes et les hommes sans provoquer la colère du peuple et du fétiche. Lorsqu'on me proposa, tout d'abord, de faire mon entrée à Bè tout nu, en compagnie de tant d'autres messieurs, je crus qu'il s'agissait d'une

---

(81) Nyigblin.

(82) *Erreur due aux informateurs anlo qui accompagnent Zöller : si le Nyigblin des Anlo est effectivement masculin et belliqueux, celui de Bè (et de Togoville) est une divinité féminine et pacifique.*

(83) *Sir Samuel Rowe, gouverneur de Gold Coast du 24 décembre 1882 au 29 mars 1884.*

plaisanterie. Mais les expériences que j'ai faites pendant les quelques semaines passées ici m'ont enseigné qu'il n'existe rien de si insensé, de si déraisonnable qui ne soit possible sur cette côte.

J'ai été entouré, lors de mon excursion à Bè, par quatre aimables accompagnateurs ; il s'agit de Monsieur le consul Randad, qui s'y rendait également pour affaires, et de Messieurs Leuze, Buschmann et Kenzler. Tout d'abord, nous dûmes traverser une fois de plus le fourré que j'ai décrit plus haut, en empruntant un sentier aux sinuosités infinies ; si un arbre se couche en travers du chemin, le Noir préfère faire un détour de 30 ou 50 pas plutôt que d'écarter l'obstacle. Après une demi-heure, nous atteignîmes le village d'Amoutivé, appelé encore Petit-Bè(84), qui, bâti non plus sur le sable côtier mais sur de l'argile rouge foncé(85), comporte des maisons plus impressionnantes que dans les villages côtiers ; il est reconnaissable de loin à ses cocotiers et ses bananiers. Nous vîmes, dès ici, un nombre impressionnant d'abris de fétiches, décorés à l'aide de vieux journaux, de peintures et de toutes sortes de colifichets, et des idoles fabriquées avec de l'argile rouge. Mais ces dernières sont d'une facture grossière et négligée; elles présentent les tailles les plus diverses et sont protégées le plus souvent par un toit tout à fait primitif. En les voyant ainsi, avec leur parure de coquillages qui leur servent d'yeux et les guenilles qu'elles portent en guise de vêtements, on a l'impression d'être en face de nos bonshommes de neige, qui auraient la couleur en plus. Certaines d'entre elles ont un aspect si comique qu'on peut à peine s'empêcher de rire en les apercevant.

Deux chefs anglo originaires de la zone anglaise nous accompagnaient. Seuls, ils ne se seraient certainement pas aventurés jusqu'à Bè, mais, à présent, ils essayaient de jouer aux grands Messieurs, comme le font habituellement les Noirs. Ils nous invitèrent à quitter les hamacs (deux hommes voyageaient à cheval) et à ôter nos vêtements alors qu'on se trouvait encore assez loin de la ville. Passant outre à leur consigne, nous avançâmes jusqu'à proximité immédiate de la cité, après avoir traversé des herbes hautes, et nous obtînmes, après de longues palabres avec quelques chefs venus à notre rencontre, de garder au moins nos pantalons. Nous rangeâmes les redingotes, les gilets et les

---

(84) Klein-Be sur les premières cartes allemandes; Amoutivé est vraisemblablement, à l'origine, un simple hameau de Bè.

(85) Probablement apportée, car Amoutivé est aussi sur le cordon littoral sableux.

chemises(86) dans les deux hamacs et, n'ayant plus rien d'autre sur nous que les chaussures, le pantalon, le casque et un tissu nègre enroulé autour de nos épaules, nous poursuivîmes la marche, suivis par un cortège impressionnant de Krou. Ces derniers portaient les fusils et menaient les chevaux par la bride.

Les villages nègres ressemblent à nos villes moyenâgeuses quant aux ruelles étroites et tortueuses qui les sillonnent et qui offrent à peine assez de place pour permettre à deux hommes de se croiser. A d'autres égards, ils ont avec nos villes une différence considérable. Au lieu de nos maisons à quatre étages, on ne voit ici que des rez-de-chaussée et, même, ces derniers ne bordent pas directement la ruelle, mais se dressent au milieu des clôtures, dont la hauteur dépasse la taille d'un homme. Celles-ci sont munies de portes et d'ouvertures qui donnent sur des cours où vivent les hommes et les animaux. Du reste, je ne voudrais pas considérer Bè comme l'exemple type d'un village togolais, car les cases qui s'y dressent sont d'une autre facture que celles que j'avais l'habitude de voir ailleurs. Certes, les cases de Bè sont, comme toutes les autres, construites en argile rouge mélangée avec du jonc(87), mais elles ne sont pas carrées comme ailleurs : au contraire elles sont rondes(88) et présentent des toits coniques ayant jusqu'à 30 pieds de hauteur(89). Ceux-ci se terminent en pointe et s'évasent largement vers le bas. Chaque clôture disparaît pratiquement sous les cocotiers et les broussailles, mais ici on semble cultiver bien moins la banane, ce fruit qui pousse si bien sous les tropiques, que dans d'autres pays chauds

En ce qui concerne les habitants, les chemins n'étaient pas suffisamment larges pour qu'ils puissent nous accompagner lors de notre visite de Bè, mais, dès que nous atteignons une place assez dégagée, ils s'approchaient de nous à grandes enjambées, en bondissant comme des cabris, un peu comme s'il s'était agi d'une agression ennemie. On nous conduisit dans la cour du premier chef. On y disposa des tabourets bas,

---

(86) *Est-ce vraiment une tenue mieux adaptée au climat qu'un pagne autour des reins ?*

(87) *Plusieurs plantes herbacées sont utilisées de cette manière, mais surtout kété (Cyperus articulatus), à l'allure de jonc.*

(88) *Traditionnellement, les cases des fétiches sont rondes, mais pas celles destinées à l'habitation. C'est probablement un signe du caractère sacré (et archaïque) de Bè.*

(89) *10 mètres.*

aux bords relevés dont on se sert ici en guise de chaises(90). (Dans les îles du Pacifique Sud, on trouve des tabourets fabriqués exactement de la même façon. Mais les indigènes ne s'en servent pas pour s'asseoir ; seulement pour se reposer la tête lorsqu'ils dorment(91)). Ces tabourets sont très incommodes pour le Blanc, dont les muscles ne sont pas faits pour cette position assise. Je parlerai plus loin de la façon dont les Blancs et les Noirs se saluent. Pour l'instant, je voudrais remarquer simplement qu'en plus des chefs supérieurs, de tous les anciens et de tous les sages du village, beaucoup d'hommes et de femmes (j'estime qu'il y avait près de 500 personnes) se sont rassemblés autour de nous. Dès qu'un nouveau venu influent ou de haut rang arrivait, on échangeait des formules de salutations, habituellement très longues ici, avant ou après que celui-ci ne s'accroupisse.

Je fus frappé par le fait que l'habillement des femmes était bien plus pauvre que celui des hommes. Les jeunes filles, massées à l'entrée de la cour, qui nous considéraient d'un regard dont on ne pouvait pas dire qu'il était précisément "timide et pudique", ne portaient pour tout vêtement qu'une bande de tissu. Ce dernier était relié devant et derrière à une ficelle attachée autour des hanches. Le nom que les Européens vivant sur cette côte donnent généralement à cette pièce vestimentaire est la "cravate" et, de fait, je ne vois pas une expression qui traduirait mieux la forme et l'étroitesse tout à fait inquiétante de cet effet vestimentaire. Même quelques-unes des femmes mariées portaient simplement la "cravate". Mais, dans leur grande majorité, elles portaient un pagne plus large, noué autour des hanches. Un vêtement plus ample, comme l'étoffe que les hommes aisés portent sous forme de toge, ne se rencontre (dans la mesure où je peux en juger) que chez des femmes de haut rang.

Chez toutes les autres femmes, jeunes filles ou femmes mariées, riches ou pauvres, la parure constitue l'élément prépondérant de la toilette. Elle offre une grande diversité, même s'il s'agit le plus souvent de pièces sans valeur. Il n'y a pas une seule femme qui, en l'absence d'os, de perles, de dents d'animaux ou d'objets similaires, ne porte au moins quelques rangées de ficelles en guise de bracelets et de colliers. Il n'y a pas une jeune fille, pas une seule femme qui, sans avoir jamais vu de bas,

---

(90) "Togbežikpi", tabouret traditionnel à cinq pieds et surtout à bords relevés, symbole du pouvoir chez les Ewé-Adja et chez les Akan.

(91) Tout à fait exact.

ne porte des jarretières -prétendument pour arrêter le développement des mollets, chose qui passe ici pour peu esthétique.

Mais ce sont les vêtements masculins qui offrent la plus grande variété. Ils vont du simple caleçon de bain à la toge, au bonnet à pointe et au chapeau de paille qui mesure deux à trois pieds de largeur, presque un pouce d'épaisseur et qui sert simultanément de chapeau et de parapluie. Un Nègre mâle ne se présente jamais sans son couteau, en forme de poignard. Au reste, leur armement se compose d'épées très courtes. Reposant dans un fourreau en peau de poisson, elles pendent tantôt au flanc des indigènes (aussi bien à droite qu'à gauche) et tantôt à une corde attachée à la partie supérieure de leur bras. Quant aux fusils à silex, aux lances et aux fameuses baïonnettes fixées à un grand bâton que l'on voit si souvent chez les Noirs qui accompagnent leurs transports de marchandises, on ne les voit jamais sur eux lorsqu'ils assistent à leurs assemblées.

Pour dessiner une image complète de la toilette de ces gens, je devrais décrire les marques qui résultent des tatouages ou des entailles. Mais elles sont si nombreuses qu'on pourrait leur consacrer un livre entier. Il y a des marques qui indiquent la race d'origine (par exemple celles qu'on voit chez les marins krou)(92), et d'autres la classe sociale, des marques qui désignent l'esclave et d'autres l'homme libre. En outre, il y a des "marques de beauté", l'équivalent de nos grains de beauté qui défigurent de la façon la plus effroyable des jeunes filles et des femmes qui, autrement, ne sont pas mal du tout.

Les coiffures sont tout aussi variées que les marques au visage, à une différence près : chaque Noir (à l'exception des soi-disant civilisés de la côte) porte pratiquement une marque, tandis que seuls les gens vaniteux et nantis de la côte peuvent se permettre le luxe d'une coiffure en règle. On peut affirmer que les trois quarts des Noirs, hommes et femmes, portent leurs cheveux cotonneux coupés ras. Mais quelle différence parmi le quart restant ! Les "trois cornes" constituent la coiffure la plus en vogue (une de chaque côté et une sur le front). Elles confèrent un aspect méphistophélique(93) à celui qui les porte. Une autre coiffure que l'on voit tout aussi couramment consiste en une

---

(92) *Qui les distinguaient, aux yeux des négriers, des populations fournissant les esclaves.*

(93) *Allusion au personnage diabolique du "Faust" de Goethe.*



multitude de petites nattes. Elles surmontent un visage extrêmement candide, autour duquel elles pendillent tels des vers et des chenilles. Une troisième mode consiste à partager la tête en une multitude de zones semblables aux fêlures de la voûte d'une cassette. Il existe une quatrième manière de porter les cheveux : on laisse un carré de cheveux intacts au-dessus du front, tandis que le reste de la tête est pratiquement rasé. Du reste, remarquons ici que ces coiffures barbares prédominent chez les races les moins civilisées -et les habitants de Bè ont la réputation d'être les plus sauvages de tous les Togolais. Là où la culture locale, ou la culture étrangère qui a été greffée dessus, est suffisamment avancée, comme par exemple à Togo(ville), la capitale, on trouve, allant de pair avec l'adoucissement des moeurs, moins de coiffures barbares(94).

Si j'avais indiqué auparavant que le consul Randad voyageait pour affaires, je dois préciser que celles-ci avaient trait à un rapt commis par les gens de Bè sur la personne d'une femme domiciliée à Agoué(95). En effet, il existe ici, en matière de droit, une curieuse coutume : si quelqu'un présente une réclamation et qu'il ne peut obtenir satisfaction par une autre voie, il peut capturer un homme (n'importe lequel) originaire de la localité où vit le débiteur, et le garder prisonnier jusqu'à ce que la dette soit réglée. Si cette coutume est injuste en soi et suffisamment barbare, elle pourrait entraîner ici, de surcroît, des conséquences tout à fait désagréables dès que les gens de Bè se saisiraient à nouveau d'un Noir originaire de la zone anglaise, comme ce fut le cas peu de temps auparavant. Aussi les commerçants mettent-ils tout en oeuvre pour faire abolir cette étrange coutume. Après de longues palabres, on nous promet que la captive, dont on ne voulait pas révéler la cachette, serait libérée le lendemain ou le surlendemain. Le but de la visite était atteint. Mais moi, je posais encore, par l'intermédiaire de l'interprète, la question de savoir si on nous permettrait de visiter les grands temples du fétiche. Des palabres fort animées éclatèrent alors entre les chefs et les prêtres féticheurs. Certains semblaient pour, d'autres contre. Finalement ce fut un vieux à l'aspect fanatique qui eut le dessus, et la réponse fut "non". C'était la première fois, nous dit-on, qu'on a permis à des Blancs de pénétrer dans la ville en suivant le chemin par lequel nous sommes venus. Nous devons nous en contenter.

---

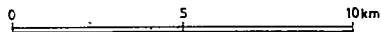
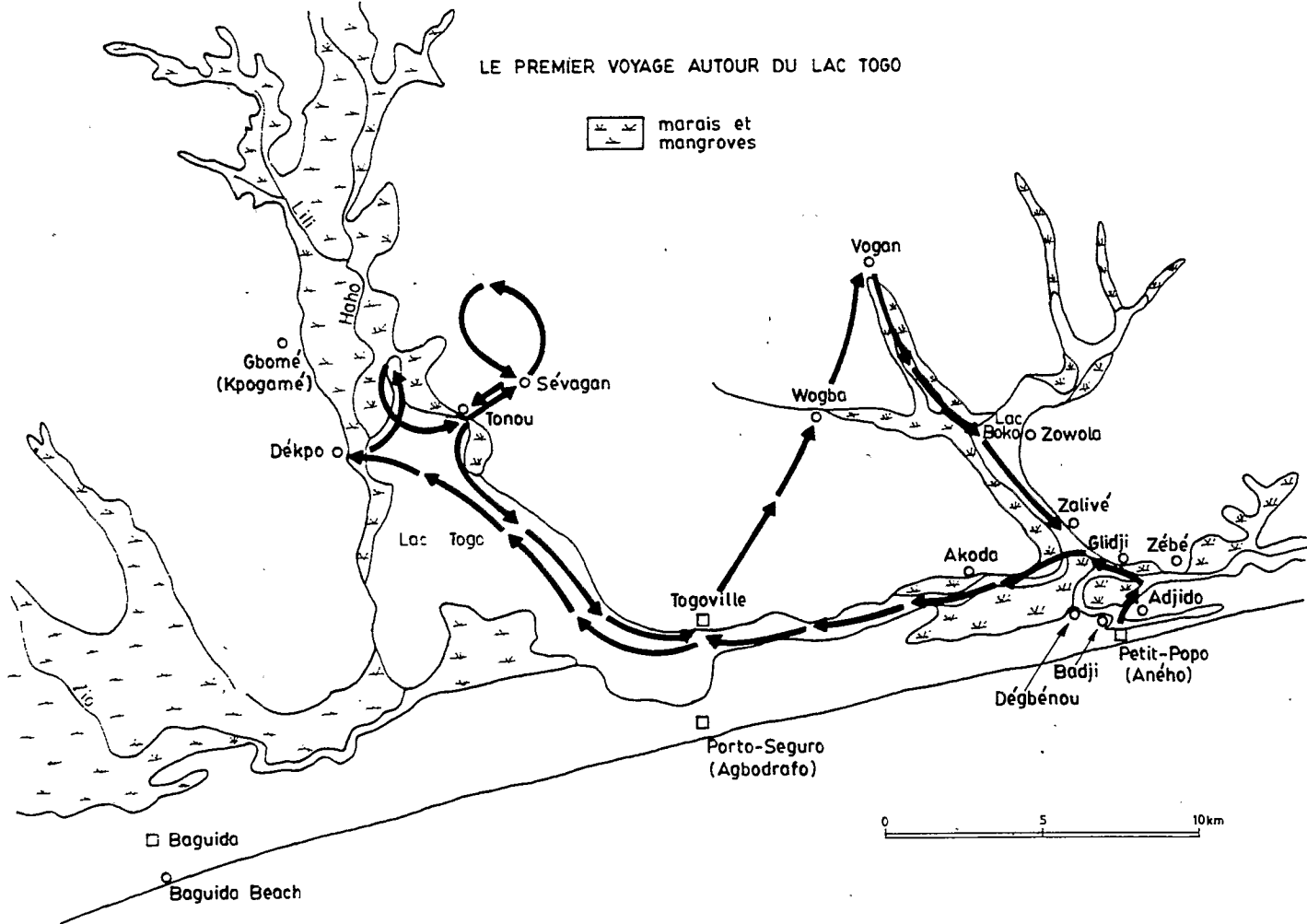
(94) N'en déplaise à Zöller, ces coiffures sont toujours fort en vogue aujourd'hui.

(95) Orthographié Ague. Aujourd'hui en République Populaire du Bénin, à 10 km d'Aného.

Lorsque nous reprîmes le chemin du retour, quelques centaines de jeunes femmes portant la "cravate" nous suivirent, telle une horde de félins sauvages. Je ne saurais dire si c'est nous-mêmes ou si c'est les chevaux -un phénomène inhabituel dans ce pays- qui éveillaient le plus leur curiosité. Mais ce que je puis dire avec certitude, c'est que nous étions très heureux de retrouver nos vêtements intacts, et que l'envie ne nous reprendrait pas d'accomplir des visites fréquentes dans la ville sainte, dont l'herbe des environs elle-même est sacrée et ne saurait être foulée au pied.

# LE PREMIER VOYAGE AUTOUR DU LAC TOGO

 marais et mangroves



## CHAPITRE II

### VOYAGE SUR LA LAGUNE ET INCURSION DANS L'INTERIEUR DU TOGO

(Equipe pour une expédition d'exploration.- De nouvelles demandes en vue d'obtenir le protectorat allemand.- La lagune de Togo et Popo.- Clôtures à poissons.- Visite chez Plakkou, porte-canne du roi dans la capitale, Togo.- Inexactitudes de la carte marine anglaise.- Gîte nocturne à Gbomé.- Coincés dans les broussailles du marécage.- Séva.- Salutations lors de l'arrivée dans un village.- Excursion à pied jusqu'à la périphérie nord de la lagune.- Agriculture.- Sol argileux rouge foncé et gris clair.- Des gens qui n'ont jamais vu de Blancs.- Pays totalement inexploré.- De Togo au marché de brousse de Vo.- Les cinq villages de Togo.- Des rois qui continuent à adresser leurs salutations aux gens après leur mort.- Les oranges de Wogba.- Vallées fluviales vides.- Obligés de recourir aux armes.- La frontière orientale du territoire du Togo.)

Lors de mon départ d'Allemagne, trois cartes spéciales avaient paru sur les possessions allemandes en Afrique de l'Ouest, l'une chez Perthes à Gotha, l'autre chez Reimer à Berlin et la troisième chez Friedrichsen à Hambourg(1). On peut voir sur toutes ces cartes un immense lac intérieur derrière Lomé et Baguida, dénommé le lac

---

(1) Il s'agit des principaux cartographes allemands de l'époque. L'illustration hors texte, due à L. Friederichsen, est datée de 1885. Elle ne tient pas compte des observations de Zöller que l'on va voir dans ce chapitre, et correspond donc plutôt à l'état des connaissances sur le Togo avant le voyage de celui-ci (sans mentionner, toutefois, le "lac Avon").

Avon(2), qui, s'il existait, réduirait le territoire du Togo placé sous la protection de l'Allemagne à une bande côtière tout à fait étroite. Mais lorsque, au cours de quatre incursions différentes, je me suis enfoncé à l'intérieur des terres jusqu'à 15 km de la côte sans avoir découvert la moindre trace de ce lac, je commençai à douter de son existence. Cette hypothèse fut confirmée par les commerçants : ceux-ci déclarèrent qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'une lagune dénommée Avon, ni, du reste, d'un grand lac intérieur. Je fis des investigations et je découvris que les indications figurant sur les cartes ci-dessus mentionnées, tout comme, d'ailleurs, la carte de Petermann (révisée en 1884) sur l'Afrique du Nord-Ouest, provenaient vraisemblablement de la carte correspondante figurant dans la grande carte marine anglaise ("*West Coast of Africa, sheet XV*", révisée en janvier 1877) et qui a été conçue avec une extrême négligence. Cette carte marine sur laquelle -soit dit en passant- aucune localité côtière n'est enregistrée correctement, nous présente au nord de Porto-Seguro(3) et de Baguida un lac intérieur ayant plus de 60 km de longueur et plus de 40 km de largeur, tandis que pratiquement tout le reste du pays sur lequel flotte aujourd'hui le drapeau allemand est considéré comme un marais...

Dans la mesure où les commerçants domiciliés ici ne quittent que très rarement la bande côtière si aucun motif particulier ne les y pousse, ce lac Avon -dont le nom figure sur toutes les cartes et dont on n'a encore jamais entendu parler- suscitait un intérêt tout particulier. Lorsqu'on proposa d'organiser un petit voyage exploratoire pour éclaircir le mystère, je trouvai en la personne de Messieurs Reimann (de la firme Vietor-et-fils) et Bertheau (de chez Wölber-et-Brohm) deux compagnons de route aimables et serviables.

Messieurs Randad et Eccarius avaient mis à notre disposition un bateau qu'ils possédaient en commun, le plus beau qu'on puisse trouver ici(4). En dehors de nous trois, les personnes suivantes prirent place à bord de ce bateau : trois hommes de la tribu popo(5) chargés de le faire

---

(2) Du nom d'un navire de guerre anglais qui avait reconnu (superficiellement) la côte en 1846, en exagérant considérablement la surface du lac Togo.

(3) Agbodrafo.

(4) Le point de départ de l'excursion est Aného.

(5) Pla (ou, en caractères phonétiques, *xwla*), mais peut-être s'agit-il simplement de Mina d'Aného.

avancer sur la lagune, deux jeunes krou chargés du transport des bagages lors des déplacements à pied, un serviteur et un interprète, qui devait jouer en même temps le rôle de cuisinier. Notre équipement correspondait à ce grand déploiement de matériel humain ; il comprenait des vivres, des boissons, des fusils à répétition *Winchester*(6), des fusils à oiseaux, des munitions, etc.

Séparées les unes des autres par quelques brefs intervalles, les lagunes s'étirent sur toute la Côte des Esclaves en suivant en gros une ligne parallèle à la côte. Elles ne forment pas un ensemble cohérent, et elles atteignent le plus souvent leur niveau le plus haut ou le plus bas à des époques différentes. La seule lagune qui entre en ligne de compte pour le Togo s'étend de Baguida jusqu'au-delà de Ouidah. En dehors du fait que l'isthme qui la sépare de la mer est percé à Petit-Popo d'un grand nombre de canaux artificiels, elle a un écoulement constant à Grand-Popo(7). Le niveau de la lagune varie de 4 à 5 mètres(8) selon l'importance des pluies, ou pour des raisons que nous ignorons encore. Quand la lagune est pleine, elle constitue à Petit-Popo un lac assez impressionnant. Lorsque le niveau de l'eau baisse, elle devient un enchevêtrement de bras d'eau, souvent peu profonds, qui s'entrecroisent en plusieurs endroits. Au milieu de ces derniers, émergent des îles formées de roseaux et de joncs. Tandis que la lagune de Keta est alimentée par un certain nombre de fleuves plus ou moins connus, y compris la Volta, je considère le fleuve d'Agomé(9), qui a son embouchure à Agbanakin(10), entre Petit- et Grand-Popo, comme le cours d'eau le plus important qui alimente la lagune de Togo et de Popo. La profondeur de la lagune atteignait 3 m en moyenne(11) lorsque je la parcourus. La progression des pirogues indigènes, que l'on utilise aussi

---

(6) Excellente carabine anglaise.

(7) La Bouche du Roi, estuaire du Mono, à l'est de Grand-Popo.

(8) Exagéré (2 à 3 m au maximum).

(9) Le Mono (référence aux villages d'Agomé Séva et Agomé Glozou, un peu en amont).

(10) Orthographié Abanage. En fait, le lac Togo est surtout alimenté par le Haho et le Zio, mais les eaux du Mono en crue peuvent y refluer, d'où les changements de direction des courants sur la lagune.

(11) La lagune a rarement plus de deux mètres de profondeur en saison sèche, mais peut-être les hautes eaux de l'été n'ont-elles pas encore complètement baissé.

pour le transport des marchandises, est assurée par de grandes perches atteignant jusqu'à 6 m de longueur.

Peu avant notre départ, le bruit courut à Petit-Popo que le prétendu roi Lawson(12) avait envoyé des gens dans le but d'empêcher le voyage. Mais, au lieu de ceux-ci, nous vîmes arriver, lorsque nous étions déjà installés à bord du bateau, une délégation de plusieurs villes et villages nègres qui souhaitaient, par l'entremise du consul allemand, être placés sous la protection de l'Allemagne, comme le territoire du Togo.

Le panorama que l'on découvre autour de la lagune, qui atteint la largeur d'un km environ à Petit-Popo, est, sinon grandiose, du moins tout à fait charmant : il y a à droite le village d'Adjido(13), qui baigne dans l'eau en raison de la saison des pluies ; à gauche la plage de Petit-Popo, où se dressent des comptoirs imposants et les toits blancs de leurs magasins ; tout droit, les pentes escarpées, rouge foncé, de Badji et Degbenou. Elles culminent à 10-13 m(14). Là, on voit émerger du fourré des cocotiers, qui constituent de véritables forêts, les cases brunes des indigènes. La lagune forme ici des méandres, tout en conservant à peu de choses près la même largeur ; elle décrit un coude si vaste que nous mîmes plus de 45 minutes à atteindre Glidji(15), alors qu'il n'en faut que 20 en temps de crue, en suivant une ligne droite. Ce faisant, nous fûmes souvent arrêtés par des clôtures fabriquées à l'aide de bâtons et de menus bois(16). Celles-ci sont pourvues de passages étroits, ménagés

---

(12) *Les Allemands et leurs alliés de clan adjigo contestent aux Lawson le droit de s'arroger le titre de "roi de Petit-Popo et dépendances".*

(13) *Quartier insulaire d'Aného, au nord du pont actuel ; la factorerie Vietor était la plus orientale, près du site du pont actuel. C'est de là que part cette navigation, d'où la présence des factoreries sur la gauche du bateau.*

(14) *Ou bien Zöller se trompe dans les altitudes (cela lui arrive), par exemple en mélangeant pieds et mètres, ou bien il confond avec le site de Glidji : Badji (le quartier des Lawson) et Degbenou, au nord-est de l'agglomération d'Aného, sont sur le cordon littoral, bas et sablonneux (un peu plus élevé ici, il est vrai, que dans les quartiers du bord de mer).*

(15) *Orthographié Gredji. Siège du royaume fondé par Foli Bèbè à la fin du XVIIème siècle, donc souverain légitime de la région, y compris Aného (ce que contestent violemment les Lawson). Mais au XIXème siècle, les rois de Glidji ont perdu toute autorité réelle.*

(16) *Pour orienter les poissons vers les nasses. On les y voit toujours.*

pour les pirogues, uniquement sur les côtés. Elles se déploient sur toute la largeur de la lagune et facilitent la pêche. Il est très difficile, lorsque les eaux sont basses, d'emprunter ces passages à bord d'un bateau assez large et, à plusieurs reprises, nous dûmes utiliser des perches pour débarrasser la quille de notre bateau des filets dans lesquels il s'était empêtré. La pêche constitue ici une des branches alimentaires essentielles pour la population ; elle est totalement libre, si l'on ne tient pas compte du fait que chaque village riverain revendique une partie de la lagune pour lui-même et dresse des clôtures pour la fermer. On pousse les poissons, à l'aide de vastes filets de fabrication locale, contre ces clôtures ; ils s'empêtrent alors dans l'enchevêtrement de ces dernières, et on éprouve un sentiment bien étrange lorsqu'on voit peu après des hommes, enfoncés dans l'eau jusqu'à la poitrine, sortir de la lagune des corbeilles pleines de poissons. Il faut ajouter que la lagune est non seulement poissonneuse, mais qu'elle possède de très bons poissons, que l'on préfère généralement aux produits de la pêche en mer(17).

Poursuivant notre voyage exploratoire, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest ; dans les parages de Zébé bifurque le bras de la lagune qui mène à Agoué. Dorénavant, la rive droite a, en général, un niveau plus élevé que la rive gauche, bien que les ondulations du sol atteignant 15 à 25m de haut soient visibles sur cette dernière(18). Ces ondulations du sol, qui se déploient à perte de vue et qui peuvent atteindre 60 à 70 m de hauteur(19), sont caractéristiques du Togo. Je n'y ai vu nulle part de montagnes ou de collines isolées. Et même la lagune (plus précisément la partie que je suis en train de décrire au lecteur) est cernée de tous côtés, en dehors des marais et marécages qui s'étendent sur ses rives, par des chaînes de collines ; celles-ci se déploient parallèlement à elle et se terminent ça et là par des saillies et des contreforts d'importance secondaire.

---

(17) *Encore vrai de nos jours.*

(18) *Le plateau de terre de barre, au nord de la lagune (à droite du bateau), a 15 à 20 m d'altitude ; le cordon sableux au sud (à gauche) jamais plus d'un dizaine. Peut-être est-ce la végétation qui induit Zöller en erreur.*

(19) *Erreur de perspective : Zöller observe depuis la lagune (et sans instruments de mesure) les rebords du plateau de terre de barre, qui n'a jamais, près de la côte, des altitudes pareilles.*



La végétation se compose de roseaux, de broussailles et de baobabs aux troncs gigantesques(20), ou bien encore de cocotiers, de palmiers à huile(21) et de bananiers, là où des villages se trouvent à proximité. Les villages, dont certains sont très importants, se succèdent à un rythme si rapide qu'on a spontanément l'impression d'avoir un pays passablement peuplé en face de soi(22). Cette impression est renforcée par la présence d'un grand nombre d'enfants, de jeunes filles et de femmes. Ces dernières, même dans le cas où elles se sont dépouillées de tout vêtement, se frottent sous nos yeux sans pudeur, avec un savon noir de fabrication locale, ou bien encore elles se trémoussent dans l'eau. Ce faisant, elles viennent souvent si près du bateau qu'on risquerait, si l'on ne donnait pas un coup de barre de côté, de renverser tantôt ici, tantôt là une de ces jeunes baigneuses. Même si les localités de l'intérieur sont tenues bien plus proprement que les villages -fort négligés- de la côte, même si, en ce qui concerne les relations (plus spécialement les relations d'affaires), on préfère les gens de l'intérieur aux habitants de la côte, la situation est toute différente lorsqu'il s'agit des soins de la peau. Tandis qu'au bord de la lagune les filles assez jeunes (celles qui ne sont pas encore assujetties au joug du mariage et du travail) se baignent bien une ou deux fois par jour, ce luxe disparaît dans les régions sèches de l'intérieur. Et si l'on ne peut pas dire que les gens y sont précisément malpropres, ils manquent cependant beaucoup de ce soin scrupuleux avec lequel les habitants de la côte entretiennent leur corps.

Après avoir dépassé à Zalivé(23) le bras de la lagune qui bifurque au nord, en direction de Vo(24), le grand marché de la brousse, nous tombâmes derrière Akoda(25) sur les vestiges d'un ancien barrage douanier, à quelques pas de la frontière du protectorat allemand qui,

---

(20) *L'abondance des baobabs, inhabituelle sous ces latitudes, est due au climat anormalement sec de toute la région côtière. Les roseaux que l'auteur signale à plusieurs reprises sont, en fait, des massettes (Typha australis).*

(21) *Le palmier à huile (Elaeis guineensis) fournit en abondance la grande richesse de la région : l'huile de palme et les noix palmistes. On en reparlera souvent.*

(22) *Ce qui est exact.*

(23) *Orthographié Sallivi Avemme.*

(24) *Vogan ; orthographié Wo.*

(25) *Orthographié Agoda (sur la rive nord de la lagune).*

venue de Goun Kopé, traverse la lagune à Kéta Kopé(26). L'existence de ces barrages douaniers, dont il ne subsiste plus que deux exemplaires sur la lagune de Togo et de Popo (à Agbanakin et à Grand-Popo), constitue une espèce de brigandage. Ils nous rappellent les époques les plus sombres de notre Moyen Age, au cours desquelles on agissait de même en bloquant le Rhin, même si l'on utilisait à cet égard des chaînes au lieu des clôtures que l'on voit ici. Les péages, qui sont levés ici à volonté, sont soumis à l'arbitraire de l'homme qui y détient précisément le plus grand pouvoir. Dans de telles circonstances, les négociations (*palaver*), ou bien la ruse et la violence, remplacent le droit et la loi. Du reste, ces barrages douaniers ont totalement disparu du protectorat allemand et, ailleurs, leur nombre était plus important auparavant qu'à l'heure actuelle.

Après avoir navigué pendant trois heures, nous vîmes se profiler devant nous des pentes en terre rouge, culminant entre 13 et 16 m. Sur ces pentes et à leur pied se dressent les cinq villages qui constituent la capitale (qui n'est habitée, du reste, que par des Noirs) du protectorat allemand, dénommée Togo(27). On voyait des forêts entières de cocotiers, des buissons et de l'indigo poussant à l'état sauvage(28), des champs de manioc bien entretenus. Leur verdure amicale confère un air charmant à cette longue file de villages. Nous étions venus à Togo pour deux raisons. Il s'agissait d'abord, pour moi, de satisfaire à une obligation: rendre le cadeau que l'on m'y a offert auparavant(29), sous la forme d'un mouton. En deuxième lieu, nous souhaitions obtenir de notre

17

---

(26) Orthographié Keta Koffi (sur la rive nord), aujourd'hui Agbantokopé.

(27) Togoville.

(28) L'indigo sauvage (*Indigofera arrecta*), qui pousse en abondance dans les jachères de la région, n'appartient pas à l'espèce fortement tinctoriale (*Indigofera tinctoria*), habituellement cultivée.

(29) Episode dont le récit de Zöller ne fait pas mention.

ami Plakkou(30) des guides et des conseillers pour la suite du voyage. Après avoir embarqué trois natifs de Togo, coiffés d'un bonnet de coton blanc et ayant l'aspect de paysans allemands, et après m'être débarrassé moi-même des cadeaux que je voulais offrir en retour du mouton reçu auparavant et qui comprenaient : une pièce de tissu, une mesure de tabac et une dame-jeanne de rhum, nous aurions pu poursuivre le voyage.

Malheureusement, il fallait d'abord résoudre deux problèmes. Tout d'abord, la coutume veut que celui qui offre du rhum ou autres boissons les goûte lui-même auparavant, pour prouver qu'ils ne sont pas empoisonnés. Notre interprète, James, s'est offert pour apporter cette preuve, en pinçant les lèvres. Il portait un pantalon rose et rouge. Ce faisant, il bénéficia de l'aide généreuse de Pot-à-café (*Coffee-pot*), un serviteur un peu limité. La deuxième cause de retard était due au fait que le chef qui venait directement après Plakkou dans l'ordre d'importance, dans l'espoir probablement de recevoir des présents analogues à ceux de Plakkou, voulut m'offrir à son tour un cadeau. On m'a dit que le refus d'un tel présent était synonyme ici d'une honte extrême. Nous attendîmes longtemps le mouton promis, qu'il fallait d'abord capturer. Lorsque la bête fut enfin livrée, ce n'était pas un mouton, mais un cochon, à la grande joie de mes accompagnateurs noirs. (Les Européens s'abstiennent de consommer la viande du porc local -à l'exception du cochon de lait(31)). Nos rameurs et nos porteurs se réjouirent à l'idée de manger un beau rôti.

Toutes ces palabres autour d'un cochon (ce qui, dans le contexte africain, est tout à fait significatif) avaient duré deux bonnes heures et n'avaient contribué en rien à dissiper nos incertitudes sur la direction dans laquelle nous devons chercher le lac Avon. Mais, comme le chenal avait commencé à s'élargir considérablement à partir de Togo

---

(30) Signataire avec *Nachtigal* du traité du 5 juillet 1884, où il représentait le roi *Mlapa* (dont on ne sait s'il était alors mort ou vivant -ce qui ne modifiait en rien la légitimité de son représentant). Il apparaît comme une sorte de régent de *Togoville*. (*Zöller* ne mentionne pas les chefs-féticheurs qui, d'après les Anglais, étaient les véritables maîtres de la cité. Le problème de la structure politique de *Togoville* avant la colonisation est très mal connu. Les prêtres y détenaient certainement l'essentiel du pouvoir).

(31) A cause des graves risques d'infestations parasitaires.

même(32), nous décidâmes alors de poursuivre provisoirement notre voyage en longeant cette côte dans la direction du nord-ouest. A cela s'ajoute que, selon la carte marine anglaise citée plus haut, les indigènes donnent au lac Avon le nom de lagune Hacco(33) et que les habitants de Togo affirmaient qu'ils connaissaient un cours d'eau situé au nord-ouest et dénommé Haho ou Hacho(34). Ces habitants citaient le nom d'un village appelé Gbomé(35), à partir duquel l'accès au fleuve Haho était le plus aisé. Aussi, nous mîmes le cap sur Gbomé en suivant leurs indications.

Entre-temps, la lagune s'était élargie en un véritable lac, entouré de tous côtés par des chaînes de collines basses. J'ai estimé par la suite les dimensions de ce lac (je veux le dire tout de suite ici, par anticipation) à 10 km environ dans le sens nord-sud (sans le renflement sous forme de fleuve dont je parlerai ultérieurement) et entre 10 et 11 km(36) dans le sens est-ouest. Certes les rives étaient visibles de tous côtés, mais elles étaient trop éloignées pour que l'on pût découvrir sans recourir à des jumelles des détails tels que les arbres ou les maisons. Du sud soufflait une brise marine qui rafraîchissait l'atmosphère. Elle provoquait la formation de houles impressionnantes(37) à la surface du lac, et de puissants jaillissements d'eau qu'elle projetait à plusieurs reprises par-dessus notre bateau. Dès que nous nous rapprochions quelque peu de la terre, nous apercevions les oiseaux qui peuplent habituellement la lagune : éperviers, hérons et corneilles. L'ambiance était animée par des pirogues audacieuses, dont le nombre excédait la douzaine. Bourrées de marchandises, elles revenaient du marché de Gbomé, qui se tient ce même jour, et sillonnaient le lac dans tous les sens. Dès maintenant, j'eus pratiquement la certitude que le lac Avon devait être ce renflement de la lagune dans lequel nous naviguions et qui s'apparente à un lac. Si déjà au

---

(32) C'est le début du lac Togo.

(33) Le nom éwé du lac Togo est Gbaga.

(34) A prononcer à l'allemande : "Harho".

(35) Kpogamé dans la cartographie actuelle. La carte Sprigade (1902) appelle le village Bogame (c'est-à-dire Gbo-gan-me : "Gbomé-le-grand") et le peuple qui l'entoure Gbome, sur la rive occidentale du bas-Haho (site aujourd'hui largement détruit par l'extension des mines de phosphates). On gardera dans la suite du texte ce Gbomé, qui est resté l'expression employée sur place.

(36) Un peu exagéré : 6 km entre Abobo et Ekpui.

(37) Passablement exagéré.

lieu des 2700 km<sup>2</sup> de superficie environ indiqués sur les cartes marines anglaises, le lac n'en a que 100 ou 120(38), d'autres détails erronés de cette carte laissent penser que les officiers du navire de guerre anglais *Avon*, qui, en 1846, avaient fait les levés ici, ont agi avec une légèreté tout à fait inquiétante. Les officiers de l'*Avon* ont, entre autres, ajouté à leurs commentaires une remarque selon laquelle la lagune serait probablement alimentée par un bras du fleuve Volta, une supposition dont le manque de consistance a été prouvé par les cartes du pays éwé publiées par la Société des Missions de Brême(39).

Trois heures environ après notre départ de Togo, nous vîmes se dresser devant nous, parallèlement à la lagune, une chaîne de collines boisées de 25 à 35 m de hauteur(40) dont la distance par rapport à nous ne cessait de s'amenuiser. Mais, avant de pouvoir descendre à terre, nous dûmes emprunter une voie tortueuse à travers un fourré de 1,5 à 2 km de largeur, où poussaient des roseaux et des plantes aquatiques ; ce dernier n'est traversé que par une seule voie franchissable, dont la largeur ne dépasse pas quelques pas et qui forme plusieurs méandres. Après que les Noirs, sur notre ordre, nous eussent portés à terre, nous remontâmes à pied jusqu'au village(41), en confiant le bateau à la garde du serviteur et des rameurs. Le chef qui nous accueillit dans cette localité s'était attribué le nom de "Bruce"(42) après avoir séjourné pendant longtemps sur la côte. Il parlait un peu l'anglais. Il nous raconta qu'un groupe de Français venant de Porto-Seguro était venu à Gbomé il y a environ vingt ans(43), à une époque où il n'était encore qu'un enfant et que, depuis lors, aucun Blanc n'y a mis le pied. Il ajouta, du reste, que le petit village où nous

---

(38) En réalité, seulement 46 km<sup>2</sup> en saison sèche.

(39) Qui explorent depuis les années 1860 la région de Ho, Kpalimé, Kpandou...

(40) Là encore, la hauteur réelle est deux fois moindre.

(41) Probablement Dekpo, au nord-ouest du lac, le village surplombant légèrement la rive du lac, où reste le bateau.

(42) Nom d'une grande famille de la côte.

(43) En effet, le père Borghero, missionnaire à Agoué et à Ouidah dans les années 1860, avait exploré cette région à peu près vingt ans avant Zöller. Il décrit, dans une lettre au Bulletin de la Société de Géographie de 1866, le lac Togo et le Haho (orthographié Hacco), voie d'eau qui permet d'accéder aux villages de l'intérieur (dont il ne donne pas le nom).

nous trouvions n'était que le marché de Gbomé et que le grand village se trouvait à une demi-heure plus au nord(44).

La question se posa de savoir si nous devions accepter l'invitation de Bruce et passer la nuit dans sa maison en terre glaise, ou si nous devions le faire dans notre bateau, aux dimensions très étroites, il est vrai, mais très confortablement aménagé. Bruce attira notre attention sur la présence des moustiques et de tous ces insectes qui pullulent pêle-mêle dans le fourré de roseaux où se trouvait notre bateau, mais, ce faisant, il devint si désagréable et si importun que nous commençâmes malgré nous à avoir des soupçons. Si, compte tenu de ce que nous savons de la nature des Noirs d'ici, une agression perpétrée contre trois Blancs armés jusqu'aux dents était totalement exclue, une mise à sac du bateau, effectuée de nuit, dès qu'on nous aurait éloignés, ne relevait pas de l'impossible. Ne sachant que faire, nous retournâmes au lac, attentifs aux bourdonnements et aux coassements qui s'élevaient de toutes parts et qui, maintenant que la nuit était totalement tombée, commençaient à animer la lagune. Nous trouvâmes nos hommes dans un état d'excitation extrême. Partagés entre la peur et la curiosité, ils montraient du doigt un endroit situé à quelques pas derrière notre bateau, où une masse sombre et allongée émergeait des eaux boueuses. Dès qu'on eut crié : "un crocodile", tous les fusils étaient prêts à faire feu. Une salve crépita qui - je ne sais si l'animal était mort, blessé ou simplement effrayé - le fit disparaître sous la surface de l'eau. En fait, en réfléchissant à l'endroit propice à notre abri nocturne, nous n'avions pas pensé aux alligators(45). Le bord du bateau était si près de la surface de l'eau qu'un crocodile aurait pu montrer sa queue ici de la même manière qu'il le fait sur les rives, lorsqu'il grimpe sur les pentes raides de quelques pieds de haut. Ce n'était probablement pas cela, en fait, mais c'était toujours un motif supplémentaire pour accepter l'offre de Bruce, et pour donner à nos Noirs l'ordre strict de rester éveillés dans le bateau, que l'on avait hissé et dont la moitié de la coque reposait à présent sur la terre ferme. Mais, si nous voulions dormir à terre, nous devions emporter la totalité des objets contenus dans le bateau pour éviter qu'ils ne soient dérobés. Quand on voyage en Afrique, ces embarras, cet énorme équipement en hommes et en matériel, constituent le revers de la médaille. En ce qui nous concerne, nous devons transférer au moins 40 à 50 caisses et un

---

(44) 5 km entre Dekpo et Kpogamé.

(45) L'alligator n'existe qu'en Amérique et en Asie. Il ne s'agit ici que du vrai crocodile.

certain nombre d'autres colis du bateau au sol, avant de les acheminer jusqu'au village. Afin d'empêcher tout vol, il nous sembla approprié d'affecter l'un d'entre nous à la garde du bateau tandis que l'un des deux autres, armé d'une *Winchester* chargée, accompagnerait le groupe des porteurs en marche. Du reste, on réduit considérablement les risques de vol lorsqu'on prend ses précautions et qu'on fait auparavant la connaissance du premier chef de la localité concernée. Ce chef a beau être un coquin, il se fera un honneur de veiller à ce que rien ne soit dérobé, si l'on habite chez lui et s'il attend un cadeau des visiteurs. Il surveillera les objets qu'on lui a confiés -ou que l'on a placés au moins en apparence sous sa garde- de la même façon que les siens propres, ou mieux. Bien entendu, il est toujours conseillé de rassembler toutes les affaires dans la pièce ou le lieu où l'on va dormir. Sinon, la tentation s'avèrerait plus forte que la bonne volonté durant les longues heures de la nuit.

J'ai constaté partout, dans les villages de l'intérieur, notamment dans ceux où les Blancs n'avaient jamais mis les pieds auparavant, que les chefs considèrent comme un grand honneur de pouvoir héberger un grand nombre de Blancs, et qu'ils exploitent cette situation à leur profit vis-à-vis de leurs frères de race. Des trois pièces dont se compose sa maison, Bruce nous affecta la plus grande, qui occupe une position centrale, et nous apporta même (Dieu seul sait d'où elles sortaient) deux moustiquaires méchamment trouées, qui, par conséquent, remplissaient mal la fonction à laquelle elles sont destinées. Pendant que nous dépliions sur le sol, en guise de couchette, à côté des nombreuses nattes de paille livrées par Bruce, le matelas du bateau (que les eaux de la lagune avaient rendu humide), et que nous prenions nos dispositions pour préparer un dîner simple, la pièce, qui était ouverte sur deux côtés, fut prise d'assaut par les spectateurs noirs, de telle sorte qu'il nous était pratiquement impossible de nous retourner au milieu de cette foule. Même si l'on ne prend pas en considération la position des commerçants, qui entretiennent autant que possible des rapports amicaux avec les indigènes, qui en ont fait une question de principe, l'utilisation de la violence dans ce cas ne servirait pas à grand'chose. On obtient de meilleurs résultats en usant de patience et en ayant recours, à l'occasion, à des plaisanteries. Par exemple, en montrant aux enfants qui, outre les vieux et les jeunes filles curieuses, constituent la majeure partie des spectateurs, un objet inconnu du genre d'un tire-bottes, on les effraie et on les met rapidement en fuite. En décampant, les jeunes Noirs entraînent toujours à leur suite quelques vieux et quelques jeunes

femmes. Autrement plus coriaces sont les sages de la localité, qui fument la pipe hollandaise en terre, aux dimensions réduites, et qui, de temps à autre, crachent par l'ouverture des portes en visant adroitement. Il s'agit de ce fameux groupe que l'on assimilerait chez nous à des adjoints au maire, aux délégués municipaux, etc. Mais, même dans leur cas, on peut s'en sortir en dernier ressort en prononçant des paroles raisonnables (notamment lorsqu'on y ajoute quelques bouteilles de gin) du genre de : "nous sommes fatigués, nous souhaitons nous coucher".

Mais, à peine nous étions-nous débarrassés de cette foule trop nombreuse, et avions-nous étanché notre première soif, ardente, à l'aide de quelques bouteilles de bière de Hambourg que Pot-à-café arriva à toute allure, au bord de l'essoufflement. Il nous informa que deux crocodiles s'étaient installés "dans notre bateau". Je cite ses propres termes. Nous prîmes nos fusils en riant et nous descendîmes à la lagune à toute allure, au milieu d'un bourdonnement de grillons et de moustiques. Effectivement deux crocodiles, un grand et un tout petit, se trouvaient sinon dans le bateau, du moins dans son voisinage immédiat. Certes, ils reposaient sous la surface de l'eau, mais ils étaient nettement reconnaissables au clair de lune par la couleur sombre de leur corps massif. S'ils étaient apparus ici, c'est probablement parce que nos Noirs avaient jeté dans l'eau les entrailles du cochon que l'on m'avait offert et qu'ils venaient d'abattre, et que, en outre, ils avaient lavé la bête dans la lagune, après en avoir fait roussir préalablement les poils en la tenant au-dessus du feu. Nous nous rapprochâmes le plus possible en pataugeant sur la berge marécageuse. Nous visâmes avec précaution et nous tirâmes pratiquement en même temps. Des éclaboussures se produisirent à la surface de l'eau et, lorsqu'elles commencèrent à se calmer, les corps de ces mastodontes sombres avaient disparu. Dans la mesure où nous pouvions en juger, ils étaient indemnes.

Il faisait un splendide clair de lune ; si les moustiques n'avaient pas constitué pour nous un fléau insupportable, ce paysage, où la vue s'étend sur un fourré de roseaux, monotone, il est vrai, mais paisible, rempli en permanence de bourdonnements, de coassements et de grésillements, aurait dû nous enchanter, de même que, du reste, les agissements de nos Noirs, qui, ayant campé un tout petit peu en amont de la berge, autour d'un feu vacillant, rôtissaient leur cochon et nous lançaient en ricanant : "*Very fine beef, Masser, fine too much*"(46).

---

(46) "*Très bonne viande, Patron, trop bonne*".



Au village même, nous étions bien plus à l'aise à présent, dans la mesure où les gens s'étaient retirés dans leurs propres logements. Postés à l'entrée des clôtures qui entourent leurs fermes, ils nous adressaient des sourires amicaux. Partout, on échangeait avec nous les formules habituelles de salutation (nous n'avions trouvé rien de mieux à faire pour passer le temps) : "*Hometale*"(47) ("comment cela va-t-il à la maison?"); "*Deviado*"(48) ("comment vont les gens ?") ; "*Slongale*"(49) ("comment va la femme ?") ; "*Wiewale*"(50) ("comment vont tes enfants ?"), etc. Ces salutations sont toujours agrémentées de rires copieux, soit que les Noirs ne se privent qu'à contrecœur d'une occasion de plaisanter, soit que l'Européen prononce, par principe, mal leur langue, dont il ne connaît que quelques mots. A toutes les questions que me posa une jeune femme, je donnai la réponse habituelle : "Ca va bien, merci" ; puis je lui demandai à mon tour : "Comment vas-tu ?", elle répondit : "Ca va bien, merci". Ce faisant, elle se prosterna jusqu'à ce que le buste touche pratiquement les genoux, en ricanant gentiment et en battant des mains. Je lui posai une deuxième question : "Comment va ton mari ?" ; réponse : "Il va bien, merci" ; puis une troisième, que l'interprète est obligé de me traduire : "Où se trouve donc ton mari ?". En guise de réponse, la femme me désigna du doigt. On peut s'imaginer l'hilarité que cela a provoquée parmi les Noirs, qui, en matière de plaisanterie et d'humour, sont plus doués que toutes les autres races.

La nuit qui suivit fut véritablement effroyable, à cause des insupportables tourments que nous infligèrent les moustiques. Après avoir passé une nuit blanche, nous être tournés et retournés sur le matelas (rendu tout humide par l'eau de la lagune), nous passâmes les heures restantes, en dépit de notre extrême fatigue, à flâner dans les ruelles du village endormi et à nous raconter des blagues.

En raison de l'importance de l'équipement de voyage dont nous avons parlé plus haut, il était très difficile de partir le matin de bonne heure, comme nous l'aurions souhaité en prévision de la vague de chaleur qui allait s'abattre après sur la région. Après avoir passé une nuit à moitié blanche, l'Européen se sent trop épuisé pour pouvoir se passer, le matin, d'une tasse de café réconfortante. En plus, il faut emballer les

---

(47) Xómètòwóléà

(48) Dèvílákó dè ("comment vont les enfants?").

(49) Sròwòxālélà

(50) Víwoa dè ("et ton enfant?").

affaires et procurer de la nourriture aux Noirs (*chop*), ce qui, souvent, prend vraiment beaucoup de temps. C'est ainsi qu'en dépit des meilleures intentions du monde, on perd presque toujours une heure et demie après le lever du soleil, avant de se mettre en route. Pendant que nos serviteurs s'occupaient des bagages et de la nourriture des Noirs, nous tuâmes le temps en flânant dans ce village, que les indigènes tiennent dans un état de propreté extrême, et en tirant les petits pigeons sauvages (appelés pigeons rouges, par opposition aux pigeons verts, dont la chair est encore meilleure), qui abondent partout ici. A chaque coup de feu -tout au moins en ce qui concerne mes deux compagnons, chaque coup atteignait la cible- la bande d'enfants qui nous suivait poussait des hurlements d'allégresse. Il est difficile de s'imaginer des villages plus propres que ceux de l'intérieur, si l'on considère les matériaux de construction extrêmement primitifs utilisés (une argile rouge appelée *swish*). Les rues sont balayées plus proprement qu'à Berlin. Mais la question tant discutée chez nous, à savoir l'enlèvement des ordures ménagères par un réseau d'égouts, a été résolue ici d'une façon tout à fait particulière. En effet, on creuse en des endroits différents des trous très profonds et très larges dans le sol argileux. On y déverse toute la poussière et toutes les ordures du village. Lorsqu'ils sont pleins, on les rebouche.

Bruce nous pria de lui payer un demi-dollar (2 marks) pour le gîte nocturne qu'il nous avait procuré. Mais il reçut en plus un joli cadeau, sous forme de gin et de tabac. Il fit encore son apparition, avant notre départ, au milieu des autres chefs. Il nous demanda si la nouvelle, selon laquelle le Togo était placé sous la protection de l'Allemagne, était vraie. Il nous pria d'accorder un statut similaire à Gbomé au cas où cela serait vrai. "En effet la terre, ajouta-t-il, appartient à Togo, mais la population avait émigré de la brousse (de l'intérieur) et n'est donc pas originaire de Togo(51). Ce problème fut de la part de mes deux compagnons l'objet d'une discussion détaillée. Quant à moi, armé d'une longue-vue et d'une boussole, je grimpai sur un baobab et je vis non sans émotion une voie d'eau ayant l'allure d'un fleuve s'enfoncer au coeur du pays et se diriger vers le nord. Serait-ce la source qui alimente cette lagune, la veine d'eau de ce pays restée inconnue jusqu'ici et dont la découverte nous serait réservée ?

---

(51) Les Ouatchi, comme les autres Ewé, viennent de Notsé, ce qui n'est pas le cas de tous les gens de Togoville.

Quand nous fûmes installés dans le bateau, fin prêts pour le départ, je demandai, par l'intermédiaire de l'interprète, aux hommes que nous avons recrutés à Togo de m'informer sur cette voie d'eau qui coule vers le nord et que j'avais vue de Gbomé. Mais les réponses proposées par ces gens ne continrent aucune information sensée.

Tandis que mes deux compagnons dormaient, les rameurs engagèrent brusquement le bateau dans le plus proche fourré de roseaux, prétextant qu'il n'y avait plus d'issue. Je constatai que les hommes étaient fatigués par ce voyage exploratoire, et qu'ils avaient délibérément décidé de s'enliser pour pouvoir rebrousser chemin dans les plus brefs délais. Je réveillai donc Monsieur Reimann pour qu'il vienne à mon aide et, négligeant les Togolais et me fiant uniquement à ma boussole, j'indiquai moi-même la direction à suivre. En fait, après avoir erré quelque temps dans le fourré de roseaux, je retrouvai la voie d'eau ouverte que j'avais aperçue de Gbomé et, confiant en l'idée de pouvoir découvrir l'embouchure d'un grand fleuve, je fis mettre le cap sur le nord. Je ne constatais pas la présence d'un courant quelconque, mais cela ne tirait pas à conséquence dans la mesure où la distance qui séparait les chaînes de collines limitant le fourré de roseaux des deux côtés pouvait atteindre 5 à 6 km(52) et que, compte tenu d'une telle largeur et de la distance non négligeable qui nous séparait de l'embouchure présumée, un courant important aurait pu difficilement exister(53).

Nous avons dû naviguer pendant une bonne heure en direction du nord dans les méandres de cette voie d'eau fort sinueuse, large de 30 à 50 m, lorsque la voie, se rétrécissant de plus en plus, sembla en fin de compte vouloir disparaître totalement parmi les roseaux et les plantes aquatiques. Ce n'est qu'à grand-peine que j'obtins des hommes qui tenaient les perches de bamboû, qui ne cessaient de réclamer du gin, de continuer à remplir leur office. La vitesse à laquelle nous nous déplaçons diminua de plus en plus. Nous étions abasourdis par des miasmes qui nous obligeaient à nous boucher provisoirement le nez. Juste derrière le bateau, des masses sombres perceptibles sous la surface de l'eau faisaient penser à autant de crocodiles qui nous suivaient

---

(52) Maximum de 4 km entre les rebords de la vallée du Haho.

(53) En fait Zöller n'est pas engagé dans l'estuaire du Haho, mais dans une sorte de golfe, à l'extrême nord du lac, qui n'a évidemment ni courant, ni débouché (voir carte).

lentement. Le bateau dut, à plusieurs reprises, être littéralement poussé par-dessus les brindilles et les roseaux. J'espérais toujours pouvoir atteindre des eaux dégagées et je promis aux hommes une sacrée ration de gin si nous touchions au but. Mais il en fut autrement. Nous arrivâmes devant une barrière formée par des plantes aquatiques et des fleurs d'eau joliment épanouies(54). Même moi, je pensai qu'il était impossible de se frayer un chemin par ici. Renonçant à mon projet, je grimpai sur le toit du bateau, destiné à protéger les passagers contre la pluie et les coups de soleil, pour avoir une vue plus dégagée, et je me mis à observer à l'aide d'une longue-vue la région qui s'étendait devant nous et dont l'accès m'était interdit. La terre ferme s'étendait devant nous, à une distance de 1 à 1,5 km. A quelques kilomètres au-delà, se dresse une de ces chaînes de collines que l'on retrouve dans de nombreuses descriptions(55). Elle est constituée de deux massifs qui se déploient de gauche et de droite et qui font ici leur jonction. La présence de cette chaîne rendait impossible toute extension de la lagune vers le nord (nous devons être à 20 km)(56) de la côte à vol d'oiseau). La preuve était ainsi faite que toutes les cartes du Togo éditées jusqu'ici étaient fantaisistes, et que -abstraction faite des autres lagunes figurant sur ces cartes- le lac Avon n'a pas, tant s'en faut, la vingtième partie de l'étendue qu'on lui a attribuée jusqu'ici. Ceci dit, il était plausible qu'un fleuve plus ou moins important ait son embouchure ici. Cependant, c'était là une possibilité fort douteuse. En effet, je ne parvins tout d'abord pas à découvrir -en dépit d'un examen très minutieux de la chaîne de collines qui ceinture la lagune- une coupure quelconque qui aurait pu faire conclure à l'existence d'un fleuve ; deuxièmement les indigènes affirmaient n'avoir jamais entendu parler d'un fleuve, ou tout simplement d'un ruisseau, qui s'enfoncerait profondément à l'intérieur des terres.

Je ne voudrais pas m'étendre ici sur les difficultés rencontrées lors de notre retour. Après un voyage d'une heure et demie, pendant lequel il m'a été donné de voir pour la première fois, le long de cette lagune, des

---

(54) Il s'agit surtout de *Nymphaea*.

(55) Il s'agit toujours du rebord du plateau, où s'encaisse de 20 ou 30 m la vallée du Haho (40 m à Hahotoé, un peu plus au nord).

(56) Maximum 14 ou 15 km.

buissons de palétuviers isolés(57), nous avons abordé à Séva(58). Sur les cartes existantes, cette localité est décrite comme une île, mais en réalité elle s'étend au pied du tronçon droit de la chaîne de collines et ne saurait en aucun cas constituer une île, même si l'eau atteint son niveau le plus haut. La localité elle-même, dont nul Européen n'avait foulé le sol auparavant, comprend trois villages. Il s'agit notamment de Séva-Koffi, de Petit-Séva et de Grand-Séva(59), situé à un demi-kilomètre à l'intérieur des terres.

Si l'on veut éviter autant que possible toutes sortes de complications et de désagréments lors d'un voyage en Afrique, il est recommandé -quelque ennuyeux que cela puisse être par moments- de rendre visite au chef dans chaque localité. Les formes que cela peut prendre sont pratiquement les mêmes partout. Tandis que le bateau est confié à la garde de quelques personnes, un interprète va s'enquérir du domicile du chef du village ; puis, défilant dans un ordre imposant et entrant, pour ainsi dire, en triomphateurs dans la localité, on se rend au domicile de ce dernier, accompagnés par les serviteurs armés de fusils. Le plus souvent il faut appeler d'abord le vieux, le *old man*, comme on désigne le chef en anglais-petit-nègre ; avant qu'il ne fasse son apparition, d'autres serviteurs sortent les chaises basses, à la forme si bizarre, sur lesquelles l'on s'installe à l'ombre d'un bâtiment qui peut être l'habitation du chef ou le tribunal. Dès que le chef (*chief*), qu'en règle générale d'autres vieux du village et d'autres notables entourent déjà, fait son apparition, les salutations commencent, suivies par les inévitables palabres.

Le chef se dirige immédiatement vers celui des Blancs qu'il tient, compte tenu de son apparence extérieure, pour le plus éminent parmi les visiteurs. Il prend sa main, pose son majeur contre celui du Blanc et fait entendre un dé clic à deux reprises en frottant rapidement son majeur contre l'intérieur de l'autre(60). Bien sûr, lorsqu'on est très pressé, on se contente d'un dé clic, mais ceci est considéré comme une attitude peu

---

(57) *Les mangroves à palétuviers existent encore dans le sud du Togo (vers Agbanakin), mais elles sont peu étendues. Elles ont complètement disparu des rives du lac Togo.*

(58) *Séva-Tonou, au nord-est du lac.*

(59) *Sévagan, sur le plateau, à 2 km de la rive du lac.*

(60) *Le claquement des doigts qui caractérise la poignée de mains au Togo existait donc déjà.*

cordiale et peu correcte. On poursuit cette cérémonie jusqu'à ce que chaque Blanc ait serré la main à tous les hommes éminents, et parfois aussi à quelques-unes des femmes éminentes, et ait fait entendre deux dé clics avec son majeur, conformément à la description que nous en avons donnée. Puis on ordonne à l'interprète de transmettre à l'*old man* les compliments des Blancs et leur souhait de bonne santé. Si le chef commence alors à poser des questions, comme le veut la coutume locale: "comment vont la femme, les enfants, la maison, etc.", on demande à l'interprète de lui couper tout court la parole en disant: "cela va bien partout". Seuls les Blancs peuvent se permettre d'utiliser ce procédé peu affable. L'interprète et les autres accompagnateurs noirs, eux, sont obligés de se soumettre à ces questions rituelles. On entend alors répéter une douzaine de fois: "T'es-tu bien réveillé? Comment va la maison? Comment vont les gens? Et la femme? Comment vont les enfants? Comment vont les cochons? Comment vont les poules?"(61) et d'autres formules similaires... Chacune de ces questions est suivie d'une formule de remerciement particulière et, à la fin, en guise de remerciement général, la personne interrogée se baisse pour taper dans ses mains en riant gentiment. Ce faisant, le buste se penche de telle sorte qu'il touche pratiquement les genoux. Dans certains villages (ce n'est pas le cas partout), on va chercher de l'eau à l'aide d'unealebasse creuse. Avant d'offrir cette eau au Blanc, le chef boit le premier, pour prouver qu'elle n'est pas empoisonnée. Lorsqu'on a des affaires à traiter, il faut entamer le sujet autant que possible tout de suite. Sinon il serait difficile d'empêcher que cet échange de formules de politesse creuses ne dure encore un bon moment.

On déduira aisément de ce qui précède, sans qu'il me soit nécessaire d'apporter ici des preuves supplémentaires, que des coutumes particulières se sont développées parmi les Nègres de la Côte des Esclaves en ce qui concerne la politesse(62). Ces dernières sont bien plus formelles que les nôtres. Entre eux, les Noirs tiennent à l'observance stricte de ces coutumes. Mais il est tout à fait frappant de constater que le Blanc qui jouit de la plus grande considération parmi les Nègres n'est pas celui qui observe le plus scrupuleusement ces formes, mais plutôt celui qui, sans les fouler précisément au pied, les traite cependant de très

---

(61) *Plaisanterie stupide : jamais les gens n'introduiraient ainsi des allusions aux animaux domestiques dans le rituel raffiné des formules de politesse.*

(62) *A vrai dire, dans toute l'Afrique noire.*

haut, qui agit un peu comme on le ferait face à un vieux serviteur à moitié fou, à un cheval fidèle ou à un bon chien(63). Ce qu'étaient les dieux de la Grèce face aux hommes mortels dans la philosophie homérique(64), le Blanc l'est à présent en face du Noir. Et, de la même façon qu'il y a 3000 ans les héros grecs raillaient les faiblesses de Zeus et d'Aphrodite, le Nègre raille les faiblesses qu'il note chez les Blancs avec un esprit d'observation tout à fait extraordinaire, sans toutefois se méprendre sur leur supériorité. Si l'on veut faire accéder les races nègres d'Afrique à une civilisation supérieure, le Blanc doit conserver la place qui est la sienne, une place qui l'assimile aux dieux et qui est celle d'un père vis-à-vis de son enfant. Quiconque sape ces rapports naturels, à l'instar des Anglais en Sierra Leone(65), transforme en caricature la civilisation européenne, qui a été déjà greffée à moitié sur les Nègres de la côte; il cultive une mauvaise herbe qui le frappera à la face, comme le fait à son père le fils qui a mal tourné(66).

Comme il avait été impossible d'atteindre par bateau la limite nord de la lagune située tout juste en face de nous, je projetai de refaire cette tentative par voie de terre, dans le but de savoir si oui ou non un fleuve s'y jette. En quittant Séva, nous demandâmes donc qu'on nous procure des guides et nous entamâmes, sous un soleil torride, une des marches les plus pénibles que j'aie jamais effectuées en Afrique occidentale. Mais les choses ne se passèrent pas exactement comme nous l'avions souhaité. Au lieu d'avoir un seul guide, nous dûmes en accepter quatre, ce qui n'est jamais tout à fait conforme au but poursuivi. Et, au lieu de nous conduire tout droit à la lagune en suivant la direction du nord-ouest, les guides nous firent faire d'abord un détour considérable.

---

(63) Cette goujaterie est évidemment un signe de l'irréfutable supériorité morale des colonisateurs...

(64) De la Grèce antique.

(65) Depuis les années 1820, la marine anglaise y débarquait les esclaves qu'elle libérait en haute mer. A Freetown, ceux-ci ne pouvaient que s'angliciser complètement. Beaucoup, négociants habiles et intermédiaires obligés entre les Européens et les Africains, devinrent très actifs sur toute la côte ouest-africains. Les racistes comme Zöller ne supportent pas ces Noirs aux manières de Blancs.

(66) Discours colonialiste typique, que l'on entendra encore pendant de longues décennies, mais alors relativement nouveau (les explorateurs et les missionnaires des deux premiers tiers du XIXème siècle étaient beaucoup moins racistes).

Commençant vers le nord-est, ce dernier décrivit un peu plus qu'un arc de cercle. S'ils avaient fait cela, c'est parce qu'ils nourrissaient l'espoir de toucher un pourboire plus substantiel ; ou bien, il n'y avait pas de chemin vers le nord-ouest...

En Afrique de l'Ouest, en effet, une des circonstances qui entravent singulièrement l'exploration du pays réside dans le fait qu'il est tout à fait impossible d'entreprendre des marches d'une certaine ampleur en dehors des sentiers battus. Ceci vaut tout particulièrement pour les alentours proches de la lagune, où pousse un fourré de roseaux impénétrable(67). Aussi, nos guides étaient-ils probablement bien inspirés lorsqu'ils nous ont conduits d'abord à la chaîne de collines précitée(68), au nord-est, avant de se rapprocher de la lagune en suivant cette dernière. Si cette marche avait eu lieu le soir ou le matin, elle eut été tout à fait intéressante ; car nous vîmes toutes sortes d'indices qui dénotaient l'application des indigènes au travail et leur sens de l'ordre, lesquels ne m'étaient jamais encore apparus avec autant de netteté au Togo. Les champs de maïs et de manioc, d'une superficie d'un quart ou d'un demi-arpent(69), étaient entourés par de véritables haies de cactus et mieux entretenus que ceux que j'ai vus partout ailleurs le long de cette côte. Et même, les portraits énormes et le plus souvent obscènes des dieux, situés légèrement à l'écart du chemin, que nous avons photographiés à plusieurs reprises, portaient au visage des traits humains ciselés avec le plus grand soin. En ce qui concerne leur valeur artistique, on aurait pu sans être taxé d'exagération les comparer avec les idoles bien connues du Pérou. Un petit toit protège la plupart de ces idoles contre le soleil et la pluie. Habituellement, on dépose des dons sous forme de vivres, de cauris, etc., sur des barres placées devant elles ou à côté. Bien que je n'aie noté jusqu'ici aucune espèce de fanatisme chez les Nègres, il me sembla cependant qu'on ne voyait pas spécialement d'un bon oeil ici les préparatifs que nous fîmes en vue d'une observation plus poussée de ces fétiches...

Le pays que nous avons traversé s'étendait sur un terrain surélevé. Sa végétation était constituée par des broussailles et d'énormes baobabs, mesurant plus de 12 pieds(70) de diamètre, qui, sur une bonne

---

(67) Remarque encore valable de nos jours.

(68) C'est-à-dire vers le rebord du plateau.

(69) Un arpent : environ 1/3 d'hectare.

(70) 4 mètres.



partie du territoire togolais, sont aussi caractéristiques dans le paysage que le sont les cocotiers pour le sol salé de la côte. Ces baobabs, que l'on voit partout se découper sur l'horizon, ont une taille imposante. Mais cette silhouette n'a rien de gracieux, si l'on considère la laideur que lui confère la couleur grise de son écorce, l'absence quasi totale de feuilles et les fruits qui pendillent d'une façon monotone. La même monotonie se dégage pratiquement des papayers, qui se dressent souvent au milieu des champs. Quand on les voit plantés tout droit comme des cierges, le plus souvent dépourvus de feuilles et couverts de fruits sphériques, on a l'impression d'être en face d'une queue de billard à la pointe de laquelle on aurait attaché une douzaine de boules(71)...

En dépit de ce que j'ai dit auparavant sur le soin dont les indigènes entourent leurs champs, l'agriculture ne suffit pas à couvrir les besoins les plus immédiats, à plus forte raison à permettre aux indigènes de vendre des produits alimentaires. Ca et là, on a pratiqué des éclaircies dans les broussailles en coupant et en brûlant les herbes, bien qu'on rencontre partout le même sol rouge foncé, apparemment très fertile(72). Puis, sur des distances pouvant atteindre par endroits 5 arpents, on a remué la terre à l'aide d'un bâton et l'on y a introduit des plants(73). Quant à la houe ou même la charrue(74), on les voit aussi peu par ici que les grandes superficies de terre labourée et homogène. En tout cas, 90 à 95% du territoire que j'ai sillonné ne sont occupés ni par les champs ni par la forêt vierge(75), mais plutôt par des broussailles et de hautes herbes. Que les 5 ou 10 % restants suffisent, en gros, à nourrir une population passablement dense constitue la meilleure preuve de la fertilité du pays.

---

(71) Aspect bien inhabituel pour les papayers : peut-être un effet de la saison sèche.

(72) Exact, quand la terre de barre (argile ferrallitique) n'est pas épuisée.

(73) Il s'agit sans doute du bouturage du manioc.

(74) Alors inconnue en Afrique, où l'on emploie la houe (à manche court). La houe (en allemand Hacke) que Zöller n'a pas vue est sans doute la binette à manche long.

(75) L'absence de forêt, déjà constatée par l'auteur, est due aux actions conjuguées des feux, du défrichement et de l'aridification. Il n'est cependant pas douteux qu'une forêt a dû exister dans ces régions avant l'arrivée des hommes.

On ne rencontre nulle part ailleurs sur la terre une nature du sol aussi homogène que celle que j'ai observée au Togo, même pas dans les immenses savanes d'Amérique du Sud(76). Tous les échantillons de cette fameuse terre rouge foncé, dont j'ai parlé à plusieurs reprises plus haut, et que j'ai prélevés à Bè, Agoènyivé, Abobo, Séva, Vo et dans d'autres endroits reculés, sont absolument identiques. La nature du sol ne change -et, même là, le phénomène intervient avec une telle régularité qu'on peut parfaitement le prévoir- que dès que l'on descend des zones surélevées dans les abords immédiats de la lagune. A l'instar de l'argile rouge et par moments sablonneuse dans les régions non sujettes aux inondations, c'est une terre argileuse gris clair, tantôt grasse et tantôt très dure, qui s'étend là à perte de vue(77).

Lorsque je vis clairement qu'il nous était impossible d'atteindre, dans l'état d'épuisement où nous nous trouvions, la limite nord de la lagune sur la chaîne de collines qui se déploie en arc de cercle, j'ordonnai aux guides que nous avions recrutés à Séva d'emprunter le premier sentier débouchant de l'ouest. Après avoir traversé des plantations de palmiers à huile rangés en bon ordre, nous débouchâmes bientôt dans une zone d'argile grise(78). Puis, après une heure et demie de marche, nous atteignîmes les lâches aux grandes herbes(79) ; c'était la meilleure preuve que la lagune était proche. Mais l'épuisement ressenti de part et d'autre était tel que nous décidâmes, si près du but, de rebrousser chemin pour ne pas nous exposer à une insolation. Cette décision était en partie motivée par le fait qu'il était impossible d'obtenir des indigènes des renseignements quelque peu précis.

Quiconque voyage en Afrique de l'Ouest pourra vérifier partout l'expérience suivante : le Noir est à peine informé sur ce qui se passe au delà des clôtures de son village(80). Contrairement à ce que l'on a

---

(76) La terre de barre qu'il décrit ne s'étend que sur 30 à 50 km vers le nord, mais Zöller ne va pas si loin.

(77) Les sols des vallées sont des argiles hygromorphes, dont la malléabilité dépend du degré d'humidité.

(78) Ils descendent donc vers la vallée du Haho.

(79) Ce terme, utilisé pour désigner les grands carex d'Europe, peut aussi s'appliquer aux Cyperaceae de la région, bien qu'elles soient généralement de petite taille.

(80) Hormis les commerçants itinérants, qui voyagent sur des milliers de kilomètres...

tendance à admettre chez nous, ce qui manque à ces gens-là, c'est moins l'intelligence que le goût de s'informer. Même sur les choses qu'ils savent, ils ne consentent à donner franchement des informations qu'à contrecœur et ce en raison d'une méfiance persistante(81). A cela s'ajoutent les difficultés qui surgissent lorsqu'on veut s'entendre avec des gens qui n'ont aucune notion du temps et de la distance, tout au moins au sens où nous l'entendons. Comment le Noir de l'intérieur pourra-t-il savoir la distance que l'on peut couvrir en une heure ? Le procédé le plus intelligent, c'est encore de leur faire dire par l'interprète que l'on se mettra en route à la pointe du jour : "*When cock crow*", ou bien "*When sun come out from bed*" ("Quand le coq chante", ou bien : "quand le soleil sort de son lit") et de leur demander ensuite à quelle hauteur se trouvera le soleil quand on sera parvenu à tel ou tel point. Il s'agit là bien sûr d'une indication de temps qui peut comporter facilement des erreurs de plusieurs heures.

Lorsque, sur le chemin du retour, nous voulûmes nous rendre directement à Petit-Séva, en dépassant Grand-Séva, les habitants de ce dernier village, une localité très vaste et très propre, dépêchèrent des gens auprès de nous et nous prièrent de leur rendre également visite. En effet, dirent-ils, ils n'avaient jamais vu, ni accueilli de Blancs. Nous liquidâmes cette visite aussi vite qu'il était possible de le faire sans blesser les convenances. Mais nous avions à peine quitté le village qu'on nous pria à nouveau de nous arrêter, car, dit-on, quelques-unes parmi les femmes les plus éminentes étaient accourues de loin et mouraient d'envie de nous voir elles-aussi. Et de fait sept femmes d'âge respectable apparurent après quelques minutes. Elles s'agenouillèrent devant nous, battirent des mains et ne trouvèrent pas suffisamment de mots pour exprimer leur étonnement à propos de ces hommes barbus à la peau blanche.

Si quelqu'un m'avait raconté avant mon départ d'Allemagne qu'il existe ici, en Afrique de l'Ouest, à quelque distance seulement de la côte, des régions où la majorité des habitants n'ont jamais vu de Blanc et qui, sur le plan géographique, constituent un pays tout aussi inconnu que ne l'était le cours du moyen Congo avant Stanley(82), je l'aurais pris pour

---

(81) Est-il si surprenant que les gens n'aient pas envie de dévoiler leurs axes commerciaux à des étrangers qui risquent de les concurrencer ?

(82) Exploration de 1874-77, qui aboutira à la création du Congo belge (actuel Zaïre).

un fou ou un farceur. Mais j'avais déjà vu, dans les quelques semaines passées ici, tant de choses étranges et proprement prodigieuses qu'il a fallu que les commerçants qui voyageaient avec moi attirent mon attention sur le caractère bizarre de ces événements. Les commerçants qui vivent sur la côte et dont la plupart n'ont jamais fait un seul kilomètre à l'intérieur des terres malgré un séjour de plusieurs années dans le pays, ces commerçants donc n'entretiennent de relations qu'avec les Noirs qui assurent le commerce intermédiaire(83) et qui, non seulement ont déjà vu des Blancs, en gros, mais encore sont passablement familiarisés avec leurs moeurs et leurs particularités. Mais l'arrivée de ma modeste personne et les sollicitations adressées d'Allemagne aux commerçants, leur demandant de bien vouloir prendre fait et cause pour moi, ont brusquement rempli ces messieurs qui, auparavant, se rendaient généralement à Abuhé et à Abokodi(84) (en Gold Coast anglaise) pour restaurer leur santé, d'une véritable ferveur pour les incursions à l'intérieur du pays. Et voici qu'à présent ces hommes s'étonnent avec moi de voir à quel point l'intérieur est différent de la côte et ce, après quelques kilomètres seulement ; ils s'étonnent de voir que les cartes existantes sont erronées, mais ils sont surpris avant tout de constater qu'il y a, dans les abords immédiats de la côte, des localités où aucun Blanc n'a jamais mis les pieds auparavant.

Sur le chemin du retour, nous visitâmes à nouveau Togo, la capitale. Il est formé de cinq villages qui constituent certainement, avec une population de 2500 à 3000 habitants, la localité la plus importante du pays. Je citerais en deuxième position Grand-Bè, dont je situe la population entre 2000 et 2500 âmes. Et même les localités telles que Agoenyivé, Lébé, Abobo, Gbomé, Séva, Agomé, Tahassi, Wogba(85), etc., que j'ai déjà mentionnées ou dont je parlerai dans le chapitre suivant, ont une population qui dépasse 1000 habitants ou qui est légèrement inférieure à ce chiffre.

---

(83) *Entre la côte et l'intérieur.*

(84) *Aburi et Akropong (?), stations climatiques d'altitude derrière Accra, dans les Monts Akwapim.*

(85) *Lébé, Abobo (orthographié Lebbe et Abobbo) : sur la rive ouest du lac Togo ; Gbomé : au nord-ouest ; Séva : au nord-est ; Agomé et Tahassi (orthographié Tahafi) au nord-ouest de Kpogamé ; Wogba (orthographié Oba) : entre Togoville et Vogan.*

Togo s'étend en face de Porto-Seguro(86) (mais les deux localités ne sont pas visibles l'une de l'autre en raison d'une langue de terre qui fait saillie), sur la partie nord de la lagune, à l'endroit précis où la lagune commence à s'étendre pour former le grand bassin du lac mentionné plus haut (auquel nous avons donné plus tard le nom de Lac Togo). Derrière un rivage plat, battu par les vagues (par moments puissantes) de ce lac et parsemé de gros blocs de minerai de fer grumeleux(87) (les seules vraies pierres que j'aie vues dans ce pays), s'élèvent des falaises de 12 à 16 m de hauteur(88), qui tombent presque à pic ; elles sont constituées d'une terre argileuse rouge foncé, où l'on voit également de très nombreux morceaux de ce minerai de fer grumeleux dont j'ai parlé. On rencontre de temps à autre des endroits où les pluies violentes ont creusé de profonds sillons dans les falaises. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur ces cinq villages, s'étirant sur une distance d'environ 2,5 km le long de ce rivage, qui épouse une forme convexe. Quiconque a jamais vu un de ces villages nègres à l'intérieur les connaît tous. Quand on quitte la côte à Porto-Seguro, on atteint la rive sud de la lagune après 20 ou 30 minutes et, si l'on poursuit le voyage en bateau ou en pirogue à partir d'ici, on arrive à Togo après 40 minutes. Mais en dépit de cette distance très réduite, Porto-Seguro et Togo sont aussi différents que le jour et la nuit. Porto-Seguro est le plus sale de tous les villages sales situés sur la côte de notre protectorat, tandis qu'en matière de propreté Togo est à peine distancé par les autres villages de l'intérieur. Juste derrière Togo, se déploie une chaîne de collines de 30 ou 40 m d'altitude(89). Ces villages paisibles sont blottis au sein d'une végétation dense, où les cocotiers, les bananiers, le bambou, le coton et l'indigo sauvages occupent une place prépondérante(90).

Quand le roi Mlapa(91) de Togo est-il décédé ? Je n'ai pas réussi à le savoir malgré les nombreuses questions que j'ai posées aux

---

(86) *Agbodrafo*, On verra plus loin le conflit qui les oppose.

(87) *Morceaux de cuirasse latéritique, dégagés par l'érosion sur le bord des plateaux.*

(88) *Pour une fois, l'estimation de la hauteur est correcte.*

(89) *Toujours cette même illusion d'optique, due au lent relèvement du plateau vers le nord.*

(90) *Les espèces citées montre l'importance du rôle de l'homme dans la végétation. Les bambous sont rares de nos jours.*

(91) *Seuls Nachtigal (qui ne l'a pas vu) et Zöller nous parlent de ce personnage, dont l'existence historique n'est pas autrement connue.*

indigènes. On aime recouvrir d'un voile mystique le décès d'un homme de quelque puissance. La règle veut que pendant toute une année après son décès(92), un roi disparu soit présumé vivant pour tout le monde, sauf pour ses proches parents. Si les visiteurs viennent, on leur fait des compliments ou bien on échange des cadeaux avec eux au nom du roi, bien que les deux parties soient parfaitement informées sur cette duperie.

En dehors du Dahomey et de l'Ashanti, il n'existe, sur toute la Côte des Esclaves, aucun Etat doté d'un pouvoir central reconnu de tous. Les royaumes comme Togo, Petit-Popo, Agoué et Grand-Popo ne doivent leur cohésion qu'au sentiment de solidarité existant entre des villages au reste passablement indépendants, et qu'à la tradition, au droit que le peuple détient sur le sol et qui est ancré dans la conscience de chaque individu, ainsi qu'aux réminiscences d'un pouvoir véritable et d'une administration réelle occasionnels et arbitraires, dépendant tout à fait du hasard et de la disposition d'esprit de tel ou tel homme puissant. Un interrègne n'entraîne donc ici aucune de ces conséquences fâcheuses qui font que, chez nous, la notion d'interrègne a déjà en soi un caractère péjoratif(93).

L'essentiel, lors de l'intronisation d'un nouveau roi, est constitué par les festivités qui y sont étroitement liées, et il arrive assez souvent que la famille surseoie à cette cérémonie pour la simple raison qu'elle n'a pas encore réuni les moyens financiers dont elle a besoin pour se procurer le rhum ou la poudre, les deux éléments fondamentaux de toute festivité nègre. Au village de Togo, c'est Plakkou, le porte-canne de Mlapa, qui joue le premier rôle depuis la mort de ce dernier, même s'il s'agit en fait d'un rôle plus théorique et platonique que réel. C'est un homme grand, intelligent, gentil et débonnaire. Il porte les cheveux noirs coupés ras et une barbe blanche. Je pense que je peux même me permettre de porter un jugement sur son caractère, étant donné que j'ai passé beaucoup de temps en sa compagnie : je le tiens pour un des Noirs les plus discrets, les plus modestes et les plus corrects qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il ne s'affuble pas de colifichets européens usés, comme Mensa de Porto-Seguro ; il porte tout simplement la toge, pièce vestimentaire utilisée couramment ici, et, au bras, une rangée d'anneaux

---

(92) Si ce n'est trois ans. Tout ceci est bien observé.

(93) Dans l'histoire de l'Allemagne médiévale, les interrègnes sont des périodes particulièrement troublées.

en fer de fabrication locale, qui font du bruit en s'entrechoquant. Lorsque je vins pour la première fois chez Plakkou et qu'il me tendit la boisson de bienvenue, conformément à la coutume du pays -après en avoir bu lui-même un peu pour me montrer qu'elle n'était pas empoisonnée-, il commença aussitôt à raconter devant les autres chefs, assis en demi-cercle, que Mensa avait menacé de le faire enchaîner si jamais il s'avisait de venir à Porto-Seguro. Je lui expliquai aussitôt, en insistant autant que faire se peut, que je n'étais pas un fonctionnaire du gouvernement allemand et que je n'avais rien à faire avec ce genre de choses. Je lui indiquai que j'étais venu simplement pour pouvoir écrire à mes concitoyens et leur raconter ce que j'ai vu ici. Alors qu'aucun, parmi ses nombreux rois et chefs devant lesquels je me suis vu dans l'obligation de fournir des explications ultérieures, n'avait compris les propos que j'ai tenus sur le but de mon voyage, Plakkou démontra, grâce à mon aide et à un certain nombre d'informations, que les tâches qui m'étaient dévolues ne dépassaient pas son entendement. A qui incombera le rôle de roi lorsqu'il s'agira d'introniser le nouveau titulaire ? Je l'ignore. En tout cas, beaucoup de membres de la famille de Mlapa vivent encore. J'ai pu m'en rendre compte lorsque Plakkou me présenta un frère et une veuve du disparu. Cette dernière s'avança vers moi, la main tendue et le sourire aux lèvres, avec la décence et la dignité d'une femme européenne distinguée, en dépit de sa nudité.

Lorsque, revenant de Séva, Monsieur Reimann, Monsieur Bertheau et moi-même avons prié Plakkou de nous accorder un gîte pour la nuit, il nous offrit de choisir entre un hall ouvert sur le devant, qui sert pour ainsi dire d'atrium<sup>(94)</sup> à sa maison, et une pièce fermée de tous côtés, située à l'écart dans l'enceinte de la ferme et constituant une maison à part. Nous portâmes notre choix sur le hall ouvert, mais étant donné que l'habitation des jeunes femmes et des dames âgées se trouvait derrière, nous dûmes supporter sans mot dire qu'à chaque instant, pendant la nuit, quelqu'un se glisse entre nos couches. Il advint, dans l'obscurité, que Plakkou lui-même me marchât sur le ventre et me fit très mal.

---

*(94) Pièce à ciel ouvert, bordé de colonnades, d'une maison romaine. Zöller utilise, pour décrire le monde africain, le vocabulaire qu'il connaît, c'est-à-dire les références à l'antiquité gréco-romaine (de même "la toge" pour désigner le pagne).*

Au lever du jour, notre départ fut retardé, comme toujours, par la nécessité de procurer de la nourriture à nos Noirs. L'essentiel de la nourriture des indigènes est constitué de pain de maïs, appelé *kinké*(95) ou *ablo*, ayant la forme et la consistance de nos boulettes de farine ; on utilise comme garniture des poissons, séchés et nauséabonds. Il existe également un grand nombre de mets plus somptueux, dont un certain nombre ont trouvé grâce même aux yeux des Blancs. Il s'agit par exemple du *palm-chop* au poivre, servi très chaud ; pour le préparer, on utilise de la viande de poule, de l'huile de palme fraîche et une espèce de poivre qui pousse dans le pays(96). Si on veut le réussir, on doit consacrer à sa préparation un temps si long que seules les femmes, qui sont réputées plus patientes que les hommes, y parviennent. Mais, pour les marins et les porteurs, le *kinké* et le poisson séché sont les vivres que l'on doit rechercher dès que l'on voyage sans provisions dans l'intérieur du pays. Si l'on éprouve des difficultés à se procurer même ces denrées, c'est parce que les indigènes, qui disposent, certes, d'une quantité considérable de maïs, ne fabriquent que le nombre de *kinké* qu'il leur faut pour couvrir les besoins les plus immédiats.

Comme notre départ a été considérablement retardé, pour les raisons exposées plus haut, et aussi à cause de notre équipement de voyage trop encombrant, nous avons l'occasion de voir à loisir la vie quotidienne s'animer, après le repos nocturne, dans cette capitale et résidence royale qu'est Togo. Ce que nous appelons pudeur est un sentiment qui est très certainement présent ici. Seulement, il y est de loin moins développé que parmi les peuples civilisés. Les jeunes filles n'éprouvèrent aucune gêne à ôter leur "cravate" en présence des Blancs et des Noirs eux-mêmes, à se frotter le corps à l'aide d'un savon noir de fabrication locale, avant de se rincer dans la lagune. Il est vrai que d'un autre côté les jeunes filles, blotties dans un coin, lorgnent les Blancs d'un air tout à fait timide au début, lorsque ceux-ci viennent pour la première fois au village. Mais il y a là plus de peur que de honte. Dès qu'on leur lance les formules de salutation habituelles, elles éclatent toujours joyeusement de rire. Ce n'est que parmi les filles qu'on trouve de belles

---

(95) Keke (appelé aujourd'hui plutôt kom), pâte de maïs différente de l'ablo.

(96) Plusieurs épices de type "poivre" sont utilisées dans la cuisine : le poivre d'Ethiopie (*Xylopi*a), le poivre de Guinée ou maniguète (*Aframomum*), le faux muscadier (*Monodora* : ayiku), le vrai poivre (*Piper* : atikali).



formes. Quant aux jeunes femmes, elles défigurent déjà leur corps d'une façon horrible en nouant devant, juste au-dessus du sein, le tissu qui sert à retenir les enfants qu'elles portent au dos, en dépit du poids important et de la forte pression qui exerce un effet de tiraillement sur le corps et l'enlaidit.

On trouve même, chez le Nègre qui n'a pas encore été touché par notre civilisation, un tact, une décence, une dignité plus délicate, et ces sentiments sont bien plus répandus ici que notre notion de pudeur. Mais même ces sentiments sont trop souvent réduits à néant dès que la tentation de les contrecarrer devient un peu forte. C'est ainsi que les très respectables femmes de Plakkou, dès qu'elles pensaient n'être remarquées que de nous seuls (à l'exclusion de leurs frères de race) montraient en riant leur bouche, pour exprimer leur prédilection pour le rhum et le gin. On vit Plakkou lui-même recueillir avidement les débris qu'on pouvait encore sauver lorsqu'une bouteille de gin s'était cassée en tombant. Et pourtant ce gin importé de Hambourg n'a rien de très alléchant. Une bouteille de cette boisson coûte 20 pf aux commerçants, et son contenu 7 à 8 pf lorsqu'on déduit les frais de bouteille, d'étiquette, de couleur, de port, etc. Il est évident que, pour un prix pareil, on ne peut livrer un alcool convenable. Le gin vendu ici ne contiendrait, dit-on, en dehors d'une toute petite quantité d'alcool, que de l'essence de térébentine et du vitriol, ce qui provoque ce goût de raclement tout à fait nécessaire. Du reste je voudrais dire, en l'honneur des Noirs d'ici, que, s'ils boivent volontiers, on ne les trouve que très rarement en état d'ébriété.

Une heure environ après le lever du soleil, les visiteurs commencèrent à affluer dans la ferme de Plakkou. Ils prenaient place sur les fameux tabourets bas que j'ai décrits auparavant, qui étaient disposés en demi-cercle autour de l'habitation. Cette scène, m'a-t-on dit, se répète tous les jours ; elle constitue en même temps la preuve tout à fait évidente que les Noirs ne se tuent pas précisément au travail. Ces gens-là passent essentiellement leur temps à saluer les nouveaux arrivants de la façon la plus circonstanciée possible. Pendant ce temps, les esclaves et les femmes vaquent aux travaux nécessaires et, à cet égard, les femmes des notables travaillent tout autant que celles des hommes pauvres. Je parlerai en un autre endroit des esclaves domestiques, cette institution qui existe toujours, y compris dans les colonies anglaises d'Afrique de l'Ouest. En attendant, je voudrais seulement remarquer qu'il est difficile de concevoir une existence plus

insouciant que celle que j'ai vu les esclaves mener ici. On voit aussitôt, parmi ceux qui arrivent dans une ferme, qui est libre et qui est esclave. L'esclave s'agenouille devant son patron et le salue comme le ferait un fils docile et modeste à son père. Le maître, de son côté, le traite avec douceur et échange avec lui la même salutation qu'avec tous les autres(97).

Togo est certes la capitale du protectorat allemand, mais il existe à l'intérieur du pays un village plus petit dont le nom est cité bien plus souvent, il s'agit de Vo(98) un marché de brousse. Tous les cinq jours, plusieurs milliers d'hommes (ce chiffre peut atteindre souvent 6000) y affluent. Seules quelques rares personnes qui ne vivent pas dans le voisinage immédiat de Togo seraient capables de dire la direction dans laquelle cette cité se trouve, mais tout le monde connaît la route qui mène à Vo. Mais, bien qu'on vende par moments à Vo jusqu'à 3000 gallons(99) d'huile de palme en une seule journée de marché, les Blancs ne vont jamais faire leurs achats là-bas. D'abord, ils veulent éviter de se brouiller avec les vendeuses, qui considèrent le commerce intermédiaire comme leur prérogative. La deuxième raison, c'est qu'il est pratiquement impossible pour les Européens d'aller acheter eux-mêmes de l'huile sur un tel marché de brousse. Abstraction faite des difficultés que l'on éprouve à s'entendre avec des gens venus des coins les plus divers de l'intérieur, les échanges qui s'effectuent sur ces marchés se déroulent dans un climat de petitesse d'esprit dont l'Européen ne peut venir à bout sans une perte de temps et d'argent considérable. Les gens, qui viennent des coins les plus reculés du pays, apportent de l'huile de qualité très différente, contenue dans des récipients aux formes les plus variées. Ils marchandent pendant une éternité avant d'adjuger. Bien entendu, seules des femmes peuvent se prêter à ce genre d'affaires. Puisqu'on parle aussi très souvent de Vo sur la côte, une demi-douzaine d'Européens ont probablement déjà visité cette localité avant moi. Dans ce cas, ils seraient venus en bateau ou en pirogue, et non par voie de terre, comme mes compagnons et moi-même.

---

(97) L'"esclavage domestique" africain n'a rien à voir, en fait, avec celui que les Européens ont pratiqué en Amérique.

(98) Vogan, à une douzaine de km au nord-est de Togoville, qui est toujours le plus important marché rural du Sud du Togo.

(99) Soit environ 14 000 litres.

Nous préférâmes envoyer notre bateau à Vo par la lagune, pendant que nous-mêmes nous empruntions la voie de terre sous la direction de trois guides de Togo. Il n'y avait nulle part de forêt vierge. Seuls s'offraient à nos regards quelques champs laissés à l'état de demi-abandon et dont la superficie pouvait atteindre un hectare -on les appelle ici des plantations- ou un fourré hérissé d'épines, dont les arbustes dépassaient la taille d'un homme et que surplombaient des baobabs tout tristes, de 3 ou 4 mètres de diamètre. D'étroits sentiers aux méandres multiples sillonnaient ce fourré. Nous ne vîmes pas une seule fois de gibier à quatre pattes, mais des tas et des tas d'oiseaux: des éperviers, des hérons, des corneilles, un genre de pie, de petits pigeons rouges, des oiseaux au cou de serpent, etc.

Après avoir marché une heure durant, vers le nord-est, à une allure décidée, nous vîmes des monceaux de maïs cylindriques, assemblés avec un soin tout à fait scrupuleux(100). Leur nombre, qui ne cessait de croître, trahissait la proximité d'un village. Les premières personnes que nous avons rencontrées sur notre chemin, dirent qu'il s'agissait de Agbevina(101) et qu'avant nous aucun Blanc n'avait été aperçu par ici. Après avoir poursuivi la marche pendant 35 minutes dans une région passablement escarpée et sous une chaleur torride, nous arrivâmes à Wogba(102), un village fortement peuplé. Dès qu'on nous aperçut ici, on fit retentir les cloches à palabres. Je doute fort que nous aurions marqué un arrêt ici, si la vue d'orangers opulents, chargés de fruits, n'avait flatté notre palais.

En l'espace de quelques minutes, la foule qui nous accompagnait, mais en se tenant timidement à bonne distance, comptait des centaines d'individus. Nous nous arrêtâmes devant le tribunal, un bâtiment joliment construit. Nous nous assîmes sur le mur de façade, d'un pied et demi(103) environ de hauteur, et nous demandâmes à l'interprète de s'enquérir du chef. Après un échange copieux de formules de politesse avec les indigènes, et l'acquisition de corbeilles entières d'oranges pour quelques pence, le chef se décida enfin à poser une question qu'il n'avait pas voulu poser auparavant pour des raisons de politesse, bien que celle-

---

(100) Méthode de stockage toujours actuelle.

(101) Hameau à mi-chemin entre Togoville et Wogba.

(102) Orthographié Oba, au bord d'une vallée qui descend au niveau de la lagune, inondée en saison des pluies, marécageuse en saison sèche.

(103) 45 cm.

ci lui pesât depuis longtemps sur la langue. Il demanda sans détour, quoique sur un ton amical, ce que nous cherchions dans le pays, et il sembla extrêmement soulagé lorsqu'il fut renseigné sur le but pacifique de notre voyage.

Après notre départ de Wogba, le chemin descendit à pic dans une dépression recouverte de roseaux et dont la forme s'apparente à un fleuve mais qui était à sec. Nous vîmes, de loin déjà, de très nombreuses femmes et jeunes filles qui s'affairaient autour des calebasses (le mot calebasse désigne dans la langue indigène en même temps un récipient en argile, ou creusé dans la citrouille, et une vierge)(104). Quand nous fûmes plus près, nous découvrîmes des douzaines de puits, à la facture extrêmement bizarre, creusés dans un sol argileux, gras, gris, très gluant, et pouvant atteindre une profondeur de 25 m. (J'ai pris la mesure à l'aide des cordes utilisées sous mes yeux et du canon de mon fusil). Les cordes auxquelles les récipients sont attachés ont creusé de profonds sillons sur la bordure, de sorte que la surface d'un tel puits ressemble à la colonne d'une église gothique. L'eau a une couleur grise par suite de la présence de l'argile, mais elle n'a pas du tout mauvais goût. Je m'attardai longtemps ici, méditant sur le point de savoir si cette dépression cernée des deux côtés par des chaînes de collines, recouverte dans sa partie supérieure par des broussailles, dans sa partie médiane par des roseaux et dans sa partie inférieure par des herbes, ne pourrait pas devenir un fleuve à la saison des pluies(105). Je ne parvins à aucune conclusion ; cependant je ne tins pas non plus pour impossible la présence d'une nappe d'eau souterraine alimentant la baie de la lagune, qui n'est située qu'à une distance d'un ou deux kilomètres. Le terrain recommence à s'élever immédiatement après cette dépression. La lente ascension se poursuit jusqu'à l'endroit où l'on atteint la croupe d'une vaste chaîne de collines recouverte de broussailles ; puis il redescend en direction d'une deuxième vallée, abritant elle aussi des puits. Au-delà de cette dernière, sur la chaîne de colline située de l'autre côté, se trouve Vo. Le village lui-même est petit et ne compte que quelques habitants. Mais une immense place aménagée à l'entrée du village et entièrement recouverte de noix de palme témoigne de l'importance des affaires traitées ici les jours de marché. Les badauds que j'ai rencontrés à Vo étaient plus importuns qu'ailleurs. Lorsque, heureux d'avoir enfin trouvé un gîte, nous

---

(104) *Non. Probablement allusion lointaine à une symbolique associant femme et poterie.*

(105) *Oui, mais pas au point d'être navigable.*

chassâmes les enfants malpolis en plaisantant et en usant de violence, ceux-ci nous lancèrent dans leur fuite : "bebé" ("Bête sauvage")(106). On nous raconta également que le soi-disant roi Lawson de Petit-Popo avait envoyé des émissaires ici dans le but de stopper notre progression. Du reste, Vo fait toujours partie du territoire du Togo(107) ; cependant la frontière qui le sépare de Petit-Popo ne doit pas être située bien loin dans sa partie orientale. Tandis que nous étions encore occupés à prendre notre déjeuner au premier étage de la seule maison à deux niveaux(108) de Vo, Pot-à-café vint nous informer que, en raison de la présence de très nombreuses clôtures à poissons, notre bateau n'avait pas pu parvenir à Vo et se trouvait à une bonne heure de là. Nous nous rendîmes donc à pied à Véda(109), un village situé au sud à 20 minutes de marche, au bord de la baie lagunaire citée auparavant. Nous nous installâmes avec nos affaires à bord de deux pirogues périlleuses, taillées dans des troncs d'arbre, et nous poursuivîmes notre voyage vers le sud. Nous rencontrâmes sur notre chemin d'importants essaims de hérons blancs comme neige, qui comptaient jusqu'à trente individus agglutinés comme une pelote. Mais nous n'avions pas le droit de prendre le risque de tirer en raison de la fragilité de notre pirogue, que nous n'avions réussi à maintenir en équilibre qu'au prix de mille peines.

Nous trouvâmes notre bateau à Sakkadé Kopé(110) (ou Koffi). Pendant qu'on l'apprêtait pour le départ, nous parcourûmes en tous sens, sans nos armes, cette localité qui appartient aussi au territoire du Togo. Lorsque nous montâmes à bord, la berge était bondée de monde et, quand nous donnâmes à nos Noirs l'ordre de mettre le bateau à l'eau, nous fûmes surpris de voir que les indigènes empêchaient ces derniers de s'exécuter. En même temps, des personnes étrangères à notre groupe cherchaient à pénétrer dans le bateau et lorsque nous posâmes la question de savoir ce qui se passait, notre interprète (lequel tomba gravement malade quelques jours plus tard et présentait des signes évidents d'empoisonnement) nous répondit que l'on voulait nous obliger

---

(106) Gbemela = bête de la brousse.

(107) Vogan n'appartient pas à la communauté unie par le culte de Nyigblin. C'est le centre de la chefferie autonome de Vo.

(108) Notons une maison à étage à 20 km de la côte.

(109) Sans doute Peda-Kondji, où le bras de lagune de Vogan devient navigable.

(110) Ecrit en allemand avec un é français. C'est là que bifurquent les vallées de Vogan et de Wogba.

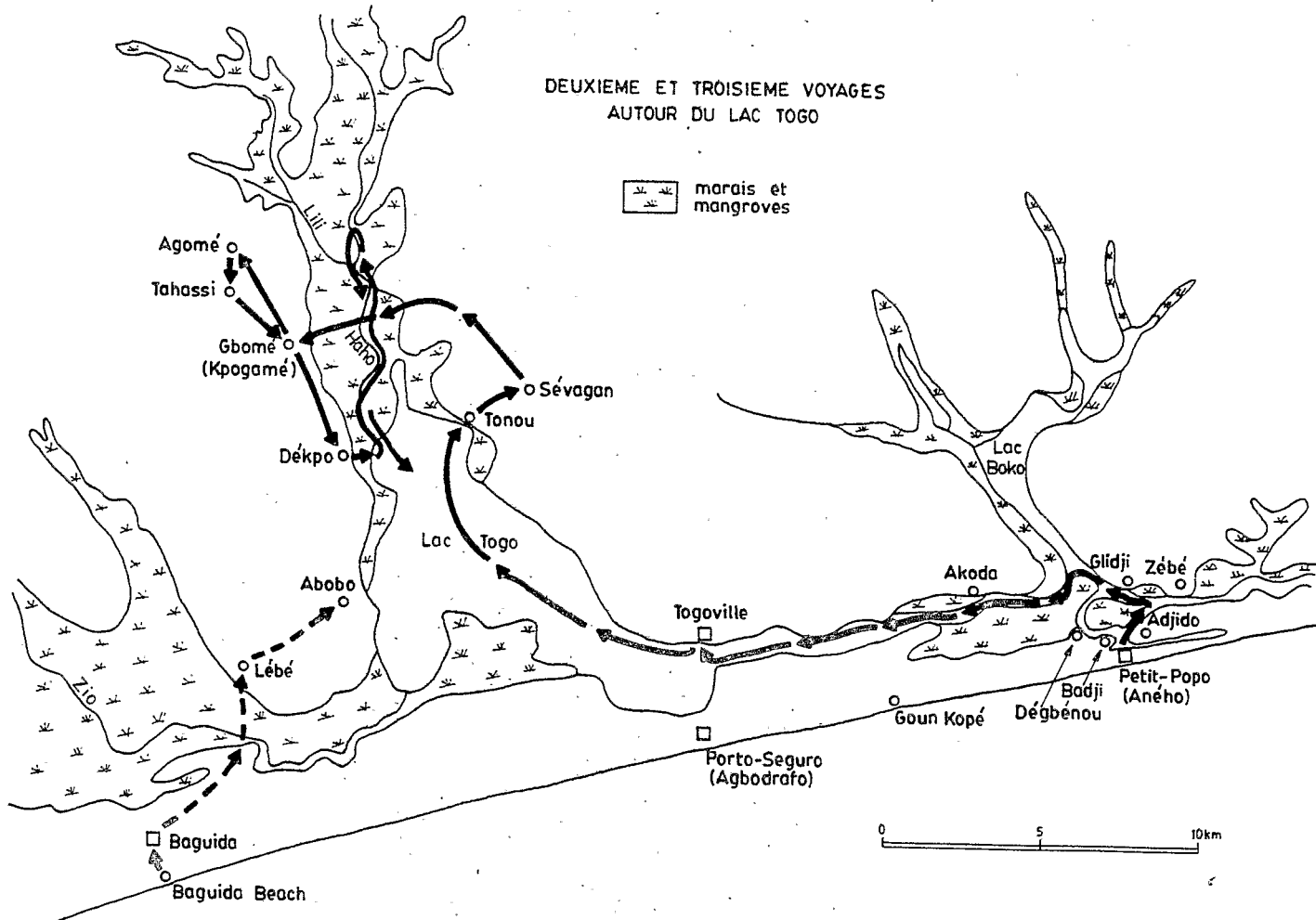
par la force à livrer les alcools que nous étions supposés transporter. Dans une situation aussi menaçante, nous n'avions pas besoin d'entendre l'ordre de "branle-bas de combat" avant de nous jeter sur nos armes. Mais lorsqu'en l'espace de quelques secondes les canons de cinq fusils pointèrent du bateau, ce fut un vrai plaisir de voir à quelle vitesse fabuleuse la berge fut désertée. Je vis le dernier compère pillard bondir comme un cabri par-dessus une clôture. Nous traversâmes Zowla(111), qui appartient en partie à Togo et en partie à Petit-Popo et, 1 h 3/4 après le départ de Véda, nous pénétrâmes à nouveau dans les eaux du bras principal de la lagune, qui s'écoule parallèlement à la mer.

---

(111) Orthographié Soholo, sur la rive orientale du lac Boko.

DEUXIEME ET TROISIEME VOYAGES  
AUTOUR DU LAC TOGO

 marais et mangroves



## CHAPITRE III

### LE LAC TOGO ET LA DECOUVERTE DU FLEUVE HAHO

(Le lac Togo. - Incursion à l'intérieur du pays.- Grand-Séva.- Moustiques et autres fléaux.- Découverte du Haho, premier fleuve du protectorat allemand.- Marais.- Gbomé.- Propreté extrême dans les villages nègres de l'intérieur.- Terrain fortement accidenté offrant des vues magnifiques.- Notre pénétration à l'intérieur du pays se termine à Agomé.- Palabres acharnées.- Retour à pied à Tahassi.- Les indigènes nous regardent avec étonnement.- Voyage en bateau sur le fleuve Haho.- Forêts de palmiers).

Nous avons donc constaté, lors de la brève expédition que j'avais faite en compagnie de Messieurs Reimann et Bertheau, que le lac Avon, mentionnée sur toutes les cartes et dont on prétendait que la superficie dépassait 2700 km<sup>2</sup>, n'était qu'un pur produit de l'imagination. Au lieu de cela, nous avons découvert -du reste pas exactement à l'endroit où devait se trouver le lac Avon- un évasement de la lagune côtière, cerné de tous côtés par des chaînes de collines. De retour à Petit-Popo, nous avons décidé, de concert avec les autres Allemands de la place, de dénommer cette nappe d'eau : le "Lac Togo"(1). Le nom de lac Avon, que les officiers du navire de guerre *Avon* avaient donné à une chimère, hardiment portée sur les cartes sur un simple ouï-dire, ne pouvait plus faire autorité et désigner le lac que nous avons vu de nos propres yeux, et dont nous avons fait nous-mêmes le tour.

Le souhait que je caressais d'aller constater sur place la frontière(2) nord du Togo, dans la mesure du possible, donna lieu à une

---

(1) "Togo-See".

(2) *Notion européenne qui n'avait guère de signification ici : Togoville n'exerce sur les environs qu'une influence morale assez floue.*



deuxième expédition, à laquelle prirent part, en dehors de moi-même, Monsieur le consul Randad, Messieurs Durchbach et Hille. Cette expédition, si elle trouva son dénouement précoce après quatre journées épuisantes, en raison de la résistance des indigènes, nous permit cependant d'obtenir des résultats fort intéressants et profitables. Pour atteindre la limite nord du Lac Togo, nous avons utilisé, une fois de plus, comme moyen de transport le beau canot spacieux de Messieurs Eccarius et Randad. L'équipage comprenait quatre hommes chargés de faire avancer le bateau à l'aide de perches de bambou, deux porteurs, un interprète et un garçon de cabine, qui était chargé en même temps de faire la cuisine. Notre approvisionnement en vivres (comprenant notamment du café, du thé, du vin rouge, du cognac, du *corned beef*, des *mixed pikles*, des saucisses, du fromage, des biscuits, du beurre, etc.) ne remplissait que six caisses de 20 à 25 kilos chacune, y compris le linge de corps nécessaire, les hamacs, les oreillers et les cadeaux destinés aux indigènes (des tissus et des alcools). Ces caisses pouvaient donc être portées commodément par nos six porteurs. Nous accostâmes pour la première fois au large des cinq villages qui constituent Togo, la capitale, après une traversée de 4 heures(3). Ici, nous trouvâmes un excellent guide en la personne de Plakkou lui-même, le vieux porte-canne du défunt roi Mlapa, et nous l'installâmes à bord.

Après avoir poursuivi pendant 2 h 30 cette traversée, au cours de laquelle notre progression fut entravée par le vent et le mouvement des vagues, nous tirâmes le bateau à sec sur la berge marécageuse de Petit-Séva. Il fut entièrement vidé de son contenu et confié à la garde du chef de Petit-Séva, un homme très affable et très intelligent, qui avait revêtu en toute hâte un vieil uniforme de hussard du Hanovre(4) dès que la nouvelle de notre arrivée lui était parvenue. Cet homme, dont le visage présentait les traits les plus aimables que j'ai jamais vus chez un Nègre, était plus que chagriné lorsque nous avons décliné son offre de passer la nuit à Petit-Séva, et que nous partîmes en plein crépuscule à Grand-Séva, un village situé à 15 minutes de là, à une altitude un peu plus élevée(5). Etant donné que le premier chef était absent et qu'on était en train de célébrer une grande fête dans un village voisin, à grand renfort de chants, de musique et de coups de feu, ce qui avait attiré maints

---

(3) Toujours au départ d'Aného.

(4) Ancien Etat d'Allemagne du Nord, proche de Brême et de Hambourg. Les hussards formaient la cavalerie légère.

(5) 15 m au-dessus du lac.

habitants de Grand-Séva, nous n'avons pas reçu, dans ce très gros village à moitié désert, l'accueil amical que nous attendions. Pendant près d'une demi-heure, Plakkou échangea avec les vieux du coin, qui arrivaient en toute hâte et qui s'accroupissaient autour de lui, les sempiternelles formules de politesse, dont nous attendions impatiemment la fin, assis sur des caisses qu'on avait traînées jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions. Nous ne pouvions pas les interrompre sans autre forme de procès, pour des raisons de politesse. Finalement, on nous affecta, en guise de chambre à coucher, une pièce sentant la pourriture, ouverte sur le devant, à l'exception des poteaux de soutien, et munie à l'arrière d'une petite fenêtre. Les dimensions de la pièce ne dépassaient pas six pieds de longueur et quatre à cinq pieds de largeur(6), mais il nous fallait cependant y installer quatre hamacs, et encore en présence d'une foule de curieux massée autour de nous. Nous arrivions à les éloigner temporairement en recourant aux plaisanteries et à une violence modérée, mais ils finissaient toujours par affluer à nouveau. Le toit de cette pièce, passablement haute, consistait en poutres de rônier -il s'agit du bois du palmier rônier, utilisé largement comme matériau de construction ici(7)- qui, en dépit de leur largeur et de leur épaisseur dérisoires, se révélaient suffisamment fortes pour supporter les hamacs. Pour prévenir tout vol, nos Krou avaient reçu l'ordre formel de passer la nuit à la belle étoile devant notre gîte. Tout cela n'a pas l'air d'être terriblement effrayant ; mais les ennuis que le voyageur rencontre dans ce pays, dès qu'il s'éloigne de la côte, sont tels que -j'en suis persuadé- la plupart de mes lecteurs auraient difficilement envie de recommencer, si jamais ils avaient pris part à une telle expédition. On ne peut dire en quelques mots en quoi consistent ces ennuis, dans la mesure où chaque localité est marquée par un fléau tout à fait spécifique. D'une façon générale, il s'agit pendant la journée de cette chaleur qui vous plonge dans la torpeur et de cette quasi absence d'eau pure et agréable au goût, pendant la nuit de cette insomnie provoquée par les moustiques et d'autres fléaux ; autant de calamités qui exercent les plus grands ravages sur la force physique et la résistance du Blanc.

La liste des vivres que j'avais indiquée plus haut peut paraître imposante, mais combien en avons-nous consommé en fait, combien en avons-nous mangé avec appétit ? Une lumière vacillante -s'agit-il de

---

(6) 2 m x 1,3 à 1,6 m.

(7) Car résistant à la putréfaction et aux termites. Le rônier (*Borassus flabellifer*) est (ou était) abondant dans les savanes du sud du Togo.

bougies européennes ou bien d'un chiffon tordu sous forme de mèche baignant dans une calebasse remplie d'huile de palme ?- éclaire les produits alimentaires étalés sur quelques caisses et destinés au repas du soir. Autour, on voit se mouvoir tant et tant de silhouettes noires ; cette masse est constituée en partie par nos propres gens, serviables mais lourdauds, et en partie par les indigènes. Mais cette vermine importune à deux pattes n'est pas la pire. Déjà, des bourdonnements et des sifflements se font entendre sur tous les tons. Pendant que nous sommes occupés à manger, nous ne pouvons nous aider que d'une main, alors qu'il en faudrait en fait trois. L'autre a suffisamment à faire pour chasser les moustiques qui découvrent partout les endroits nus et vulnérables. Étions-nous rassasiés ou pas ? Dans tous les cas, la chose ne nous parut pas plus drôle. Nous nous levons, nous allumons une cigarette et parcourons cette localité qui baigne dans un profond silence. Ici, nous échangeons quelques blagues avec des femmes et des jeunes filles, debout à l'entrée de leurs enclos, là nous serrons la main à un vieux dignitaire de l'Etat, ou bien nous essayons de prendre des renseignements, dans la mesure où cela est possible.

En fin de compte, il fallut quand même songer à un gîte pour la nuit. Oh, quelle nuit ! En dehors de moi, qui connaissais mieux que quiconque les moyens d'éviter les moustiques, personne ne ferma l'oeil. Un de mes accompagnateurs avait, du reste, apporté une moustiquaire ; mais si, en installant cette dernière, on ne fait pas preuve du même soin scrupuleux qu'à la maison, elle ne réussit qu'à augmenter la chaleur, et elle n'est d'aucune utilité. Passer de telles nuits revient à mener un combat incessant contre des ennemis invisibles. Les Blancs bavardent et plaisantent, les Noirs font claquer leurs grandes mains contre leurs cuisses nues, occasionnant ainsi un véritable concert. En outre, on percevait autour et en-dessous de nous comme un pullulement et un rampement. Il s'agit tantôt de rats, tantôt de Noirs, tantôt de chèvres ou de moutons égarés. Lorsque la corde qui retenait mon hamac céda au milieu de la nuit, j'aurais pu me blesser grièvement en chutant d'une hauteur de quatre à cinq pieds(8), si je n'étais pas tombé sur le dos d'un nègre gras, qui, je présume, rampait par là dans le but de dérober quelque chose. A deux heures du matin, nous décidâmes d'abandonner la lutte que nous menions contre les moustiques. Plakkou et les Krou furent réveillés ; on fit bouillir de l'eau pour préparer l'extrait de café que nous avions apporté et, à trois heures, notre colonne s'ébranla ; elle

---

(8) 1,2 à 1,5 m.

comprenait quinze hommes, y compris les guides recrutés à Grand-Séva. Je reviendrai plus tard sur les difficultés que nous rencontrions chaque fois à notre arrivée et à notre départ pour trouver de la nourriture -*chop*- à nos Noirs.

Nous escomptions effectuer cette marche au clair de lune, conformément au calendrier. Mais bientôt un brouillard épais commença à voiler la lumière de la lune et, une demi-heure après, l'humidité de l'air -je ne sais si c'était du brouillard ou de la rosée- était si dense que nos habits étaient tout trempés, comme si nous étions exposés à une violente averse. Un voyage dans l'inconnu ou, du moins, ayant comme objectif un pays totalement inconnu, qu'aucun Blanc n'a jamais foulé, a des charmes tout particuliers ; on finit par oublier de très nombreux désagréments, y compris les moustiques et l'humidité ; on finit aussi par oublier les tracas, dès qu'ils sont terminés. Mais le souvenir de tout ce que l'on a rencontré de beau demeure ; il s'épure, se complète et forme une image dont on ne voudrait assurément jamais se passer.

Comme ce fut le cas auparavant, l'utilisation judicieuse du sol nous plongea une fois encore dans l'étonnement. Il n'y a pas le moindre doute : il y a ici un peuple bien plus ordonné et plus laborieux qu'à la côte. On ne doit pas employer, du reste, ce terme "laborieux" dans le même sens qu'en Europe. Même le Noir le plus laborieux jouit encore, si l'on se fonde sur des critères européens, de très beaux jours ; et je ne pense guère que ces mêmes Noirs, qui cultivent leurs champs d'une façon aussi charmante, se plieraient aux tâches que l'on assigne sur la côte aux manoeuvres krou.

La marche dura une heure. Pendant ce temps, notre chemin traversait tantôt de vastes fourrés où poussent des herbes hautes de 2,5 à 3 m, semblables à des roseaux ; tantôt il longeait des plantations de jeunes palmiers à huile, rangés dans un ordre impeccable ; tantôt il était jalonné par des champs de manioc et de maïs. En raison de l'extrême étroitesse de tous les sentiers, nous étions obligés de marcher à la queue-leu-leu. Ce faisant, il arrive souvent que de telles colonnes en marche s'étirent sur plusieurs centaines de pas, surtout quand les porteurs sont lourdement chargés. Lorsque le brouillard précité se fit plus dense, il arriva fréquemment que les retardataires s'égarèrent sur des sentiers latéraux ; nous devions les appeler en sifflant fortement pour leur faire réintégrer le groupe. Aussi ne pouvions-nous pas adresser de reproches au vieux Plakkou qui, marchant d'un pas énergique, avait pris de l'avance

sur nous, lorsqu'il fit halte dans une bergerie et prit toutes ses dispositions en vue d'un séjour prolongé. En vérité, Plakkou avait une raison autre que celle de nous protéger du brouillard et de l'humidité. J'ai déjà indiqué auparavant que, chaque fois que l'on arrive dans un village d'une certaine importance, il est tout à fait approprié de rendre visite au chef. Une autre sage précaution consiste à recruter dans chaque village des guides jusqu'à la prochaine localité. Une fois arrivés à destination, ceux-ci n'ont rien de plus pressé que de faire un rapport sur le comportement et les intentions des voyageurs. Sans ces lettres de recommandation vivantes -ces guides doivent être pris pour cela-, le Blanc serait accueilli avec méfiance et réserve, tout au moins au début. A présent, nous avons fini de faire connaissance avec les gens de Grand-Séva dans cette bergerie, et nous jugeâmes judicieux de prendre comme "lettre de recommandation" un habitant de cette ferme jusqu'au village d'Agomé(9), dont on nous avait parlé à Grand-Séva. De plus, les habitants de la ferme nous déclarèrent que, pour rallier Agomé, nous devrions traverser un fleuve et que nous ne trouverions pas de passeurs avant le lever du soleil. Envahis par une armée de moustiques, nous étions donc assis sous les toits de junc des cases, tout ruisselants de rosée et de brume. Nous fûmes étonnés de voir une cinquantaine de moutons, extrêmement petits, qui rôdaient par ici. Nous étions heureux à l'idée de découvrir le premier fleuve du protectorat allemand.

Quelques minutes après que le bord supérieur du disque solaire eut fait son apparition à l'horizon, il faisait complètement jour, exactement de la même manière qu'une nuit noire s'installe quelques minutes à peine après le coucher du soleil. A cela s'ajoute que, pendant les jours les plus longs, le soleil ne se lève qu'une demi-heure plus tôt que pendant les jours les plus courts, de sorte que le lever du soleil reste, toute l'année durant, une notion aussi solidement établie que midi chez nous.

Notre marche nous conduisit à nouveau à travers des roseaux - cette fois-ci, ils étaient totalement détrempés- dans lesquels non seulement chacun d'entre nous, mais aussi toute notre colonne, disparaissait totalement. A voir l'aspect qu'offraient ces roseaux herbacés, on pouvait conclure que le pays est sujet par moments à des inondations ; mais ce point fut contesté par nos guides. J'ai retrouvé

---

(9) 5 km au nord de Kpogamé, de l'autre côté du Haho.

également, par la suite, sur des ondulations de terrain de 70 à 100 m(10) de hauteur, les mêmes fourrés d'herbe, qui étaient de temps en temps ravagés par les flammes. Après une marche d'une demi-heure vers l'ouest (pour atteindre la bergerie, nous avons suivi une ligne droite vers le nord), nous vîmes, tout droit devant nous, de gigantesques arbres feuillus qui semblaient se regrouper pour former la lisière d'un bois qui s'étirait en longueur(11). Brusquement, nous nous engageâmes sur un terrain argileux et glissant qui descendait à pic. "Le fleuve!", ce cri jaillit de bouche en bouche, et tous les fusils tirèrent une salve pour saluer les premières eaux courantes découvertes sur le sol du protectorat allemand, ce fameux fleuve Haho que nous avons cherché vainement à atteindre à partir du lac Togo, lors du voyage lagunaire décrit au chapitre précédent.

Le taillis formé par les arbres géants qui recouvraient le fleuve de leur ombre donnait à cette voie d'eau très profonde(12), large de 25 à 40 m et qui n'avait que très peu de courant à cette époque, une couleur noir foncé. C'était le paysage le plus beau qu'il m'ait été donné de voir depuis mon arrivée au Togo. Par moments, les troncs d'arbres tombés dans le fleuve barraient une partie de la voie d'eau. A d'autres endroits, d'élégants palmiers se penchaient par-dessus le fleuve, inclinant leur tête de-ci de-là ; partout des arbres tropicaux couverts de feuilles et de fleurs, envahis par des lianes et des plantes grimpantes, dispensaient généreusement de l'ombre et de la fraîcheur(13). Entre-temps, on avait acheminé de l'autre côté du fleuve deux troncs d'arbre évidés(14), faisant office de deux pirogues misérables, désespérément étroites. Nous embarquâmes nos bagages à bord d'une de ces périssaires, sous la surveillance d'un Krou. Pendant ce temps, nous-mêmes, marchant à la même vitesse que le bateau, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest en suivant la berge sur un sentier cahoteux, présentant des risques inouïs.

Un quart d'heure après, nous arrivâmes à un second bac ; nos bagages avaient été débarqués de l'autre côté et, à présent, on nous y

---

(10) Très exagéré.

(11) C'est une "forêt-galerie", qui profite de l'humidité du lit de la rivière.

(12) Exagéré.

(13) Ces forêts-galeries sont encore présentes aujourd'hui, mais elles n'ont plus l'exubérance dont parle Zöller (peut-être avec exagération). Les arbres qui se couvrent de fleurs sont de grandes légumineuses

(14) Les pirogues sont habituellement taillées dans des troncs de fromager (Ceiba pentandra).

acheminait nous-mêmes (d'abord les quatre Blancs dans un bateau). Les pirogues étaient si étroites que nous parvînmes à grand-peine à y entrer, en nous serrant les uns contre les autres, et pourtant aucun d'entre nous ne souffrait d'un embonpoint excessif... Il aurait suffi d'un geste inconsidéré pour que nous nous trouvions à coup sûr nez à nez avec les alligators. Le Krou qui attendait de l'autre côté et qui avait veillé sur nos affaires, nous porta à terre l'un après l'autre. Après avoir consacré cet arrêt accidentel à faire du sport en chassant, nous continuâmes notre marche en direction de l'ouest. A ce sujet je voudrais faire remarquer que j'évalue les distances en heures comme si nous avions fait 4,5 km à l'heure sans interruption. Aussi longtemps que nous marchions, nous le faisons effectivement à une cadence accélérée. Mais il y avait beaucoup de pauses, par exemple lors de la traversée des marais, et, pour ne pas trop compliquer la détermination des distances, j'ai déduit dès l'abord ces pauses, que j'ai notées avec soin.

Vingt minutes plus tard, nous dûmes traverser un premier marais couvert de roseaux. Il était si long que les deux Krou qui me portaient faillirent succomber sous mon poids. Tous les dix pas environ, lorsqu'ils tombaient dans un trou ayant plusieurs pieds de profondeur, ces pauvres porteurs, dont le corps était littéralement inondé de sueur (d'une façon générale les Noirs transpirent plus que les Blancs), perdaient l'équilibre, et j'avais envisagé des dizaines et des dizaines de fois la question de savoir si, oui ou non, j'allais tomber dans cette mare. Après une marche soutenue de dix minutes, nous traversâmes un deuxième marais, puis un troisième, placé lui aussi à dix minutes du second(15). Mais à présent, nous nous trouvions sur un terrain plus élevé et, dix minutes après, nous étions parvenus à Gbomé(16), un gros village, proprement tenu (à ne pas confondre avec Gbomé-le-Marché(17), situé à 5 km plus au sud, où j'avais passé la nuit auparavant). Etant donné que le chef de la localité est le frère de Plakkou(18), on nous accueillit le plus gentiment du monde, et on nous offrit d'abord une poule et un petit mouton.

On peut à peine s'imaginer des localités tenues dans un état de propreté plus scrupuleuse que ces villages nègres de l'intérieur. Il n'y a

---

(15) C'est la traversée du lit majeur du Haho, avant de remonter sur le plateau de terre de barre.

(16) Kpogamé.

(17) Dekpo. Cf. chapitre précédent.

(18) "Même père, même mère" ou simple parent ?

pas une seule ville en Allemagne, un seul village, dont les rues bénéficient d'un entretien similaire et sont balayées avec le même soin. Il en va de même pour le revêtement d'argile rouge des cases, que l'on pourrait pratiquement appeler des maisons, en raison de la présence des deux ou trois pièces qui les composent. On trouve la même architecture partout, à quelques rares exceptions près. En mélangeant l'argile rouge avec du jonc et de la paille, on la rend plus résistante ; on en tire d'énormes blocs qu'on amoncelle les uns sur les autres. C'est ainsi qu'on élève les murs. Dès que la construction a atteint le niveau du toit ou du premier étage, on dispose des poutres de rônier par-dessus ; on recouvre ces dernières de petit bois et on y ajoute, au cas où l'on veut construire un second niveau, de l'argile damée en guise de plancher. Autrement la construction s'achève avec un toit en pente. Ce dernier se compose d'une paille de jonc de 15 cm d'épaisseur, et ressemble au toit de chaume de nos fermes. Toutes les maisons, de facture similaire, sont rectangulaires. Leur façade est dotée d'une véranda ombragée par le toit. Si la maison ne comporte qu'une pièce, celle-ci est ouverte par devant de telle sorte qu'on y accède en franchissant un mur en argile d'environ 30 cm de hauteur. Au cas où il existe plusieurs pièces, l'une ou l'autre est bel et bien délimitée par quatre murs au lieu de trois, et comporte dans ce cas une petite fenêtre (dépourvue, naturellement, de vitre), fermée tantôt par des volets, tantôt par des barres de bois. J'ai même vu, dans des cas très rares, une sorte de porte en bois, là où la maison comporte plusieurs pièces.

Les maisons à deux niveaux sont extrêmement rares. Elles ne doivent sans doute leur origine qu'au goût du faste des indigènes et aux récits qu'ils ont écoutés sur les habitudes des Blancs(19). A cet égard, l'installation de l'escalier est particulièrement intéressante. Il y a deux possibilités ; soit chaque marche repose sur deux supports sur lesquels on place des blocs en argile, ou bien on installe l'ensemble de l'escalier entre quatre poutres inclinées (deux de chaque côté). Quiconque a déjà emprunté un tel escalier pour monter et descendre a rarement envie de tenter l'expérience une seconde fois... Etant donné que la plupart des maisons n'ont qu'un niveau et que les gens que l'on compte parmi les membres de la famille sont légion (notamment les esclaves et leurs enfants), on trouve la plupart du temps plusieurs maisons dans la même cour, sans avoir besoin pour autant de supposer qu'il y ait plus d'une

---

(19) Plus vraisemblablement aux habitudes architecturales de la côte, influencées par les rapatriés du Brésil des années 1835-1850.



famille logée là. Il y a des cours qui ne sont habitées que par une famille; il y en a aussi, par contre, qui en abritent plusieurs. Les cours sont clôturées par des haies en paille de maïs, dont la hauteur dépasse la taille d'un homme, et qui sont séparées par des chemins étroits aux méandres infinis.

Le mobilier et les ustensiles qui garnissent ces habitations sont, certes, très primitifs, mais ils comportent infiniment plus d'objets qu'on ne pourrait s'imaginer en Europe. On y trouve, par exemple, des nattes de paille joliment tressées(20), sur lesquelles les indigènes reposent pendant la nuit ; des poteries en argile ou des Calebasses taillées dans la courge(21), et d'autres récipients ayant les formes et les tailles les plus diverses ; d'énormes jarres plantées dans le sol et formant de longues files : elles servent de réservoirs d'eau et ressemblent tout à fait, par leur forme, leur couleur et leur position, à ces fameux récipients où étaient conservés l'huile ou le vin mis en vente dans la cité antique de Pompéi(22) ; des épées, des couteaux longs et courts, des poignards ; des tissus achetés ou résultant d'un travail local de filature et de tissage ; on y trouve également, sous forme de fûts de rhum à moitié vides, de vieilles caisses et de boîtes de fer-blanc vides, les signes indubitables d'un commerce actif avec la côte, mais qui n'est tenu que par des négociants intermédiaires. Dans les localités comme Gbomé-le-Marché, qui fourmillent littéralement de moustiques, certaines personnes, voire des femmes qui, d'habitude, sont défavorisées par rapport aux hommes, possèdent des moustiquaires (mal entretenues).

Tout bien considéré, le lecteur déduira de l'énumération des objets ci-dessus mentionnés que, tout au moins, les Noirs vivant sur cette côte ne sont pas des sauvages. Ils possèdent maintes qualités artistiques et, s'ils ne fabriquent pas des parures en or, à l'instar des Noirs de Cape Coast et d'Accra(23), ils savent cependant comment s'y prendre pour fabriquer des récipients ayant une forme presque artistique en s'aidant du tour de potier ; ils savent tanner le cuir, tirer du fil du cotonnier

---

(20) Il s'agit de vanneries de *Cyperus articulatus* (Kéti), une des spécialités de la région.

(21) Le calebassier africain est effectivement une liane herbacée proche de la courge.

(22) Site archéologique fameux d'Italie du Sud.

(23) Sur le littoral de la Gold Coast, mais les plus belles orfèvreries se trouvent dans l'intérieur, en particulier chez les Ashanti.

sauvage et tisser, sur des métiers à tisser de fabrication locale, des bandes de tissu dont la largeur peut atteindre 22 cm (ce moyen ne permet pas d'avoir des bandes de tissus plus larges). Tout ce savoir-faire n'a pas été transféré aux Noirs par les Blancs de la Côte : la meilleure preuve en est que les Nègres qui vivent tout près de la côte ne possèdent plus une telle industrie. Lorsque le trafic commercial devient trop intense, les métiers exercés par les Noirs eux-mêmes déclinent. La raison en est que les produits qui en sont issus ne peuvent pas rivaliser avec les marchandises européennes sur le plan de la qualité et du prix, ou bien que trop de gens s'adonnent alors au commerce. En effet, le Noir aime le commerce par-dessus tout. Dans ce pays, on peut dire que pratiquement chacun fait un peu de commerce. Chaque roi en fait ; toutes les femmes du roi s'y adonnent, et même chaque esclave et, dans des cas particuliers, l'esclave de l'esclave...

J'ai été surpris de constater que chaque village -si grand ou si petit soit-il- possède plusieurs bâtiments publics. Lorsque je vis pour la première fois, à Abobo(24) (je reparlerai de cette localité par la suite), un bâtiment allongé constitué sur tout son pourtour par des sortes d'arcades cintrées, un bâtiment du reste totalement vide et dont la disposition générale rappelle les buvettes de nos stations thermales(25), lorsque je me rendis compte par la suite que cette construction était installée au seul endroit surélevé de la localité, d'où l'on a une vue magnifique, je me posai la question de savoir si les Nègres ont le sens de l'Art. Depuis, j'ai vu des bâtiments similaires dans des dizaines et des dizaines de localités et, à chaque fois, je me suis posé la même question(26). On dira ce que l'on veut; ces bâtiments sont beaux sur le plan architectural ou, tout au moins, on a fait, en les érigeant, une tentative que l'on devrait appeler telle si on l'améliorait. Ces bâtiments - dont on ne trouve aucune trace sur la côte- sont en l'occurrence des palais de justice. Les petites localités en possèdent un ; dans les localités assez importantes, par contre, où différents chefs se partagent le pouvoir,

---

(24) *Un peu plus au sud, au-dessus de la rive occidentale du lac Togo.*

(25) *C'est un awa ou awamé, lieu de réunion des villages éwé. Un ou deux documents photographiques allemands ou les rares awa qui subsistent (comme à Togoville) ne montrent que des linteaux droits. Question d'ethno-architecture à éclaircir.*

(26) *Sans oser répondre franchement "oui", ce qui choquerait trop de préjugés racistes : il ne saurait y avoir d'Art que dans les "civilisations supérieures".*

on en trouve plusieurs. En outre, chaque village possède au moins une place à palabre, au centre duquel se dresse, la plupart du temps, un grand arbre.

Il faut ranger également les temples des fétiches parmi les bâtiments publics. Leur installation rappelle celle des palais de justice, à cette différence près que les ouvertures cintrées ne sont pratiquées que sur la façade des maisons du fétiche, tandis que ces dernières restent fermées par derrière. Il faut ajouter qu'il existe, partout où ces bâtiments ne sont pas fermés, un mur bas, haut de 30 cm, qu'il faut franchir avant de pénétrer à l'intérieur. Je n'ai pas exploré davantage les maisons des fétiches pour ne pas provoquer de mécontentement, bien que le Noir ne soit rien moins que fanatique. Vues de l'extérieur, elles sont fréquemment décorées à l'aide de peintures aux couleurs vives, qui forment un contraste violent avec l'argile rouge foncé. J'ai cru découvrir, dans la plupart de ces animaux qu'on a essayé de représenter ici, des chevaux dessinés d'une main puérile -le cheval étant, parmi tous nos animaux domestiques, celui qui en impose le plus aux Noirs, pour la bonne raison qu'il est très rare ici.

Les palais de justice et les maisons des fétiches décrites plus haut présentent plusieurs variantes, mais, à chaque fois, ces bâtiments se dressent à l'endroit le plus beau de la localité, et ils ont chaque fois quelque chose d'original, d'artistique. Tantôt nous trouvons (c'est le cas par exemple à Tahassi)(27) des piliers carrés semblables à des colonnes. Ils sont si proches les uns des autres qu'un homme peut à peine passer au travers. Tantôt nous trouvons des bâtiments importants (c'est le cas par exemple à Agomé)(28), ayant simplement une porte à la place des arcades, mais pourvus de dizaines et de dizaines de fenêtres, comme s'ils étaient littéralement criblés de trous.

Toutes ces considérations ne concernent que les villages situés un peu à l'écart de la côte. Tous ces villages se ressemblent les uns aux autres comme deux gouttes d'eau. Mais les localités situées à proximité immédiate de la côte ont une disposition différente. Ici le hasard joue un rôle important(29). A Bè, par exemple, la ville des fétiches, les cases sont

---

(27) 2 km au nord-ouest de Kpogamé.

(28) 5 km au nord-ouest de Kpogamé.

(29) Le hasard ne joue évidemment aucun rôle dans ces différences, d'origine religieuse.

rondes; à Lomé et à Baguida, elles sont carrées et construites en roseaux(30), utilisé comme seul matériau de construction, sans addition d'argile ou d'un autre matériau réputé plus solide à l'ordinaire. A l'intérieur du pays, chaque village creuse des trous profonds dans lesquels on déverse les ordures et les déchets. Ceux-ci sont rebouchés une fois remplis ; les villages de la côte par contre -Porto-Seguro notamment- sont très sales. Il est vrai que, comme je l'ai déjà dit, les Noirs vivant à proximité de la mer et des lagunes possèdent un avantage sur les autres : ils se lavent -les filles et les femmes notamment- plusieurs fois par jour, tandis que ce luxe et l'influence bénéfique qu'il exerce sur la peau des indigènes reste interdit aux Noirs de l'intérieur.

C'est probablement la raison pour laquelle on relève dans les villages comme Grand-Séva, Gbomé, Agomé, Agoènyivé, Grand-Lébé, Abobo, etc., bien plus de cas d'éruptions cutanées qu'à Lomé, Baguida, Porto-Seguro et Petit-Popo. Le cas le plus fréquent est assurément cette espèce de dartre appelée *Krokro*, une maladie fort contagieuse mais facile à guérir. Mais d'où proviennent toutes ces croûtes et toutes ces enflures dont sont couverts un grand nombre d'enfants ? Le profane que je suis dans les choses médicales ne saurait le dire. Ce qui produit l'effet le plus désagréable sur l'étranger, en dehors de ces éruptions cutanées, c'est les déformations du nombril que l'on ne rencontre chez aucun autre peuple aussi souvent qu'ici. A Gbomé, j'ai dénombré, parmi les 65 enfants qui nous entouraient, pas moins de 29 cas de hernie ombilicale. Beaucoup traînent cette maladie qui défigure leur corps jusqu'à la vieillesse. Mais chez certains, elle semble régresser par la suite.

Un phénomène qui n'apparaît pas fréquemment, mais que l'on observe pratiquement dans chaque village, frappe l'étranger. Il s'agit de quelques individus appartenant à cette variante tout à fait particulière du type négroïde, qui présentent une peau jaune et des cheveux rouges sans qu'on puisse penser à un mélange de sang européen(31). Mais la maladie de la peau que l'on rencontre le plus souvent est celle qui fait apparaître des taches sur telle ou telle partie du corps du Noir(32). Ces dernières sont aussi blanches que la peau d'un Européen. Plakkou lui-même présente de telles taches aux bras et aux cuisses. Ces dernières proviennent d'une maladie qui affecte tout le corps, et non de ces causes

---

(30) *Ou en palmes tressées ?*

(31) *Ce sont tout simplement des albinos.*

(32) *Pian ou vitiligo (une dépigmentation héréditaire), voire lèpre ?*

naturelles qui font que, chez le Noir, la paume de la main et la plante du pied sont plus claires que le reste, ou bien que le malfaiteur qui a dû plonger la main dans l'huile bouillante présente des taches blanches à la main dont il s'est servi.

Avant notre départ de Gbomé, une charmante saynète s'est déroulée sous nos yeux. Nous fûmes frappés par la belle stature et les traits fins (dans la mesure où l'on peut en parler chez un Noir) d'une jeune fille à peine sortie de l'enfance. Un de mes accompagnateurs lui fit signe de s'approcher et lui remit un shilling, tandis que la jeune fille détournait les yeux de confusion. Elle resta plantée là pendant longtemps en souriant et en nous regardant avec fierté, tandis qu'une folle hilarité s'emparait des membres de sa famille, comme cela se produit habituellement en milieu nègre. Mais lorsque nous nous disposions à partir et que nous ne pensions plus du tout à la jeune fille, cette dernière vint vers nous en bondissant. Elle s'agenouilla, détourna à nouveau les yeux, et déposa une poule au pied de l'homme qui lui avait offert le shilling...

Lorsqu'après notre départ de Gbomé, nous reprîmes la marche en direction d'Agomé, vers le nord-ouest, nous débouchâmes dans une zone surélevée et de plus en plus accidentée : la différence de niveau entre les vallées et les hauts plateaux étriés des chaînes de collines pourrait se situer ici autour de 100 m(33). Par moments, le pays, recouvert d'une végétation exubérante, nous offrait de magnifiques panoramas, de même que des tronçons du lac Togo, situé à présent bien loin derrière nous dans le sud. Si l'on considère les paysages qui le constituent, on aurait pu dire de ce pays qu'il est beau au sens européen du terme. Je voudrais le comparer avec les alentours de Metz(34). La seule différence qui les sépare réside dans le fait qu'on ne rencontre ici ni de montagnes, ni de collines isolés, mais simplement des chaînes de collines qui s'étirent en longueur. Le pays est recouvert, dans la mesure où il n'est pas exploité à des fins agricoles, par des roseaux de haute taille ou par des broussailles basses, que surplombent des arbres gigantesques(35). On avait planté

---

(33) *Au plus 25 m. A mesure qu'on s'avance vers le nord, les vallées du plateau sont plus vigoureusement incisées : les altitudes sont faibles, mais les pentes fortes.*

(34) *En Lorraine annexée par l'Allemagne ; c'est aussi un paysage calme et majestueux de rebord de plateau (mais sans lac...).*

(35) *Certainement des fromagers et des Antiaris.*

dans les champs du manioc, du maïs, des patates ou des betteraves sucrières(36) ; de temps en temps on voyait des ananas, tout comme des arbres et des arbustes, tels que les papayers, les palmiers à huile, les bananiers et le poivrier local. Si l'on considère qu'en fait d'outil aratoire, ces gens n'ont, en tout et pour tout, qu'une petite plaque de fer attachée à un bâton (qui leur sert certes à creuser des trous, mais avec laquelle ils ne peuvent ni retourner ni ameublir le sol), on doit les féliciter chaleureusement pour la bonne tenue de leurs champs. Les indigènes ont également beaucoup de travail quand il s'agit de défricher et de brûler les broussailles pour installer de nouveaux champs.

Nulle part au Togo, je n'ai vu de gibier à quatre pattes(37) ; cependant, le pays fourmille littéralement de bêtes à plumes. Quand on veut, on peut tirer à tout moment sur les éperviers et les pigeons. Mes accompagnateurs profitèrent largement de cette aubaine pendant que j'étais occupé à prendre des notes, et ils contribuèrent à un agréable enrichissement de notre cuisine, en nous fournissant notamment de petits pigeons au ventre rouge.

Une bonne heure après notre départ de Gbomé, nous parvînmes à Agomé. On nous conduisit auprès du chef et, après avoir étanché, devant le peuple assemblé, la soif qui nous brûlait la gorge, nous envoyâmes nos Noirs à la recherche de deux chambres aérées dans lesquelles suspendre nos hamacs. Chacune de ces deux pièces constituait une petite maison. Le toit était fait de jonc, mais les murs étaient constitués par une rangée de bâtons entre lesquels l'air pouvait circuler pratiquement sans entrave et où un homme pouvait se glisser. Certes, ce genre de construction aérée avait ses avantages, mais il présentait aussi des inconvénients, dans la mesure où nous aurions bien aimé nous déshabiller et que nous étions cernés par des centaines de personnes. A cet égard, on ne peut s'attendre à ce que les indigènes fassent preuve de tact ou de modestie. Ils regardent fixement les étrangers, comme le font chez nous les enfants lorsqu'ils aperçoivent un montreur d'ours. Mais dès que l'on sort et qu'on se dirige vers eux d'un pas ferme (en riant, de préférence), ils sont en proie à une folle panique. Les enfants, les vieillards, les jeunes gens et les vieilles femmes font la culbute et roulent les uns sur les autres comme des pelotes. C'est un vrai plaisir pour les yeux ! Après avoir passé

---

(36) *Totalement invraisemblable. Peut-être des Corchorus olitorus ou Solanum, dont les feuilles ressemblent à celles de la betterave.*

(37) *Zöller entendra tout de même un léopard (cf. chapitre suivant).*

un bref moment de répit dans le hamac, nous prîmes le déjeuner dans une troisième petite maison, décorée à l'aide d'une natte artistement tressée.

Nous reprîmes le voyage. Chemin faisant, nous avons entendu parler d'un gros village appelé Adangbé et situé plus au nord(38) ; on nous apprit qu'un cours d'eau important coulait dans ses abords(39), que le territoire d'Adangbé appartenait encore au Togo, mais que ses habitants étaient des immigrés sans lien de parenté avec les populations voisines(40). Dans l'espoir que nous aurions, à partir d'Adangbé, des informations plus précises sur la frontière nord du territoire du Togo, nous eûmes l'intention de nous rendre tout d'abord dans cette localité. A cet effet, nous invitâmes les chefs d'Agomé à se joindre à nous, dans le but de nous informer auprès d'eux et de leur demander de nous fournir des guides. L'un de ces chefs avait l'air aussi intelligent que désagréable. Il ressemblait au comte de Saint-Bris dans "*Les Huguenots*"(41), un personnage qui est devenu un stéréotype sur nos scènes. Le chef nous expliqua qu'il n'était pas possible d'aller à Adangbé, et qu'il ne nous fournirait pas de guides. Au début, il justifia ses propos par l'existence d'un grand fleuve que nous ne pourrions pas traverser en raison du manque de pirogues(42). Plus tard, quand il vit que nous n'étions pas effrayés par ce fleuve, il nous parla de la présence de marais et, quand il s'aperçut que même ces derniers n'avaient pas l'air de nous impressionner, il invoqua sans cesse d'autres raisons. Nous eûmes beau lui expliquer que nous partirions sans nos bagages et que nous garantissons la sécurité des guides qu'il nous aurait fournis, le Nègre entêté ne démordit pas de sa décision. Lorsque les palabres s'envenimèrent, il nous raconta qu'il y a bien longtemps, ils avaient reçu la visite d'un Blanc qui voulait lui aussi pénétrer loin à l'intérieur des terres. On l'avait tourné en dérision et on l'avait égaré. Il ajouta qu'il n'avait pas l'intention de nous réserver le même sort ; c'est pourquoi il nous disait franchement la vérité. Nous revînmes plusieurs fois à la charge, en proposant au chef de bien vouloir nous fournir des guides simplement jusqu'au fleuve ou au marais, mais il nous fit savoir que tous

---

(38) A 25 km au nord de Kpogamé.

(39) C'est toujours le Haho.

(40) Exact ; ils viennent des environs d'Accra.

(41) Le modèle du traître de mélodrame, dans l'opéra de Meyerbeer.

(42) Adangbé est sur la même rive qu'Agomé (mais il y a, immédiatement au nord de celui-ci, la vallée marécageuse de la Lili à franchir).

ses hommes adultes étaient occupés et que ses garçons seraient effrayés par cette idée. Nous attirâmes son attention sur nos cinq excellents fusils à répétition qui épargneraient bien à quiconque nous suivrait la nécessité d'avoir peur, et nous mîmes un terme aux palabres en disant que nous nous rendrions à Adangbé, sinon à partir d'Agomé, du moins une autre fois à partir d'un autre point et que, sur le chemin du retour, nous ferions aux gens d'Agomé l'honneur de notre visite.

Si à présent on me demande pourquoi nous n'avons pas cherché à nous rendre à Adangbé en dépit du chef, je répondrai en invoquant l'insuffisance de notre équipement, qui n'était pas prévu pour ces cas-là. Nous n'avions pas de vivres pour nourrir nos Noirs, ni une quantité suffisante de tissu et d'eau-de-vie que nous pourrions utiliser à l'intérieur du pays -où l'argent liquide est peu ou pas du tout connu- pour régler nos besoins et avec lesquels nous aurions pu payer, en cas de nécessité, le droit de passer. Nos vives palabres eurent pour conséquence immédiate que l'on refusa de vendre dorénavant du pain de maïs (*kinké*) à nos Noirs. Cette circonstance ne nous fit que trop sentir à quel point nous en étions réduits au bon vouloir des indigènes pour l'alimentation de nos Noirs. Plakkou, le chef de Togo, se retira tristement, après avoir cherché vainement à arranger les choses en notre faveur. Pendant que nous prenions le café à la fin du repas, les "lettres de recommandation vivantes" de Grand-Séva et de Gbomé, que l'on avait entre-temps montés contre nous, firent leur apparition. Ils réclamaient le règlement de leur salaire en vue d'un retour précipité dans leurs villages. Nous les flanquâmes dehors en riant, parce qu'ils n'avaient jamais fait preuve d'une telle hâte et qu'ils ne pouvaient plus, de toute façon, arriver chez eux au cours de cette journée.

Nous examinâmes avec soin la conduite à tenir; fallait-il utiliser la force ? C'eût été impossible, même si les marchands la redoutaient pour des raisons commerciales, pour la simple raison qu'on ne nous avait pas du tout opposé une résistance active, mais plutôt passive. De plus, nous n'aurions pu briser une résistance éventuelle avec cinq fusils que si nous les avions utilisés. Mais avec une escorte de 20 hommes armés, on pourrait, à mon avis, traverser tout le pays jusqu'à la frontière du Dahomey sans être obligé de tirer sur autre chose que sur du gibier.

Les raisons pour lesquelles on a cherché à stopper notre progression peuvent avoir une origine multiple. Ou bien les informations que nous avons fournies sur l'objet de notre voyage avaient été mal



traduites, et on nous avait pris pour des chasseurs d'esclaves, ou bien -et cela, on pouvait le déduire des propos tenus par les indigènes- ils avaient des démêlés avec Adangbé et vivaient dans la peur. Ou bien enfin -et c'est le cas le plus vraisemblable(43)- on était inquiet pour ce fameux monopole du commerce intermédiaire que se sont appropriés partout en Afrique les races vivant à une certaine distance du littoral. Les marchandises qui proviennent de l'intérieur passent par de très nombreuses mains avant de parvenir à la côte. Déjà, les gens d'Agomé ne traitent plus directement avec les marchands. Le voyage d'une journée en direction d'Adangbé, situé dans le nord, nous aurait conduits à une autre ligne de commerçants intermédiaires, et ce contact direct paraissait suspect à Agomé. Du reste, quiconque a franchi une ceinture côtière large de 50 à 100 km se voit débarrassé de ce problème fâcheux. Une des raisons qui expliquent cette situation est qu'il rencontre ici des Etats plus importants, au lieu du morcellement qui caractérise la côte.

Nous passâmes la soirée à Agomé à chasser les éperviers et les pigeons ; Messieurs Randad et Durchbach, en particulier, surent inculquer aux indigènes la conviction que chaque fois que le Blanc tire, il atteint nécessairement sa cible. Mais il était moins réjouissant de voir une pluie battante s'abattre sur la région pendant la nuit, apportant la preuve que les toits en jonc des indigènes ne sont pas tout à fait étanches. Déjà auparavant, les vêtements humides avaient séché tant et tant de fois sur notre peau qu'il n'aurait pas été du tout étonnant que tel ou tel d'entre nous eût contracté un accès de fièvre. Heureusement, tout alla bien et, lorsque nous nous mîmes en route le lendemain matin, après avoir réglé nos comptes qui, à chaque fois, ne s'élevaient qu'à quelques shillings, et remis des cadeaux, conformément à l'usage, les splendeurs de la nature environnante nous firent même oublier tous nos désagréments, voire ce que notre retour un peu contraint avait de pénible.

Accédant à un souhait formulé par les habitants de Tahassi(44), nous fîmes un petit détour dans le but de visiter cette localité composée de trois villages et fortement peuplée. Déjà les indigènes nous attendaient à un quart d'heure de leur village ; ils formaient pour ainsi dire la haie le long du chemin, faisant presque penser au spectacle que l'on voit en Allemagne à l'arrivée du seigneur du village. Nous ne fîmes

---

(43) *Oui.*

(44) *A peu près à mi-chemin entre Agomé et Kpogamé.*

de pause nulle part. Nous étions accompagnés par une grande foule. A peine avons nous quitté le territoire formé par ces trois villages qu'une délégation de femmes vint auprès de nous. Elle nous fit demander par l'interprète si les hommes blancs n'étaient pas désireux de rendre hommage à la Vénus(45) africaine en compagnie de leurs filles. De telles choses sont trop caractéristiques de ce pays et de la mentalité de ses habitants noirs pour qu'on les passe sous silence, même au risque de faire scandale ici et là. Nous nous reposâmes pendant quelques instant à Gbomé-la-Ville avant de reprendre la marche en direction de Gbomé-le-Marché, distant d'une heure. Nous avons donné l'ordre d'acheminer dans cette localité le bateau que nous avons laissé à Petit-Séva. En guise d'accréditation, nous avons remis une chevalière au messager noir.

Il nous fallait tenter à nouveau de pénétrer dans l'embouchure du fleuve Haho par la voie des caux. Afin d'alléger le poids du bateau, nous avons laissé sur place ceux de nos Noirs qui n'étaient pas indispensables. Par contre, nous avons embarqué un guide qui connaissait bien le pays. Déjà, nous avons pu suivre le chemin à partir de l'endroit où les hauts plateaux situés entre Gbomé-la-Ville et Gbomé-le-Marché s'affaissent de plusieurs centaines de pieds(46). Il est délimité par des broussailles esseulées, au milieu desquelles le fleuve serpente parmi les roseaux à la périphérie nord du lac Togo.

Cette fois-ci, la tentative réussit, presque contre toute attente ; en moins d'une heure, nous vîmes à notre droite et à notre gauche la terre ferme du rivage, au sol montant recouvert par des arbres feuillus. Nous ne naviguions plus sur le lac, mais bien sur le fleuve. Si l'on fait abstraction des nombreux méandres du Haho, on peut dire en gros que ce dernier coule du nord vers le sud. Sa largeur oscille entre 20 et 40 m. Quant à sa profondeur, elle reste constante et atteint 3 à 3,5 m. Les indices que nous avons relevés sur les arbres montraient clairement que, il n'y a pas longtemps, les caux avaient dû atteindre 1,5 m au-dessus de leur niveau actuel(47) ; tout porte à croire qu'à l'époque le courant, à peine perceptible en ce moment (la lagune atteignait son niveau moyen),

---

(45) Déesse de l'Amour. La formulation authentique était probablement beaucoup plus crue.

(46) En fait 15 à 20 m.

(47) Lors des crues d'août-septembre, le débit est 11 fois supérieur au débit moyen (66 m<sup>3</sup>/s au lieu de 6. Le Zio en crue atteint les 100 et le Mono les 700 m<sup>3</sup> par seconde). Tout ceci est bien observé.

a été plus fort. La végétation qui recouvrait les rives, les broussailles et notamment les arbres, est caractérisée par une exubérance toute tropicale. Je revis, pour la première fois depuis mon arrivée ici, ces fameux arbres drapés dans un manteau de lianes et d'autres plantes grimpantes qui, à l'époque, m'avaient enchanté au Paraguay. Souvent des arbres tombés dans le fleuve ou suspendus par-dessus son lit en interdisaient l'accès, avec leur enchevêtrement de lianes et de racines aériennes qui continuaient à croître avec exubérance. Il fallait patienter jusqu'à ce que nos gens se frayent un chemin à l'aide des sabres d'abattis.

Parmi les hôtes de la forêt, nous ne vîmes, cette fois-ci encore, en dehors des crocodiles et de quelques singes, que le gibier à plumes. Nous tuâmes deux énormes éperviers (dont cinquante exemplaires se sont présentés au même point) et un héron gris. Au moment précis où ce dernier était hissé à bord, un vacarme assourdissant produit par les roseaux et les broussailles brisés attira notre regard vers la berge, et nous vîmes un énorme crocodile dévaler en roulant la berge, haute de trois ou quatre mètres. Pendant ce voyage, nous tirâmes sur cinq crocodiles, dont trois ont été blessés.

Tout d'abord nous ne vîmes point d'hommes, et pourtant la fumée qui s'élevait au-dessus des feux de brousse trahissait leur présence. Et puis les cordes tendues en travers du fleuve (au-dessous de la surface de l'eau) prouvaient qu'il y avait nécessairement beaucoup de gens par là, qui souhaitaient utiliser ce moyen pour nager d'une rive à l'autre. Deux heures après notre départ de Gbomé-le-Marché, nous parvîmes à un point de bifurcation du fleuve. L'affluent de moindre importance(48), venant de gauche depuis l'ouest-nord-ouest, fut bloqué cinq minutes après par des clôtures à poissons, tandis que des femmes qui prenaient leur bain à cet endroit poussaient des cris assourdissants. Ce n'est qu'au prix de mille difficultés que nous mîmes pied à terre, pour continuer à suivre sur la terre ferme le cours de cet affluent. Mais nous ne vîmes qu'une dépression marécageuse s'étendant apparemment à perte de vue, au milieu d'un rideau d'arbres, et recouverte de roseaux.

Lorsque nous prîmes nos dispositions pour virer et pénétrer dans l'affluent venant de droite(49) (de l'est-nord-est), les gens qui se trouvaient sur la berge nous crièrent que nous serions impliqués dans des

---

(48) Probablement la Lili.

(49) Sans doute le Haho lui-même.

palabres si nous rompions les clôtures à poissons. Nous répliquâmes qu'ils auraient dû prévoir une ouverture et, en nous aidant des sabres d'abattis de nos Noirs, nous prouvâmes aussitôt que nous n'étions pas effrayés par leurs menaces. Bien que la profondeur de l'eau restât constante et que sa largeur ne diminuât point sensiblement, notre progression devenait de plus en plus pénible en raison des clôtures à poissons de plus en plus nombreuses qu'il fallait franchir, de la présence de nombreux méandres et des arbres qui, en se penchant, débordaient largement sur le lit du fleuve. Nous constatâmes également que le courant devenait de plus en plus fort ici. Nos rameurs n'étaient pas du tout enchantés par cette expédition et à plusieurs reprises, lorsque la besogne devenait pénible, nous dûmes leur verser une bonne rasade de gin pour les encourager. Après avoir navigué pendant une demi-heure sur cet affluent latéral droit, nous parvîmes à proximité de deux énormes clôtures à poissons. Nous n'aurions pu, ni voulu franchir ces dernières en raison de leur solidité. On aurait pu pousser une pirogue par-dessus cet ouvrage et poursuivre le voyage pendant un bon moment encore, dans la mesure où la profondeur de l'eau restait invariable. Mais c'était impossible en raison de la largeur de notre bateau, qui transportait de surcroît dix personnes et était pourvu d'un large toit. Pendant que les autres restaient à bord, Monsieur Randad et moi-même, nous quittâmes l'embarcation pour effectuer encore une marche d'une demi-heure le long de la berge. Nous traversâmes une forêt vierge particulièrement touffue, semblable à celle que j'ai connue à Joinville et à Blumenau, au Brésil, et qui m'était devenue assez familière ; la seule chose qui m'a frappé était la prépondérance presque exclusive, d'énormes palmiers à huile, qui devaient être très vieux. Je voyais pour la première fois ces plantes utiles croître en si grand nombre qu'on pourrait parler véritablement de forêts de palmiers à huile. Je cherchai vainement un signe me permettant de savoir si ces palmiers croissaient librement ou étaient plantés par l'homme(50). Tous les commerçants qui achètent de l'huile à la côte sont d'accord avec la première partie de cette affirmation sans avoir, du reste, vu eux-mêmes ces forêts de palmiers. Quant à moi, la chose me parut pour le moins très douteuse : les arbres chargés de fruits noirs et rouges, qui se dressaient au beau milieu de la forêt vierge, sont séparés par un écart trop régulier pour qu'on ne soit pas tenté de croire qu'ils avaient été plantés par l'homme, il y a très longtemps.

---

(50) Les deux : il s'agit d'une palmeraie "sub-spontanée".

Sur le chemin du retour, nous vîmes des chauve-souris tourner autour de nous et de nombreuses lucioles dessiner des traînées lumineuses dans l'air. Quant à nous, nous avons hâte d'échapper aux moustiques et aux mouches des forêts de palétuviers, qui sont encore plus redoutables. Par bonheur, le Lac Togo n'est pas infesté par ce fléau.

## CHAPITRE IV

### LES PLACES COMMERCIALES DE PORTO-SEGURO ET BAGUIDA. AUTRES INCURSIONS A L'INTERIEUR DU TOGO ET RESULTATS OBTENUS

(Porto-Seguro.- Une localité malpropre de 1200 habitants.- Le soi-disant roi Mensa.- Bonnet de nuit et haut-de-forme en guise de chapeaux.- Pirate et fratricide.- Baguida.- Des factoreries installées sur la côte depuis 1880.- Le chef Gassu et son successeur.- Bon point de vue à partir d'Abobo.- Un léopard se lance à notre poursuite.- Chevauchée à Agoènyivé.- Le village de Biassé.- Fabrication des idoles.- Résultats généraux de mes excursions.- Relief du Togo.- Protectorat allemand: 1300 km<sup>2</sup> de superficie, 40 000 habitants.- Recommandations pour l'administration ultérieure du protectorat).

On ne dénombre que quatre localités sur la côte du protectorat allemand, dont la longueur, selon mes calculs, dépasse un tout petit peu 36 km(1). Il s'agit des deux places commerciales allemandes de Lomé et de Baguida, de Porto-Seguro (une cité plus importante, mais qui n'entretient pas de rapports commerciaux directs avec l'Europe)(2) et Goun Kopé ou Bgum Koffi, un village insignifiant. Avec ses 1200 habitants, Porto-Seguro constitue l'une des localités les plus malpropres que j'aie jamais vues dans ce pays. Entre des cases, en partie rondes et en partie rectangulaires, construites à l'aide de limon gris (*swish*) mélangé de roseaux, s'entassent de véritables montagnes de déchets

---

(1) Exact, en incluant Agbodrafo (Porto-Seguro). Rappelons qu'Aného n'en fera partie qu'un an plus tard, fin 1885.

(2) Si : par la firme française Cyprien-Fabre (qui manoeuvre pour une annexion de la région par la France).

nauséabonds, d'origine minérale ou végétale. Le nombre des maisons dont l'architecture rappelle vaguement celle de l'Europe se limite à deux ou trois anciennes factoreries (en partie délabrées). La ville, si l'on peut appeler ainsi cette localité, conformément aux usages du pays, possédait jadis une certaine importance, à l'époque où le commerce des esclaves était florissant. Mais, depuis que le roi Mlapa de Togo a fait don du terrain sur lequel se trouve la localité à un ancien rameur, qui se fait appeler à présent le roi Mensa(3), le peu de commerce qui existait encore ici en dehors du trafic des esclaves a été ruiné par les mesures oppressives de ce petit tyran. Je ne saurais dire d'où vient le nom *Gomalouta*(4) qui figure sur plus d'une carte. Dans la localité elle-même, les indigènes affirment n'avoir jamais entendu ce nom.

Lorsque je me rendis à Porto-Seguro à bord d'un bateau lagunaire et que je déballais mes provisions chez Oklou, un petit-fils du feu roi Mlapa, en attendant de poursuivre, après le petit déjeuner, le voyage en hamac jusqu'à Baguida, j'eus aussitôt l'impression de me trouver en pays ennemi. En effet les Krou revinrent de la ville avec la pièce de trois pence (25 pfennigs) que j'avais remise à chacun d'entre eux pour leur subsistance journalière, sans avoir pu les dépenser. Ils affirmèrent que les habitants s'étaient refusé à leur vendre du pain de maïs et du poisson séché. Ce n'est qu'après avoir dépêché un messenger auprès de Mensa que je parvins à obtenir des vivres pour eux. Je ne saurais rien dire de particulier sur les habitants de Porto-Seguro, sinon qu'ils sont les seuls dans tout le territoire du Togo à posséder quelques vaches et boeufs, et que le fétichisme connaît ici, apparemment, un essor tout particulier. Je vis deux fois des féticheuses traverser la ville en cortège, en chantant et en marchant à la queue-leu-leu, apparemment dans le but de récolter

---

(3) *Inexact : la fondation d'Agbodrafo remonte à 1835, quand Kodjo Agbossu, un notable adjigo d'Aného fuyant la puissance des Lawson, vint s'établir sur des terres appartenant à Togoville. Le roi Mensa est son héritier. Le nom de Porto-Seguro avait probablement été donné par les Portugais au siècle précédent, mais cette localité antérieure n'a pas laissé d'autres traces.*

*Le problème politique est que, pour les gens de Togoville (et les Allemands), Agbodrafo doit suivre le devenir de l'ensemble du "territoire de Togoville", et donc appartient ipso facto au protectorat allemand, alors que Mensa, allié aux Lawson, s'y refuse. Les relations sont donc très tendues, et les jugements peu amènes.*

(4) *Non identifié.*

des aumônes. La première fois, il s'agissait de femmes entre deux âges, dont le corps était littéralement criblé de plusieurs rangées de cauris blancs retenus par des fils. La seconde fois, je vis passer des jeunes filles nues, dont le cortège rappelait tout à fait celui des garçons portant des branches de palmier dans "*La flûte enchantée*"(5), abstraction faite de leur toilette...

A Porto-Seguro, on ne trouve pas de factoreries construites dans le même style que celles de Lomé, Baguida, Petit-Popo et Grand-Popo, mais la firme française Cyprien-Fabre-et-Cie entretient là-bas un commerçant de couleur, au mépris de la fâcheuse disposition qui lui impose de n'employer que les gens de Mensa comme ouvriers et comme rameurs. Si nous mentionnons encore qu'un Noir originaire de Sierra Leone fait des affaires sous la raison sociale "Hooper Brothers" et que Ayité(6) (le commissionnaire indigène de la firme française Régis-aîné-et-Cie résidant à Petit-Popo) entretient un commerçant noir ici, tout comme à Agoué, nous aurons épuisé la liste de ce que Porto-Seguro compte comme commerçants et institutions commerciales.

Deux petits-fils de Mlapa -ils portaient, outre la toge, un bonnet à pointe semblable à celui que portent les paysans français(7)- mènent une existence de petits commerçants à Porto-Seguro, mais ils auraient, dit-on, couru à plusieurs reprises le risque d'être empoisonnés au moment où les remous politiques étaient particulièrement violents. Lorsque je fis demander à Mensa à quelle heure il était disposé à me recevoir, un homme pesant au moins 250 livres(8) et servant de ministre au prétendu roi fit son apparition peu de temps après. Il était bien mis et avait la charge de m'accompagner au "palais". Cette résidence royale consistait en un ramassis hétéroclite de cases badigeonnées avec prétention, à l'aide de couleurs criardes, mais délabrées, à l'entrée desquelles deux vieux canons renversés gisaient dans le sable à côté de leurs affûts. La cour était jonchée de ballots, étant donné que Mensa, à l'instar de ses congénères, se livre au commerce autant que faire se peut. Un hall allongé, situé tout droit devant nous, servait de résidence aux femmes. Pendant ce temps, un commis à l'allure effrontée et peu naturelle, portant des bottes et une culotte à fleurs rose, nous conduisit

---

(5) *Opéra de Mozart.*

(6) *Orthographié Aïté, ancêtre de la famille Ajavon.*

(7) *Allusion peu éclairante.*

(8) 125 kg.



au premier étage d'une maison à demi européenne située à gauche. Le salon était équipé d'une table, d'un canapé en rotin, de plusieurs chaises, d'un miroir vénitien devenu aveugle depuis longtemps et d'une image du Christ. Tout cela rappelait un peu l'Orient, où l'on voit surgir, en plein milieu de la pire barbarie, de telles réminiscences de la culture européenne, au moment où l'on s'y attend le moins.

Après m'avoir fait attendre cinq à dix minutes (même ces messieurs savent ce qu'on appelle "faire antichambre"), le roi Mensa fit son apparition, drapé dans une dignité guindée et portant un accoutrement proprement stupéfiant. Ses pieds étaient nus, comme ceux de son ministre. Une toge à fleurs multicolore flottait autour de ses épaules. Quant au crâne du vieux pécheur -oh, si seulement je pouvais dessiner !-, il était recouvert par un bonnet de nuit européen tout blanc à l'usage des femmes(9), sur lequel trônait un chapeau haut-de-forme qu'il avait déjà enfoncé au moins dix fois. Tel qu'il était, il constituait un modèle dont la perfection restera à tout jamais inégalée pour toutes les représentations futures de la "*Chauve-souris*"(10). J'estimai l'âge de Mensa à 50 ans(11), en me basant sur ses traits et le soupçon de barbe grise tout à fait dérisoire qu'il portait. Après avoir ôté son prodigieux chapeau haut-de-forme, Mensa s'avança vers moi avec quelque réserve et me tendit, tandis que je restais tranquillement assis à ma place, son honorable main droite, en vue de produire deux claquements avec l'auriculaire. Puis, dégarnissant ses épaules, il fit tomber la toge jusqu'à la hauteur de la ceinture et prit place sur le canapé de rotin à quelque distance de moi. Le commis à la culotte rouge faisait office d'interprète ; il traduisit mes compliments au roi, puis il répéta les interminables formules de politesse de Mensa, bien que celui-ci comprît fort bien l'anglais lui-même, et enfin demanda en mon nom à Mensa combien de femmes et d'enfants (*pickeninns*) comptait sa famille. Il répondit : 20 femmes et 47 enfants mâles.

Je me disposais déjà à partir lorsqu'on apporta deux bouteilles de bière, que l'on déboucha après quelque hésitation, non sans que Mensa m'eut supplié auparavant de lui offrir à l'occasion de la bière, même si ce don ne consistait qu'en quelques bouteilles. Etant donné que les

---

(9) Il s'agit de la coiffe traditionnelle des chefs de la région, toujours en usage aujourd'hui, le *djegba* (d'origine *yoruba*).

(10) Allusion à l'opérette viennoise de Johan Strauss junior.

(11) Il serait né vers 1830. Il mourra en 1896.

empoisonnements sont monnaie courante ici, on m'avait mis en garde contre les mets ou les boissons qui me seraient offerts par Mensa, mais comme la feuille d'étain qui recouvrait le col des bouteilles était encore intacte, je crus devoir renoncer à la prudence pour des raisons de politesse. Déjà on peut déduire, de la mise en garde que l'on m'avait adressée, que Mensa ne jouissait pas d'une réputation spécialement bonne. Je mentionnerai, pour ne citer que quelques exemples tirés du long catalogue de péchés de ce sacré bonhomme, qu'il s'était distingué à plusieurs reprises comme pirate, ou plutôt comme naufrageur(12), et qu'il fit passer son propre frère de vie à trépas en lui infligeant le supplice du pal. Lorsque je pris congé de lui, Mensa m'accompagna jusqu'au portail de sa ferme avec une politesse pleine de délicatesse ; quant à moi, j'avais l'impression, après avoir couvert les deux kilomètres qui séparaient la lagune de la mer, d'avoir échappé au repaire d'une hyène.

Partis en hamac, nous parvînmes à Baguida après un voyage d'un peu moins de quatre heures, sans avoir vu les villages situés entre les deux localités (mais un peu plus à l'intérieur du pays). Par endroits, la côte est littéralement jonchée des restes immaculés des seiches échouées. Je vis également, à plusieurs reprises, des carapaces de tortues géantes, dont certaines atteignaient 120 cm de long. Ces tortues sortent de la mer pendant la nuit et viennent sur la plage pour dormir, ou bien pour y pondre des oeufs, comme c'est le cas à cette période de l'année. Mais on ne les capture que rarement et, même dans ce cas, les Blancs n'en mangent pratiquement jamais. Les indigènes accordent une plus grande attention à la capture de petits crabes. Ils enfouissent en effet des pots dans le sable dans le but d'y attirer ces petits animaux lors de leurs sorties nocturnes. Quand on est dans un hamac, on n'a que rarement l'occasion de faire d'autres observations. Ces voyages effectués sur la côte au milieu des mugissements d'une mer fort bruyante sont, certes, tout à fait intéressants au début, mais ils se révèlent à la longue très monotones. De surcroît, les porteurs de hamac et les porteurs de bagages constituent souvent un boulet assez lourd à traîner, notamment lorsque ces derniers, ainsi que je l'ai expérimenté à plusieurs reprises lorsque je voyageais seul, traînent de plus en plus loin derrière, et qu'on finit par les perdre de vue. Cela peut avoir, le cas échéant, des

---

(12) Episode non démontré par d'autres sources, de même que le suivant. Mais Mensa résiste à la pression des Allemands, cela suffit à lui imputer tous les défauts.

conséquences tout à fait fâcheuses. En effet, les indigènes n'oseraient pas s'attaquer à un Blanc ; par contre, ils ne se font pas prier pour dépouiller un Krou isolé. Etant donné le tempérament insouciant de ces Krou, les recommandations restent le plus souvent sans effet si le maître n'est pas à côté. La mesure la plus sage consiste à attacher les porteurs eux-mêmes -ou plutôt les charges qu'ils portent- au bras du hamac à l'aide de cordes, de telle sorte qu'ils soient obligés, bon gré mal gré, de marcher à la même cadence.

On aperçoit, longtemps avant d'arriver à Baguida, la résidence de la Factorerie de Brème(13), une imposante maison à deux étages nettement visible de loin(14). C'est ici que j'ai bénéficié d'un accueil tout à fait hospitalier de la part de Monsieur Leuze, et que j'ai appris à connaître l'énorme différence qui existe entre un ménage dirigé par la main attentive d'une femme et un ménage de célibataire, monnaie courante dans ce pays. Les quatre autres factoreries sont des bâtiments à un seul niveau, et leur installation est un peu plus modeste. Quant aux cases des indigènes, qui se sont entassées autour des vastes cours des factoreries, cernées par des clôtures et des haies de cactus et plantées de palmiers (ces derniers sont un peu plus vieux qu'à Lomé, tout en restant encore très petits), elles feraient mieux de ne pas exister du tout. Même comme place marchande, Baguida-Plage(15) est relativement récente, même si elle est un peu plus ancienne que Lomé. Avant 1880, il n'y avait que quelques cases ici, et les factoreries qui, à l'époque, n'avaient pas encore beaucoup d'importance, se trouvaient à 1,5 km plus au nord, dans un endroit du même nom : "Baguida-ville"(16). Aujourd'hui la situation a changé : les factoreries de Baguida-ville sont délabrées et en ruine ; la localité elle-même a été ravalée au rang d'un village, tandis que Baguida-Plage n'a cessé de prendre de l'importance sur le plan commercial, même si cette accélération n'est pas aussi nette qu'à Lomé(17). On y dénombre présentement cinq firmes, notamment Vietor-et-Fils

---

(13) Vietor-et-fils.

(14) Tous les bâtiments anciens de "Baguida Beach" ont été détruits par l'érosion marine à la fin des années 1970.

(15) Bagida-Beach.

(16) Le village actuel -et originel- de Baguida, au nord de la route Lomé-Aného et du monument du Centenaire.

(17) C'est pourtant Baguida(-Beach) qui sera, à la mi-1885, choisie comme résidence par le premier administrateur allemand du Togo, avant le transfert à Aného-Zébé en 1887.

(représentant : Josua Leuze), Wölber-et-Brohm (Armerding), la firme anglaise F.-et-A.-Swanzy (représentée par un Noir), G.B. Williams (le propriétaire est un Nègre originaire de Sierra Leone) et S.B. Cole (également originaire de Sierra Leone).

A Baguida-Plage, les cases des indigènes sont à l'image d'une population en pleine croissance, constituée par un ramassis hétéroclite de gens issus de toutes les localités possibles et imaginables : elles portent la marque du provisoire et de l'inachevé. Les parois latérales des cases sont constituées par de la paille de jonc, fixée perpendiculairement à une charpente rectangulaire, peu solide. Le toit est constitué par d'épaisses couches de paille posées en biais par-dessus. Si jamais un groupe de ces maisons prenait feu, il est exclu de songer à les sauver. Pour les autres maisons, le risque d'incendie est moindre qu'on ne pourrait le croire, étant donné que les bâtiments situés alentour peuvent être démolis aussi rapidement qu'ils ont été érigés.

Juste derrière Baguida se dresse une forêt de grands arbres feuillus(18). Elle est peuplée de temps en temps par des singes et abrite en permanence d'innombrables oiseaux. Mais on ne la visite presque jamais, en raison du mauvais état de ses voies, de son sol sablonneux où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux et de la présence d'un taillis impénétrable(19). Après avoir cheminé pendant un quart d'heure sur un sentier sablonneux en direction du nord, on parvient à Baguida-ville, la résidence de Gassou(20), un vieux roi tout à fait amorphe, qui aime bien s'attribuer le titre de "roi". Selon des rumeurs non confirmées, son plus grand talent consiste à dilapider allègrement le soir, en l'espace de peu d'heures et avec l'aide de quelques compères, les revenus douaniers d'un mois, en consommation de gin et de rhum. En tout cas, son habitation malpropre, les toits arrachés à moitié, les clôtures de branches de palmier renversées n'étaient pas précisément un signe d'aisance. Il y avait à gauche une case qui, apparemment, abritait les dames de la cour, portant la "cravate", et à droite les écuries royales, où quelques cochons poussaient des cris aigus. Gassou portait, lorsqu'il nous reçut, Monsieur Leuze, Monsieur Armerding et moi-même, un vieux chapeau de feutre et une toge sale. Mais il se présenta le lendemain drapé dans un tissu de velours qu'il avait emprunté à je ne sais qui. Le successeur de Gassou

---

(18) Cette forêt inondée de figuiers a été défrichée et brûlée en 1983.

(19) La même formation végétale qu'à Lomé.

(20) Gassou Ier, grand-père du chef actuel, Gassou III.

est, dit-on, un tonnelier employé chez Wölber-et-Brohm. Il s'agit du frère de ce fameux Wilson qui a été embarqué à Petit-Popo et emmené en otage en Allemagne(21).

Par ailleurs, Gassou jouit d'une énorme considération, en dépit du fait que sa capitale compte à peine 100 à 200 habitants, à telle enseigne que la queue de boeuf enveloppée dans de vieux haillons qu'il avait remise à Monsieur Leuze, le représentant de la Factorerie de Brême, et à moi-même comme recommandation et signe distinctif de sa dignité à l'occasion d'une incursion à l'intérieur du pays dans la direction du nord-est (plus exactement à Abobo, le gros village situé sur le lac Togo) a été acceptée partout avec respect.

Derrière Baguida-ville, que l'on appelle aussi *Gassou-Koffi*(22), le paysage est égayé par une forêt d'arbres feuillus, des cocotiers, des bananiers esseulés et notamment de très nombreux rôniers, très appréciés pour leur bois(23).

Partis de Baguida-ville, nous parvînmes à la lagune après une marche de trois quarts d'heure à travers une région recouverte par des savanes d'herbes poussant en faisceaux et des groupes de rôniers semblables à des forêts. A cet endroit et à cette période de l'année, la lagune est constituée par une dépression de terrain marécageuse large de 2 km(24), recouverte par des roseaux dont la hauteur équivalait à la taille de deux hommes. Des veines d'eau d'à peine 4 à 5 pieds de largeur traversent en biais ce bourbier jusqu'à l'autre rive. Lorsque, après avoir laissé sur place nos porteurs de hamac, nous nous rendîmes sur l'autre rive à bord d'une pirogue chancelante, manoeuvrée par des rameurs noirs à la mine sauvage, le décor ressemblait à s'y méprendre à la fameuse image figurant la scène où la fille du Pharaon trouve le petit Moïse déposé dans un fourré de roseaux. Au lieu de la fille du roi qui figure sur les tableaux, on trouvait ici des baigneuses nègres en train de regarder à travers des roseaux qui les recouvraient à moitié. De la terre ferme, nous parvinrent les accents d'une musique qui me rappelait tout à

---

(21) Comme actif conseiller du roi Lawson. La notion de "frère" est très extensive.

(22) "Hameau de Gassou": GASSOU KOFFI

(23) Le "coquaire", si utile pour les charpentiers.

(24) Il s'agit en fait de l'estuaire du Zio, fleuve côtier au débit plus puissant et plus régulier que le Haho.

fait Java. Et lorsque nous mîmes pied à terre à Petit-Lébé(25), après une traversée d'une demi-heure, nous vîmes les habitants en train de célébrer des obsèques, qui tournèrent presque à l'orgie sous l'effet des coups de fusil, de la musique, de la danse et du rhum. Se tapotant la bouche avec la main, les femmes poussaient des cris stridents qui contrastaient avec le vacarme assourdissant des formidables tam-tams africains, dont la voix porte si loin. On a coutume d'enterrer les morts dans la cour de la maison où ils ont vécu, à moins qu'il ne s'agisse d'étrangers apatrides.

Après avoir quitté Petit-Lébé, nous parvînmes après un quart d'heure de marche à travers le lit d'un ruisseau à sec, sur un sol montant, dur et rouge, à Grand-Lébé, un village fortement peuplé, tenu avec un soin méticuleux et fourmillant d'effroyables idoles. Les nombreuses commerçantes qui vivaient dans cette localité poussèrent des cris de joie nous lançant "*Haimbu*"(26) avec des révérences qui n'en finissaient plus. Elles ajoutaient ensuite les formules habituelles : "*Hometale*" (réponse : "*Elle*"), "*Dewale*" (réponse : "*Elle*"), "*Slongale*" (réponse : "*Elle*", "*Donolo*")(27), etc. Poursuivant le voyage, nous marchâmes pendant une heure, tantôt longeant des champs et des greniers de maïs disposés symétriquement, avec un sens de l'ordre tout à fait méticuleux (on dirait qu'ils ont été mesurés au compas), et tantôt marchant sur des sentiers qui serpentaient à travers un fourré de buissons d'où émergeaient des baobabs. A Abobo, notre arrivée provoqua une excitation indescriptible. Les jeunes, apeurés, allèrent tout d'abord se cacher ; les adultes sautèrent par-dessus les clôtures basses en exécutant des bonds impressionnants, dans le but de nous précéder et d'apporter aux gens la nouvelle de l'arrivée des hommes blancs. Un hall blanchi à la chaux et doté de charmantes arcades, qui semblait être le tribunal, attira notre attention. Mais qui pourrait jamais décrire notre étonnement lorsque, nous approchant de l'autre côté, nous vîmes se déployer sous nos yeux un panorama que nous n'aurions pas soupçonné le moins du monde dans ces parages ? Nous avons dû, à notre insu, gravir une pente de plusieurs centaines de pieds de haut(28), car en contrebas, sous nos pieds, s'étendait un terrain recouvert d'une végétation exubérante. Derrière

---

(25) Orthographié "*Lebbe*"; en face de Dévégo.

(26) *Sumom* de Josua Léuze, le commerçant qui accompagne Zöller. (Peut-être dérivé du nom de "*Hambourg*", mais la firme Vietor vient de Brême).

(27) *Donolo* (merci).

(28) En fait, à peine une vingtaine de mètres.

l'ultime rangée de palmiers de ce dernier, scintillait la surface du lac Togo, masse d'eau cernée par des chaînes de collines bleuâtres. Ce n'est qu'à partir de ce seul point du village qu'on pouvait jouir d'une vue aussi magnifique. Est-ce le fait du hasard ou -plutôt- à dessein que les Noirs ont installé précisément là leur tribunal?

Lorsque nous nous installâmes devant la case du premier chef, un homme passablement âgé, en vue des palabres habituelles, et que nous remîmes les cadeaux que nous avons apportés à leurs destinataires, la cour connut en peu de temps une telle affluence qu'il nous était à peine possible de bouger et de nous retourner. Au début, les femmes et les jeunes filles restèrent un peu à l'écart, en riant et en faisant les coquettes. Mais bientôt elles eurent assez de courage pour venir toucher nos vêtements d'un geste timide, et riaient comme des folles dès que nous disions quelque chose ou qu'elles étaient frappées par un détail qu'elles ne connaissaient pas encore. Mais lorsque mon compagnon ajouta aux formules de salutation habituelles la question suivante : "Abobbotale?"(29) ("Comment vont les gens d'Abobo?"), l'allégresse sembla ne plus devoir prendre fin. A la longue, on finit par se lasser de ces pratiques que l'on trouve si amusantes au début, mais les Noirs, pour qui le temps n'a aucune valeur, tirent vanité du fait de pouvoir tirer ces palabres en longueur autant que faire se peut.

Je me suis efforcé, chaque fois que ces occasions s'offraient à moi, de prendre des informations sur les localités situées plus loin à l'intérieur du pays, mais, à chaque fois, cette tentative connut le même échec. L'intellect des Noirs doit -si l'on fait abstraction du fait que la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté les abords immédiats de leurs villages- être particulièrement sous-développé à cet égard. Je vais donner un exemple. On m'avait raconté que Dékpo(30) est situé au nord-ouest et qu'on trouve, bien loin derrière cette localité, Bolou(31), qui, comme je le savais du reste déjà, n'appartient plus au territoire du Togo. On parvenait encore à indiquer la distance qui nous séparait de Dékpo. Quant au temps qu'il fallait pour se rendre à Bolou, les uns l'estimaient à un mois, les autres à 6 heures... Par la suite, je fis une expérience analogue à propos d'Atakpamé(32). On m'assura que le voyage durerait

---

(29) Abɔbɔtɔlɛ dɛ

(30) Près de Davié (30 km au nord de Lomé).

(31) 4 km à l'ouest de Tsévié (35 km au nord de Lomé).

(32) 170 km au nord de Lomé = quatre à cinq jours de marche.

un an. Par contre, si je me déplaçais à cheval, je pourrais l'effectuer en 5 heures... J'ai eu toutes les peines du monde à établir que le voyage pouvait se faire en deux semaines. Eu égard au caractère peu sûr de ces renseignements fournis par les Noirs, le Dr Nachtigal lui-aussi a fait une expérience décisive. Lorsqu'il posa au roi de Glidji la question de savoir combien de villages appartenant à son royaume étaient situés à l'intérieur du pays, celui-ci affirma qu'il y en avait assurément quelques milliers ; mais il estima le nombre des habitants à autant de centaines. Je ne pense pas qu'il y ait un seul chef capable d'indiquer grosso modo le nombre d'habitants de son village. Lorsque je voulus à nouveau prendre des informations à ce sujet à Abobo (dont j'estimai moi-même la population entre 800 et 1000 âmes), le commis indigène qui me servait d'interprète me dissuada de poser cette question, estimant qu'elle était de nature à susciter la méfiance(33).

Le deuxième chef de Grand-Lébé, qui nous avait accompagné à Abobo, me raconta, tandis que, sur le chemin du retour, nous marchions à la queue-leu-leu, comme le veut l'usage dans ce pays, que des gens de Sierra Leone (que les Noirs tenaient en gros pour des Européens) étaient déjà venus à Lébé, mais que, par contre, on n'avait jamais vu de Blancs à Abobo. Il raconta également que les alligators, les léopards et les serpents non venimeux sont considérés comme des "fétiches" (objets sacrés), particulièrement dans cette localité : si l'Européen peut embarquer des peaux de léopard en toute impunité, un Noir, par contre, qui tue un léopard, doit payer une amende. A l'intérieur du pays, les chefs ne parlent naturellement que leur langue locale, mais même ceux de la côte, qui maîtrisent souvent l'anglais ou le portugais, n'aiment pas mettre en valeur leurs connaissances lors des palabres à caractère sérieux ou quelque peu cérémonieux ; de sorte qu'un interprète doit être présent lors de chaque entretien avec les rois ou les chefs.

Les habitants de Grand-Lébé, où nous dûmes à nouveau recruter des piroguiers, nous accueillirent en riant joyeusement. Ils ne nous laissèrent repartir qu'après avoir obtenu de nous la promesse d'une autre visite dans leur pays. Il faisait nuit noire lorsque nous nous installâmes à nouveau dans la pirogue et que nous recommençâmes à naviguer lentement, comme auparavant, sur l'étroite voie d'eau qui serpentait

---

(33) Il ne vient pas à l'esprit de Zöller que c'est cette méfiance (fondée sur la peur de perdre le monopole des routes commerciales) qui pousse les gens à être aussi évasifs que possible sur ce qu'ils veulent cacher.



entre les roseaux, au milieu du bourdonnement des cigales et des vers luisants qui voltigeaient autour de nous. Le commis (un sang mêlé) était en train de nous parler d'un crocodile sacré, qui, tout vivant qu'il soit, n'est pas moins considéré comme un fétiche auquel nos bateliers vouent un grand respect. A cet instant retentit un grondement sinistre, semblable à celui que l'on entend dans les abords du bâtiment qui abrite les bêtes féroces dans nos zoos. La belle tartine au jambon que je tenais à la main tomba dans l'eau et je brandis mon revolver. Le commis et deux de nos bateliers s'accroupirent ou se couchèrent sur le ventre ; le troisième, par contre, resta debout et continua à manipuler sa tige de bambou comme si la chose ne le concernait en aucune façon. L'obscurité était telle que nous ne pouvions rien voir, mais le grondement que nous avions entendu, qui ne cessait de s'amplifier, prouvait que le léopard dont il émanait suivait la trace du bateau : il n'était qu'à quelques pieds ou quelques pas de nous. La distance qui nous séparait des roseaux atteignait tout au plus deux pieds(34) de chaque côté du bateau et, tandis que Monsieur Leuze, qui connaissait assurément mieux la nature couarde du léopard, restait parfaitement calme, j'étais surpris de devoir attendre si longtemps, l'arme au poing, sans voir l'animal bondir dans le bateau comme prévu. Il a dû nous suivre de très près pendant environ cinq minutes, lorsque, à une échancrure du chenal le grondement commença à diminuer d'intensité et finit par s'évanouir totalement. Nos Krou avaient allumé sur l'autre rive un feu qui dansait joyeusement et, en dépit des moustiques et des mouches des palétuviers qui les tourmentaient, ils saluèrent avec des cris d'allégresse le retour des maîtres, dont ils avaient été déjà informés par un coup de revolver.

Comme je tenais beaucoup à connaître l'arrière-pays proche des deux places commerciales de Lomé et de Baguida, j'entrepris une excursion à partir de Lomé. Mes compagnons de route étaient : Monsieur le consul Randad et Monsieur Emil Buschmann. Monsieur Buschmann utilisa son propre cheval ; Monsieur Randad me prêta le sien, afin de me permettre d'avoir une meilleure vue, et se fit transporter lui-même en hamac. Si je tiens compte des porteurs de hamac et de ceux qui transportaient les caisses de vivres, notre petite caravane comprenait seize personnes. Après avoir dépassé Bè(35), la ville sainte, qui est

---

(34) 60 cm.

(35) C'est-à-dire Amoutivé (ou Petit-Bè).

construite sur un sol dur et rouge(36) et non plus dans le sable des dunes, nous parvîmes au prolongement de la lagune situé le plus à l'ouest(37). Cette dernière ne constitue ici qu'un affaissement de terrain de 100 mètres de largeur. Nos chevaux eurent du mal à se déplacer sur ce sol composé d'une vase bourbeuse, où l'on s'enfonça d'un pied à chaque pas. Au-delà de cette dépression, le voyage eut pour cadre une ondulation de terrain haute de 60 à 80 pieds(38) et des broussailles si communes dans ce pays, d'où émergent par-ci par-là de grands arbres. Finalement nous fîmes halte en une petite place ombragée (c'était précisément l'endroit où un combat eut lieu par la suite entre les Haoussa et les commerçants d'Agotimé)(39) pour y prendre notre petit déjeuner.

Ayant repris la route, après avoir observé une heure de répit en cet endroit, nous traversâmes une deuxième ondulation de terrain, puis une troisième avant d'atteindre Biassé(40), un tout petit village dont les habitants semblent tirer leurs ressources de la fabrication d'idoles à grande échelle. Nous en vîmes plusieurs dizaines dont la taille, fort diverse, variait entre 1 et 5 pieds(41). Toutes, sans exception, étaient fabriquées en argile rouge et parées de la façon la plus fantastique qui soit, à l'aide de haillons et de cauris (ces derniers tenaient également lieu d'yeux). Mais que de différences entre ces figures grotesques, d'un comique indescriptible, si proches de nos bonshommes de neige ! Les

---

(36) *Qui ne peut être que de la latérite apportée pour faire les chemins : Bè et Amoutivé sont sur le cordon littoral sablonneux.*

(37) *Sans doute pense-t-il que la lagune de Lomé appartient au système hydrologique du lac Togo, alors qu'elle est la pointe orientale de celui du delta de la Volta.*

(38) *Pas trop exagéré, pour une fois : Tokoin est à 20 m d'altitude, Agoényivé à 30.*

(39) *Agotimé : sur la route de Kpalimé, à la hauteur d'Assahoun (aujourd'hui au Ghana). Episode non identifié. Les Haoussa sont, bien sûr, les gardes anglais, qui essaient d'intercepter le trafic entre Lomé et la vallée de la Volta.*

(40) *Aujourd'hui, Biassé (ou Biossé) est un quartier d'Amoutivé, mais la carte de Friederichsen le localise au nord de la lagune. Sans doute était-ce un hameau d'un village se dédoublant de part et d'autre de la lagune (comme Bè). On se situe probablement ici à la hauteur du campus universitaire actuel.*

(41) *30 à 150 cm.*

croissants avaient déposé leurs meilleurs dons précisément au pied des idoles qui représentent le principe négatif. Il s'agissait de cauris, de mets et de récipients d'eau soutenus par des bâtons fourchus. Comme il se peut qu'il n'y ait pas, par moments, de débouché pour toutes ces images saintes, la population industrielle de Biassé se consacre à la fabrication de vases joliment tournés et d'autres récipients en argile.

A 14 kilomètres environ au nord de Lomé se dresse Agoènyivé(42), un gros village dans les abords duquel se trouve le troisième poteau-frontière implanté de ce côté du territoire du Togo. L'apparition de nos chevaux fit presque plus sensation que notre propre présence. Ils étaient assaillis en permanence par un groupe de femmes et de jeunes filles qui ne cessaient de pousser des "enongto"(43) ("Oh, que c'est joli !") interminables. Nous étions encore en train de prendre notre repas, au milieu d'une foule de gens qui nous regardaient avec étonnement, et d'échanger des formules de politesse avec les chefs, lorsqu'un Krou, essoufflé, hors de lui, vint nous informer que ses compagnons avaient été attaqués par des brigands et que ceux-ci s'étaient emparés de leur hamac. Monsieur Randad sauta en selle et partit seul, sans armes, sans tenir compte de la proposition que nous lui faisons de l'accompagner. Quelques instants après, il ramena aussi bien les Krou que le hamac, donnant ainsi une nouvelle preuve de la considération dont jouit la peau blanche dans ce pays. De temps en temps, des Noirs sont dépouillés par leurs congénères noirs. Les Krou notamment, dont l'origine et la langue sont différentes(44), n'oseraient jamais s'aventurer à l'intérieur du pays autrement qu'en compagnie de Blancs. Mais s'attaquer à un Européen, même s'il n'est pas armé, cela exige de la part de l'indigène un courage qu'il n'a pas.

Du reste, ce n'était apparemment pas des brigands qui avaient ôté le hamac à nos Krou. Ces mêmes Krou qui, en présence des indigènes, se comportent comme des lièvres quand ils sont seuls, font preuve d'audace, voire d'arrogance par moments, sitôt qu'ils sont en compagnie de Blancs. Je les ai entendu moi-même traiter les passants de "bushmen"(45) ("you be bushman") pendant qu'ils marchaient à côté de

---

(42) Orthographié Agucwe (12 km au nord de Lomé).

(43) Enyɔ̃ ɣ̃tɔ̃ ("c'est très bien").

(44) Rappelons qu'ils viennent, pour de brèves migrations, du Libéria.

(45) "Broussard".

mon cheval ; ils s'y prenaient d'une façon telle que je ne pouvais pas le remarquer.

Nous partîmes d'Agoènyivé au galop au milieu du vacarme assourdissant des indigènes, qui n'avaient jamais vu pareil spectacle, en direction du poteau-frontière, situé à 1,5 km au nord-ouest(46). On peut donc voir également ici un panneau en bois, tourné vers l'ouest et portant la mention : "Protectorat impérial allemand".

Sur le chemin du retour, nous rencontrâmes des groupes importants d'hommes et de femmes portant sur la tête des calebasses d'huile vides, de petits fûts contenant de la poudre et destinés aux produits du pays et de grandes dames-jeannes de rhum (*demijohns*) protégées par un manteau de paille tressée, le tout reposant sur un support curieux. Les hommes portaient, en guise d'armement, des fusils à pierre très longs (ils sont vendus sous la dénomination *fusils danois*(47) à raison de 12 mark la pièce), des épées courtes portées au bras gauche ou à la hanche gauche, des lances en partie empoisonnées, de vieilles baïonnettes plantées à l'extrémité de longues perches et, dans de rares cas, des arcs grossièrement fabriqués. En outre, chaque Nègre mâle porte un à deux couteaux; il s'agit soit de petits couteaux fourrés dans la ceinture, soit de grands sabres d'abattis. On ne trouve de bons tireurs que sur la côte et, même là, ils sont en nombre réduit. Habituellement, le Noir bourre son long fusil au moins jusqu'à la moitié du canon avec cette fameuse poudre qui ferait à peine sortir la bourre si elle était utilisée selon la mesure en vigueur chez nous. Il y ajoute une charge de clous ou de plomb haché. La visée n'est pas son point fort et, en règle générale, un fusil manipulé par ces héros peut être considéré comme une arme passablement inoffensive(48).

A quelques kilomètres d'Agoènyivé, notre grand chien, un dogue d'Ulm, s'effondra. Il nous avait accompagnés en dépit du fait qu'il venait juste de guérir de sa première fièvre contractée en Afrique de l'Ouest. Cet incident nous plongea dans quelque embarras, dans la mesure où nous ne voulions pas abandonner le bel animal. Nous décidâmes

---

(46) Sur la route de Mission-Tové. C'est Randad qui est venu l'implanter, peu après le passage de Nachtigal, le 25 juillet.

(47) Ce sont les Danois qui en contrôlaient le commerce au XVIIIème siècle.

(48) Pas toujours pour le tireur lui-même: les accidents sont nombreux.

d'installer le chien, dont le poids dépassait largement celui d'un homme, dans le hamac. Comme les Noirs, qui considèrent presque comme une indignité de porter des gens ayant la même couleur qu'eux-mêmes, essayaient de contester cette décision en disant : "Ce n'est pas un homme, c'est un chien" ("*Him no be man, him be dog*") et avaient peur de l'animal, nous nous sommes chargés nous-mêmes, les Blancs, de le soulever et de le placer dans le hamac. On administra le lendemain une forte dose de quinine à ce chien superbe. Au moment de mon départ, il était à nouveau rétabli.

J'ai encore effectué un grand nombre de sorties de moindre importance, mais cela ne vaut pas la peine de les relater en détail, étant donné que tous les villages de l'intérieur se ressemblent, et qu'on ne perçoit de différences notables ni dans le relief, ni dans la végétation. Au lieu de cela, je voudrais résumer, une fois de plus les résultats généraux sur lesquels mes sorties ont débouché. Je n'ai pas poussé mon expédition jusqu'à cette fameuse chaîne de montagnes(49) qui, selon mes estimations, pourrait être atteinte après un voyage de 5-10 jours effectué à partir de la côte, si l'on choisit comme point de départ ce pays ou la partie orientale de la Gold Coast. Mais je pense avoir réfuté suffisamment l'idée, couramment répandue sur toutes les cartes, selon laquelle tout l'arrière-pays de Lomé et de Baguida serait occupé par la lagune et les marais. La lagune n'a pas -et de loin- la superficie qu'on lui avait attribuée auparavant et constitue -abstraction faite de quelques fourrés de roseaux et de marécages peu étendus- une voie d'eau facile, cernée par des chaînes de collines.

Les ondulations de terrain qui commencent juste derrière la lagune s'élèvent de plus en plus au fur et à mesure que l'on s'avance. Au point situé à l'extrême nord de mon expédition, elles culminent à 300-400 pieds(50) au-dessus du fond des vallées et sont situées à près de 500 pieds(51) au-dessus du niveau de la mer. On ne voit que des ondulations de terrain qui s'étirent en longueur, formant des méandres qui

---

(49) *Les Monts du Tôgo, de Kpalimé à Atakpamé (donc de 120 à 170 km de Lomé), déjà bien connus des missionnaires de Brême, qui les ont explorés, depuis Keta, dans les années 1860-70.*

(50) *100 à 120 m.*

(51) *150 m. Le plateau de terre de barre culmine à 100 m aux alentours de Tsévié et de Tabligbo, où il est assez vigoureusement incisé de vallées parfois sèches, parfois marécageuses.*

s'entrecroisent en maints endroits. Par contre, on ne voit nulle part de montagnes isolées, ni de collines. Les abords immédiats de la lagune, situés à basse altitude, ont un sol gris clair. Autrement, on rencontre partout le même sol argileux rouge foncé, très fertile(52). Les pierres ne se présentent que sous la forme de minerai de fer grumeleux dans la région de Togo. La pierre vive (un grès) n'existe qu'en mer, à Porto-Seguro et dans la lagune, à Petit-Popo(53). Je n'ai rencontré véritablement la forêt vierge(54) que le long du fleuve Haho; sinon, la végétation est constituée partout par des broussailles, dominées par des baobabs, et des herbes d'espèces différentes dans les zones basses. Dans le territoire du Togo, les fameuses forêts de palmiers, qui livrent l'huile destinée à l'exportation, ne s'avancent pas aussi près des côtes qu'à Grand-Popo(55). Les palmiers que l'on voit sur la côte ne sont là que pour satisfaire les besoins culinaires des indigènes. Je n'ai jamais vu de gibier à quatre pattes à partir des étroits sentiers (hors desquels il est difficile de se frayer un chemin) qui sillonnent le pays. C'est là probablement la conséquence des nombreux pièges que les indigènes ont l'habitude de dissimuler dans les broussailles, le long de ces sentiers. De toute évidence, le pays est peuplé par un grand nombre d'oiseaux. Je n'ai vu nulle part cette succession de termitières qui modifie littéralement le paysage, comme on le voit dans certaines parties de l'Australie(56). Si l'étranger n'est pas spécialement frappé par la densité de la population, le pays a cependant une démographie passablement élevée. On rencontre plus souvent de petits villages que de gros, parce qu'il est probablement plus difficile de les défendre en temps de guerre(57). On rencontre un gros village à peu près toutes les heures lorsqu'on se déplace à pied. Bien avant que les toits bruns en roseaux ne fassent leur apparition, on est informé de la présence des agglomérations habitées par le chant des coqs et le nombre de plus en plus grand de bananiers,

---

(52) *La terre de barre, avec des conglomérats ferrallitiques (latérite indurée).*

(53) *Il s'agit du banc gréseux du beach rock, bien dégagé aujourd'hui par l'érosion littorale à l'est de Lomé. A Aného, il se situe effectivement sous la lagune (d'où les récents travaux d'endiguement, nécessaires pour protéger la ville, que le beach rock ne défend pas).*

(54) *L'exubérance semble être, pour Zöllner, le seul critère retenu pour reconnaître une "forêt vierge".*

(55) *Où elles ont envahi la basse vallée du Mono.*

(56) *Et, au-delà de la terre de barre, sur les sols plus pauvres du socle cristallin du Togo central.*

(57) *Raisonnement peu convaincant.*

cocotiers et papayers. Les villages de l'intérieur sont plus proprement tenus que ceux de la côte. Par contre, en se baignant plusieurs fois par jour, les Noirs de la côte veillent mieux sur la propreté de leur corps que cela n'est possible à l'intérieur du pays, où l'eau courante est une rareté.

Dans chaque village, il y a un ou plusieurs chefs(58). Dans chacun d'entre eux, on trouve quelques bâtiments publics réservés à l'exercice de la justice et au culte des fétiches. On rencontre également une grande quantité d'idoles dans les villages et sur les routes. Partout les indigènes parlent la même langue : les différences qui existent sont simplement d'ordre dialectal. On note partout la même indigence vestimentaire, à l'exception de la côte, qui présente à cet égard beaucoup de diversité.

Une expédition comprenant plusieurs Blancs, armés et pourvus d'une quantité suffisante de cadeaux et de vivres, pourra traverser le pays en toute sécurité, jusqu'au jour où les Noirs soupçonneront que le monopole commercial qu'ils détiennent est en danger et que cette situation s'aggrave au point de conduire à une résistance ouverte.

L'industrie locale est loin d'être négligeable. En tissage et en poterie, les indigènes réalisent des choses tout à fait remarquables. L'agriculture est pratiquée avec des moyens primitifs. Parmi les produits agricoles, seuls le maïs et les arachides permettent de dépasser légèrement les besoins du pays. On ne trouve ni bétail, ni chevaux. Nos animaux domestiques se réduisent ici aux cochons, moutons, chèvres, poulets et, de temps en temps, à des chiens maigrichons.

Ainsi que je l'ai mentionné plus haut, j'ai estimé à un peu plus de 36 km la longueur du littoral du protectorat allemand qui s'étend de New-Sierra Leone(59) à Goun Kopé(60). On ne connaît pas encore la frontière nord, mais Adangbé, qui, selon mes calculs, est situé à 37 km de la côte(61), appartient encore sans conteste au territoire du Togo. Nous avons donc en face de nous un ensemble à peu près carré de 1300 km<sup>2</sup> de superficie (la même surface que le duché de Sachsen-

---

(58) *La description des structures socio-politiques est vraiment schématique. A Togoville non plus, Zöller n'a rien compris à l'organisation surtout religieuse du pouvoir.*

(59) *Kodjoviakopé, à l'ouest de Lomé.*

(60) *A vol d'oiseau : 38 km.*

(61) *Au plus court : 40 km. La précision de Zöller s'améliore.*

Altenburg)(62), dont j'estime la population à 40 000 habitants environ, soit 30 au km<sup>2</sup>(63). Dans tous les cas, la population du territoire du Togo, de Petit-Popo, d'Agoué et de Grand-Popo ne se situe pas en dessous de 120 000 âmes, à quoi il faudrait ajouter encore un nombre équivalent ou double pour les régions de l'intérieur soumises à l'influence directe de ces pays côtiers.

A mon avis, une troupe de police forte de 50 à 100 indigènes suffirait à maintenir l'ordre dans un territoire même quatre fois plus grand que le Togo, en plus d'un tribunal installé sur le modèle des *Courts of Equity* anglaises(64). On ne pourrait pas utiliser les Haoussa à cette tâche, parce qu'ils sont trop haïs ; les Krou non plus, parce qu'on considère ces derniers comme une race faite uniquement pour travailler et pour remplir des charges subalternes. Les habitants du pays eux-mêmes ne pourraient jouer ce rôle. J'ai l'impression qu'on ferait les meilleures expériences possibles avec les gens de Petit-Popo, qui sont différents des autres de par leur origine et leur constitution physique, ou bien avec ceux du Cameroun.

Le territoire du Togo (le nom *Togo* signifie : "de l'autre côté de la lagune")(65) s'étend-il au nord jusqu'aux pays ana et akposso, ces régions montagneuses, sillonnées par plusieurs cours d'eau et fortement peuplées que le missionnaire brémois Hornberger avait parcourues(66) ? Je ne saurais le dire. Ce qui est sûr, c'est que le pays ashanti et le Dahomey n'ont pas de frontières communes au nord du lac Togo, ainsi que l'indiquent les cartes de Perthes(67). Entre le Dahomey et le pays ashanti, il y a tout un tas de petits pays indépendants, qui n'appartiennent

---

(62) *L'un des petits Etats princiers de Thuringe (Allemagne centrale). La Région Maritime dans ses limites actuelles fait environ 6300 km<sup>2</sup>.*

(63) *Assez bien vu : ce chiffre est vraisemblable.*

(64) *Tribunaux d'arbitrage, en particulier au Cameroun (où Zöller s'est rendu après sa visite au Togo), composés des commerçants européens et des chefs indigènes, sous l'autorité du consul britannique.*

(65) *Faux : Togo signifie, pour les autochtones, "au delà de l'escarpement", c'est-à-dire "sur la hauteur". Ce sont les étrangers, se trompant d'accent tonique, qui ont traduit par "de l'autre côté de l'eau" (erreur souvent reprise depuis).*

(66) *Au départ de Keta, vingt ans plus tôt.*

(67) *Justus Perthes, l'un des plus importants cartographes allemands de l'époque.*



à aucun des deux royaumes. Le Dahomey ne s'étend pas du tout aussi profondément à l'ouest que l'indiquent les cartes de Perthes. D'après ces cartes, la rive nord du lac Togo appartiendrait déjà au Dahomey. Il n'en est rien en réalité. De surcroît, les gens là-bas ne savent rien du Dahomey.

## CHAPITRE V

### LES TROIS ROYAUMES DE PETIT-POPO, D'AGOUE ET DE GRAND-POPO

(Le royaume de Petit-Popo.- Situation politique confuse.- Les partis D'Almeida et Lawson.- Douanes et rentes foncières.- Visite à quatre rois le même jour.- Pedro Quadjo, âgé de 90 ans environ.- Le cabécère Quadjovi.- Tir aux pigeons dans la capitale, Glidji.- Le roi Folli Adjoada.- Petit-Popo ou Aného.- Sa situation et son importance commerciale.- La lagune.- Les quatre dialectes de la langue éwé.- *Haimbou-homé* et *Asinkouvi-homé*.- Polygamie et achat des femmes.- Le fétichisme chez les Noirs cultivés.- Les deux visiteurs involontaires en Allemagne.- Agoué, le Wiesbaden de tous les anciens trafiquants d'esclaves.- Des Portugais devenus noirs.- La Mission catholique française.- Les missionnaires méthodistes et les autres missions allemandes.- La mythologie des Noirs.- Le royaume de Grand-Popo.- Sa capitale, Agbanakin.- Grande agitation du peuple parce que je voulais faire prisonnier son roi.- Atakpamé est située bien au nord du territoire du Togo.- La population de Grand-Popo accourue.- La vénération des serpents).

A l'est du territoire du Togo se situe la région de Petit-Popo. Bien que le pouvoir du roi qui habite à Glidji soit très faible, on peut considérer Petit-Popo comme un royaume en soi, à cause du sentiment de solidarité qui en unit les diverses localités(1). On sait qu'il n'existe

---

(1) L'information et l'analyse de Zöllner sont assez justes, hormis certains détails historiques. Le royaume de Glidji a été fondé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par des Guin, réfugiés à la chute du royaume gan d'Accra. Aného a été créée sur son littoral, au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle, par des Ané (Ane-ho = maison des Ané) ou Mina, venus du littoral du Ghana central actuel. Le terme Mina a servi aux Européens à désigner l'ensemble (Zöllner ne l'emploie pas ; il utilise pour tout le monde Popo).

aucune véritable organisation étatique dans tous ces petits royaumes côtiers, en dehors de l'Ashanti et du Dahomey, et que, par conséquent, le pouvoir des rois est très limité ; aussi ces derniers ont-ils, de tous temps, installé dans les localités importantes des chefs supérieurs, appelés aussi "cabécères" (en portugais : *cabocero*(2), en anglais: *caboezer*), ou bien ils ont nommé par la suite des partisans. A Petit-Popo, place commerciale située en bordure de la mer, qui a acquis une importance beaucoup plus grande que Glidji (située de l'autre côté de la lagune, sur la terre ferme), il n'existe pas moins de trois familles qui ont conquis le titre de cabécère; et parmi les détenteurs actuels de ce titre, il en existe au moins un(3) qui, fort du soutien des Anglais, dispute le pouvoir au roi légitime.

L'ancien roi de Glidji est décédé il y a deux ans environ(4). Selon les coutumes du pays, il continue d'exercer le pouvoir après sa mort pendant toute une année, par l'intermédiaire du porte-canne, et fait transmettre à tous les visiteurs ses salutations et ses compliments. Ce n'est qu'après un interrègne que fut intronisé roi, en juillet de cette année, le porte-canne Folli Adjoada(5), avec les festivités d'usage, agrémentées de coups de fusil et de danses, abondamment arrosées de rhum. Les firmes allemandes et françaises ont apporté à ce moment-là leur appui au nouveau roi et livré en commun les principaux articles exigés pour toute intronisation, c'est-à-dire de la poudre et du rhum. Les Français n'accordèrent leurs faveurs au pseudo-roi Lawson qu'après que les Allemands eurent hissé leur drapeau à Porto-Seguro(6) (appelée par les indigènes *Agbo-drang-Po*)(7).

Avant d'analyser les prétentions au titre royal que fait valoir au moins l'un des cabécères de Petit-Popo (pour ne pas dire les trois), je voudrais évoquer la situation bizarre des partis de Petit-Popo. Beaucoup de Noirs portent des noms portugais, sans que l'on puisse en déterminer l'origine. Il est possible que l'arrière-grand-père de tel ou tel Noir ait été

---

(2) Du portugais *cabo* : tête. L'expression *mina est aputaga* : chef de plage.

(3) Lawson.

(4) A une date inconnue de l'année 1883. Foli Awussi Tonyon régnait (sans grands pouvoirs) depuis 1868.

(5) Foli Adjéoda, qui a régné jusqu'en 1924.

(6) Le 5 septembre, sous la menace des canons du croiseur "Leipzig", malgré les revendications françaises.

(7) *Agbdàràfò*: "Le bélier s'est campé sur ses pattes" (et ne bougera plus), allusion à la fondation de la ville en 1835.

d'origine portugaise, mais, dans la plupart des cas, ce sont sans doute plutôt d'anciens commis, voire des esclaves au service des Portugais, entre-temps disparus, qui ont pris le nom de leurs maîtres(8). Puisque les Noirs les plus éminents épousent des femmes en proportion de leur richesse (il existe à Petit-Popo beaucoup d'hommes ayant des douzaines de femmes ; l'un d'entre eux en compte plus de 80), le nom de ces hommes puissants se perpétue dans une masse infinie d'enfants. Le nombre de ces enfants, considérés comme une faveur divine, peut atteindre parfois la centaine. D'Alméida(9), un Noir issu d'une famille de cabécères, eut l'idée, fort louable, de donner une bonne éducation -dans les limites des conditions locales-, à ses nombreux descendants de telle sorte que chacun puisse au moins lire, écrire, calculer correctement et acquérir d'autres connaissances, sans pour autant copier les mauvaises habitudes des Noirs sierra-léonais. La famille D'Alméida a donc renforcé considérablement son influence et joue, à Petit-Popo même, un rôle très important parmi les Noirs. Font partie de cette famille, ou de ce clan, les deux vieux cabécères Pedro Quadjo et Quadjovi(10). On dit qu'à l'origine, les noms Quadjo et Quadjovi avaient désigné une dignité, mais ils sont transformés progressivement en noms individuels(11).

Une autre branche de la famille D'Alméida, à laquelle revient également la dignité de cabécère, émigra en Sierra Leone, il y a quelques

---

(8) Cas probablement le plus fréquent.

(9) Joaquim D'Alméida, dit Zoki Azata, revenu du Brésil en 1835, décédé en 1857, qui fit beaucoup pour la richesse d'Agoué ; mais il n'appartenait pas aux clans traditionnels.

(10) Pedro Kuàdjo Landjekpo Da Silveira et Quadjovi Djyehoué appartiennent au clan des Adjigo -fondateurs d'Aného et d'Agoué- et non à celui des D'Alméida (qui ont expulsé Pedro Cudjo d'Agoué en 1863). Mais les relations matrimoniales serrées entre ces groupes font que tout le monde est apparenté à tout le monde.

(11) Erreur : Les Kodjo, Kwadjo, Koudjo, sont nés le lundi ; "vi" signifie cadet. Ces noms, très fréquents chez les Ewé, sont rares chez les Mina, sauf du clan Adjigo.

dizaines d'années, et prit le nom de Lawson(12). Les membres de cette famille, qui revinrent plus tard à Petit-Popo, firent alors valoir toutes sortes de prétentions que leur avaient inculquées les Anglais. Lorsque ces mêmes Anglais tentèrent, l'année dernière, d'étendre leur influence sur Petit-Popo(13), où il n'y avait aucune maison anglaise et où n'habitait pas un seul sujet britannique(14), ils envoyèrent de Lagos l'ingénieur Lawson(15), un homme rusé, pour préparer le terrain. Par les moyens financiers dont il disposait(16), sa ruse, ses qualités oratoires, l'ingénieur noir était supérieur aux autres hommes de sa race ; il s'attribua tantôt le titre de prince régent, tantôt de premier ministre(17) et réussit à faire introniser son cousin comme roi, un homme insignifiant, d'agréable compagnie. Les festivités d'usage se déroulèrent à Badji(18), un village situé en face de Petit-Popo, sur une langue de terre au bord de la lagune. Aucune action ne fut entreprise par Glidji, soit en raison de l'interrègne, soit par pure impuissance, ; même la famille D'Alméida, qui tenait

---

(12) *Tout à fait faux : les Lawson descendent de Latévi Awokou, neveu utérin du roi de Glidji, qui avait navigué, au milieu du XVIIIème siècle, sur les bateaux européens. Revenu à Aného vers 1760, il devint l'intermédiaire privilégié des commerçants européens, et s'en est enrichi grandement jusqu'à sa mort, en 1795. Son fils Akouété Zankli "Lawson", éduqué en Angleterre, s'empare du pouvoir à Aného et s'impose par la guerre civile (dont les vaincus, du clan Adjigo, vont alors fonder Agoué en 1821, puis Agbodrafo en 1835) ; il gouverne la ville en se faisant appeler "George Lawson". Après sa mort (en 1856), ses successeurs ne purent maintenir la prépondérance des Lawson et un équilibre précaire s'établit avec les Adjigo. L'un des fils de George Lawson, Thomas, maintenant l'aîné de la famille, est fonctionnaire anglais en Sierra Leone.*

(13) *Allusion aux manoeuvres du gouverneur Rowe avec les Lawson en 1883. Voir ci-dessous.*

(14) *Hormis des Sierra-léonais.*

(15) *William Lawson (en fait géomètre dans l'administration coloniale anglaise à Lagos), fils de Thomas. Revenu à Aného le 25 août 1883, il a très vite déstabilisé la situation par son ambition et ses manoeuvres pour attribuer tous les revenus douaniers aux Lawson.*

(16) *Il recevait des subsides du gouverneur d'Accra.*

(17) *D'abord "régent", puis "premier ministre" de son cousin Daniel Lawson, qu'il a fait introniser sous le nom de "George Lawson III" en octobre 1883.*

(18) *Ou Lolamé, quartier des Lawson sur une presqu'île, derrière la vieille cité d'Aného. Le "palais royal" s'appelle New-London.*

surtout à ses intérêts commerciaux, se garda d'intervenir brutalement. Et si les Lawson ne s'étaient pas rendus coupables de quelques empiétements intolérables, provoquant ainsi l'intervention du commandant de la *Sophie*(19), ils auraient atteint leur but, c'est-à-dire s'imposer en véritables maîtres dans le territoire de Petit-Popo.

Voici comment se présente la situation actuelle : le roi Folli Adjoada jouit de la plus grande considération à Glidji et dans les localités situées plus au nord ; la plus grande partie de Badji et une petite partie de Petit-Popo constituent le fief du Lawson qui se dit roi (en l'occurrence de tout le royaume de Petit-Popo) ; dans une autre partie de la même ville, c'est le vieux Pedro Quadjo, qui exerce la plus grande influence, tandis que la dernière partie revient à Quadjovi, qui a presque le même âge. Pedro Quadjo et Quadjovi ne se présentent pas en concurrents -puisque tous les deux reçoivent le soutien de la famille D'Alméida- et se rangent du côté du roi de Glidji. Lawson, cependant, dispute le pouvoir aux trois alliés et adopte une attitude hostile à leur égard. Mais il ne faut pas prendre ce mot au sens où nous l'employons, tant les gens cohabitent paisiblement : on dirait qu'il n'y a aucun différend entre eux et que la notion de pouvoir suprême -considérée par nous les Européens comme l'ultime objectif de l'ambition- n'existe pas ici. Pour pouvoir bien comprendre et juger de telles situations, il faut connaître la nature flegmatique des Noirs et leur disposition d'esprit, qui les porte beaucoup plus vers les profits commerciaux que vers l'ambition politique(20). En cas de confrontation, les partis D'Alméida et Lawson se retrouveraient face à face. Le premier peut compter sur le grand nombre, mais on ne peut pas nier que le second est plus discipliné, si toutefois on peut parler de discipline chez les Noirs d'ici.

---

(19) La gêne issue de ces querelles devenait telle pour les commerçants allemands qu'ils appelèrent à leur secours un navire de guerre qui passait, la *Sophie* (4 février 1884). Le roi Lawson fut fait prisonnier et contraint de signer un traité garantissant l'équilibre des droits entre les cabécères ; le "premier ministre" William Lawson fut reconduit de force à Lagos ; deux otages partirent en Allemagne : c'est pour les ramener que Nachtigal est venu à Aného le 2 juillet.

(20) Le véritable objectif du contrôle politique de la ville est le monopole des revenus douaniers. Mais la richesse ainsi acquise a pour but la puissance dans les formes traditionnelles (le nombre de femmes évoqué plus haut, en particulier).

Il n'existe de forces militaires semblables à nos armées qu'au Dahomey et en pays ashanti, pas dans les petits royaumes. Lorsque la guerre éclate -elle est souvent très longue, mais pas très sanglante-, les gens s'arment à leur guise et selon leur bon plaisir. Les partisans des Lawson et des D'Alméida se combattent dans la mesure où ils cherchent à en imposer les uns aux autres par des cortèges militaires ou des festivités au cours desquelles on fait énormément usage d'armes à feu. Voilà du moins l'explication qu'on m'a donnée pour ces cortèges fort bruyants, auxquels j'ai assisté à maintes reprises. Un matin, quelques douzaines de Noirs exécutant des danses et portant des écharpes ornées apparurent dans la cour de la Factorerie de Brême. Ils étaient suivis par la foule habituelle, puis, en se présentant comme les guerriers de Pedro Quadjovi, obtinrent autant de bouteilles de bière qu'ils désiraient. Le même scénario se répéta une demi-heure plus tard, mais cette fois-ci, c'étaient les partisans de Lawson. L'après-midi, apparurent enfin les hommes du roi de Glidji, qui avaient, eux aussi, bien envie de bière et de rhum.

Une autre méthode utilisée également par les partis et les chefs rivaux pour lutter les uns contre les autres consiste à adresser des circulaires aux firmes européennes. Chacun des quatre chefs entretient un commis noir qui sait lire et écrire l'anglais, et les lettres écrites par ces secrétaires particuliers -on m'a fait don de quelques douzaines de ces lettres- sont de véritables modèles de style et de sagesse politique(21).

Les commerçants reçoivent tantôt une circulaire datée du palais royal de Glidji, tantôt du palais de *New-London* (une vraie case !) de Badji; le vénérable chef du clan D'Alméida, Pedro Quadjo, un homme raisonnable à l'ordinaire, s'attribue le titre de roi ou "Majesté" dans ces lettres. Mais le contenu demeure sensiblement le même pour tous. Aucun des quatre chefs ne veut que les taxes douanières et les baux fonciers soient versés à son voisin. A ce propos, on emploie souvent le mot "Dieu" et les chefs, surtout Lawson, ne sont pas mécontents de se voir appeler chrétiens par l'Européen. En réalité, aucun des chefs n'est baptisé, et tous, sans exception, vénèrent leurs fétiches comme jadis, à l'image du frère de Lawson, qui est un chef des prêtres féticheurs (un

---

(21) Voir "*La naissance du Togo...*" (à paraître dans la même collection) qui reproduit certains de ces documents.

autre frère de Lawson s'occupait de mon linge lorsque j'habitais dans la Factorerie de Brême)(22).

Si le parti des Lawson avait réalisé son dessein (déjoué par l'intervention de la *Sophie*), il aurait porté un coup dur au commerce, à moins qu'il ne l'eût anéanti complètement. En effet, le fameux prince-régent et premier ministre que la *Sophie* débarqua à Accra(23), quand il a été réclamé comme sujet britannique, avait déjà oeuvré pour l'instauration de taxes douanières élevées(24), la création d'un bureau de poste des Noirs(25), et bien d'autres surprises. Quiconque connaît la situation locale sait que, dans un tel bureau de poste, les lettres destinées aux firmes concurrentes auraient été ouvertes et gardées. D'après la situation actuelle, les taxes douanières (1 mark par tonne de palmistes ou d'huile de palme exportée) ne doivent pas être augmentées, conformément à un accord intervenu entre les chefs et le commandant de la *Sophie*(26). Ces taxes sont versées à Lawson par les commerçants sierra-léonais, à Pedro Quadjo par les deux firmes françaises, au roi de Glidji par la Factorerie de la Hanse et à Quadjovi par les deux autres firmes allemandes.

La situation du bail ou, selon l'expression locale, de la "rente foncière" est encore beaucoup plus complexe. Selon une vieille loi du pays (et les Noirs respectent scrupuleusement ces traditions), un nouveau venu -du moins un Blanc- ne peut pas acquérir définitivement, en toute propriété, le terrain sur lequel il construit sa factorerie dans les territoires des Popo (aussi bien à Petit- qu'à Grand-Popo). On pratique donc le système du bail héréditaire. Le Blanc peut résilier son bail lorsqu'il quitte le pays ou vend sa factorerie. Le Noir ne le peut pas. Et, même lorsque le Blanc quitte définitivement, ou vend sa maison, les prétentions du Noir relatives au bail ou au bien laissé sans maître ne sont pas éteintes. A partir de cette conception juridique, on peut expliquer

---

(22) *Du fait de la grande polygamie (et du laxisme du vocabulaire), il y a des "frères" de toutes conditions sociales, ce qui échappe complètement à Zöller.*

(23) *En fait à Lagos.*

(24) *Sur les importations (à l'anglaise) et non plus, selon la coutume, sur les exportations. Pas d'informations sur les taux qu'il voulait imposer.*

(25) *Information non confirmée par les documents d'époque.*

(26) *Le 1er février 1884, imposé de force aux Lawson le 4. L'accord est en fait moins précis que la répartition décrite par Zöller.*



que la personne a, certes, le droit d'emporter tous ses biens mobiliers, mais qu'il lui est interdit de casser la maison construite sur le terrain, ou de la reconstruire ailleurs ; il ne peut le faire qu'en cachette ou par la force. L'absence de notaire et de cadastre a pour conséquence qu'aujourd'hui telle personne, demain telle autre se présente comme le propriétaire légal du terrain. La conséquence naturelle, c'est que les différentes firmes gardent la rente foncière (le montant pour chaque firme ne dépasse pas cent dollars par an) jusqu'à ce que les divers intéressés potentiels aient réglé leurs revendications entre eux. C'est bien beau de parler de la conception juridique des Noirs - une conception qui n'est pas si sous-développée que cela - mais la réalité est que, nulle part ailleurs, le *self-help*(27) ne prime sur le droit autant que dans ce pays.

On dit que Pedro Quadjo et Quadjovi (sans la participation du roi de Glidji) ont demandé la protection française il y a déjà plusieurs années de cela(28), mais qu'ils n'ont jamais reçu de réponse à leur requête. Comme le roi de Glidji, ils considèrent depuis peu les Allemands comme leurs protecteurs et l'ont exprimé à plusieurs reprises dans des pétitions qui portent leurs trois signatures. Lawson, par contre, cherche à maintenir son influence grâce aux "sympathies" que lui témoigne l'Angleterre(29). On assiste à une scène très bizarre, lorsqu'à l'arrivée d'un vapeur, Quadjovi hisse le drapeau allemand, Quadjo le drapeau français et Lawson celui de l'Angleterre. Ils n'obéissent pas à des mobiles politiques : chaque roi hisse simplement le drapeau qu'il a chez lui...

Les firmes allemandes traitent aussi avec Lawson, et leurs représentants entretiennent des relations amicales aussi bien avec les

---

(27) *S'aider soi-même (plutôt ici : auto-défense).*

(28) *En 1881, mais Paris, alors, ne s'y intéresse pas et attendra le 19 juillet 1883 pour entériner ce traité, d'ailleurs quasi-clandestinement. Depuis la mi-1883, la France et la Grande-Bretagne échangent des notes diplomatiques acerbes sur leurs "droits" respectifs à Petit-Popo. L'arrivée imprévue de l'Allemagne résoudra le litige en faveur du troisième larron.*

(29) *La réalité est plus complexe : ce sont les gouverneurs d'Accra qui soutiennent les Lawson (et les manipulent), alors que le gouvernement de Londres ne veut pas d'une annexion d'Aného (il en a repoussé dédaigneusement l'offre à plusieurs reprises depuis 1881), mais il ne peut tolérer que les Français s'y installent. Il acceptera les Allemands comme un moindre mal.*

autres chefs qu'avec le prétendu roi qui, jadis, a été garçon de course sur un bateau(30). Mais toujours est-il que le parti des D'Almeida reste fidèle aux Allemands, tandis que Badji est devenu le principal quartier germanophobe. C'est de là qu'est venue, il y a quelques jours encore, une menace visant à assassiner deux Allemands particulièrement indésirables. Le lendemain, lorsqu'un autre Allemand traversait à cheval une partie de Badji relevant du ressort de Lawson, lui et son cheval s'en sont sortis avec quelques coups de pieds et des égratignures. Au cours de la palabre judiciaire qui s'ensuivit, Lawson a su éviter tout châtement aux coupables, en faisant des obstructions ou en leur ménageant des portes de sortie.

Maintenant que le lecteur est familiarisé, à travers les informations qui précèdent, avec la situation politique des personnalités concernées, je voudrais l'inviter à rendre une visite personnelle aux quatre petits rois. Le consul Randad me conduisit tout d'abord auprès du vieux Pedro Quadjo, âgé de quatre-vingt-dix ans environ. Atteint d'apoplexie(31), il gisait sur son lit dans une grande salle à demi-ouverte. Pedro a vécu tout jeune au Brésil ; il s'est fait une certaine renommée sur cette partie de la côte par son équité envers les Noirs comme envers les Blancs, et par la vitalité qu'il déployait, qui était tout à fait extraordinaire pour un Noir. S'il était encore jeune et bien portant, Lawson n'aurait pas fait une ascension aussi rapide. C'est avec tristesse, je dirai même avec désespoir, qu'il me montra son côté paralysé au moment où je lui exprimais en espagnol(32) ma compassion de le trouver cloué au lit. Si les autres chefs se permettaient de laisser échapper les voleurs, les cambrioleurs, les assassins, etc., qu'ils devaient punir, on envoyait toujours à Pédro ceux dont le forfait méritait une punition énergique. (On trouve chez tous les chefs une petite garde de "cavaliers aux fers", c'est-à-dire des criminels à qui l'on a mis au cou des colliers en fer et qui sont enchaînés à une barre qui porte 6 à 10 anneaux).

De chez Pedro Quadjo je me rendis chez Quadjovi, plus jeune de quelques mois que le premier, un peu plus alerte mais moins

---

(30) Non : c'est son arrière-grand-père.

(31) Il est mort le 4 septembre 1885.

(32) Faute de parler portugais (Zöller a beaucoup voyagé en Amérique du Sud).

robuste(33). Quatre vieux canons se trouvaient à l'entrée de la porte cochère qui mène dans la ferme, et le salon d'accueil n'était décoré qu'avec un miroir à moitié terni et plusieurs images du Christ. Avant que Quadjovi même n'apparût (il était vraisemblablement occupé à sa toilette), un serviteur déposa sur la table de la bière allemande, du rhum de Bahia(34) et du vin blanc. S'appuyant sur un bâton, Quadjovi s'approcha. Il portait une toge, un bonnet de dame flottant tout blanc et un haut-de-forme mauve. Mais en dépit de cette parure, qui est d'usage dans le pays, l'apparition de ce vieillard était empreinte d'une grande dignité ; comme nous l'avions déjà fait chez Pedro, nous nous levâmes de nos sièges pour le saluer, la tête découverte, une marque d'estime que le Blanc ne témoigne qu'aux rois et aux chefs indigènes qui méritent un certain respect. Quadjovi demanda d'abord des nouvelles de la santé de notre empereur, et cela m'a fait un très grand plaisir. Après avoir bien insisté, par l'intermédiaire de l'interprète, sur le fait que je n'étais qu'une simple personne privée, j'ai raconté à grands traits les dernières manoeuvres(35) ; j'ai parlé de la puissance et de la grandeur de l'Allemagne, ainsi que des fatigues auxquelles le souverain, fidèle à son devoir, était soumis malgré son grand âge(36).

Je poursuivis l'après-midi ma visite aux rois en compagnie de monsieur Reimann. Nous nous rendîmes en pirogue à Badji, dans le territoire ennemi. Nous nous fîmes annoncer auprès de Lawson, mais nous dûmes faire antichambre environ un quart d'heure, dans le salon ornée de glaces ternies et d'images de music-hall. Le soi-disant roi s'approcha avec une suite d'au moins trois douzaines de Noirs ; il portait un haut-de-forme gris, une toge couleur bleu ciel, des bottines à élastique utilisées par les Européens pour le défilé, des bas blancs pour dames retenus par des jarrettières et tirés jusqu'à la moitié de la cuisse. Le fait de faire claquer le majeur n'est plus à la mode chez les Noirs qui prétendent être lettrés(37).

---

(33) Il vécut pourtant jusqu'en 1887.

(34) Nord-est du Brésil.

(35) Militaires, auxquelles l'empereur assiste toujours en personne.

(36) Guillaume Ier a alors 87 ans et monte encore à cheval tous les jours ; il mourra en 1888. Zöller ne se sent plus d'aise de trouver un interlocuteur africain germanophile.

(37) Il a pourtant survécu jusqu'à nous.

Aussi Lawson nous tendit-il la main à la manière européenne, et s'installa avec ses conseillers dans un sofa non manufacturé. Ces derniers étaient tous habillés à l'européenne ; parmi eux, il faut noter tout d'abord la présence de ce Wilson(38) que la *Sophie* avait emmené en Allemagne. Pendant ce temps, la suite, comprenant des gens de basse condition à moitié nus, s'assit par terre et forma un demi-cercle autour du roi. L'entretien, au cours duquel Wilson servit d'interprète, s'inscrivit dans ce cercle étroit et se limita à un échange de ces formules de politesse qui caractérisent de plus en plus les relations entre les Blancs et les Noirs distingués.

Mais lorsque Lawson fit remarquer que, si je restais très longtemps en Afrique, je deviendrais aussi brun que lui par l'effet du soleil, la suite royale se mit à rire et l'hilarité ne connut point de fin. L'accueil était aussi guindé et cérémonieux que l'adieu à sa "Sa Majesté Lawson III", qu'on appelle très souvent, à cause de son insignifiance, *Lawson 3d (= trois pence)*(39).

Le voyage à Glidji, située juste à 1,5 km de Petit-Popo à vol d'oiseau, dure plus d'une demi-heure à cause du coude que fait la lagune à cet endroit. Les rameurs krou, au regard perçant, aperçurent de très loin un grand alligator qui se reposait au soleil sur la rive, dans un banc de boue entouré de roseaux. Nous nous approchâmes à la rame en faisant le moins de bruit possible et envoyâmes une charge de chevrotines sur l'animal, qui était à vingt pas de distance(40). Mais, apparemment, il n'était pas blessé et replongea lentement son grand corps dans l'eau, sans plus réapparaître en surface dans les minutes suivantes.

On trouve également près de Glidji de gros blocs de pierre ferrugineuse de couleur rouge, en forme de tubercule(41), mais on en rencontre moins souvent qu'à Togo. Les cases sont construites avec des briques rouges, comme partout à l'intérieur du pays, et sont plus propres que celles en argile et en roseaux de Petit-Popo. J'ai aussitôt reconnu la place aux palabres avec un grand arbre, le palais de justice et un

---

(38) *Albert Adjétégan Wilson, conseiller des Lawson.*

(39) *Jeu de mots intraduisible en français entre l'abréviation de third (III) et celle du quart de shilling (3 pence), petite monnaie.*

(40) 6 à 7 m.

(41) *Morceaux de croûte ferralitique.*

bâtiment scolaire, semblable à un grand hall ouvert de tous côtés. Ce bâtiment appartient aux missionnaires noirs de Wesley(42), qui y célèbrent le culte en anglais le dimanche, tout en faisant de la propagande politique pour l'Angleterre. Les palmiers de Glidji sont entièrement couverts de nids d'oiseaux grégaires(43) ; par ailleurs tous les arbres sont maintenant bondés, le soir, de petits pigeons sauvages rouges qui, sur cette côte, constituent le gibier le plus fréquent et qui abondent partout. Randad demanda au roi l'autorisation d'en abattre. Accompagné du porte-canne du roi, il nous présenta, après avoir tiré un quart d'heure durant et sans rater une seule fois sa cible, un butin comprenant plus d'une douzaine de ces oiseaux à la chaire succulente.

Quoiqu'il fût à peine plus âgé que Lawson, Folli Adjoada me donna l'impression d'un homme digne. Il portait une toge blanche proprement lavée, un bonnet de nuit flottant sur lequel trônait un haut-de-forme. Ses pieds -d'ordinaire nus- étaient ornés de sandales romaines(44), les premières que je vis dans le pays. Après la présentation des salutations, selon les coutumes authentiques du pays et pour rehausser le caractère solennel de l'accueil, il fit installer -bien que le soleil fût presque couché- un parasol(45), qui semblait avoir connu un passé très mouvementé. Dans le hall ouvert sur la façade qui, dans les maisons des Noirs éminents, tient lieu d'atrium romain, on apporta les chaises basses et bombées en usage dans le pays, une table et plusieurs bouteilles de bière. Cependant, le roi se mit à me parler de ses maux, à se plaindre de Lawson, qui a détourné de lui une partie de ses sujets, bien qu'il soit lui seul, Folli Adjoada, le maître de tout le pays. Malheureusement, je ne pouvais pas laisser entrevoir au roi une meilleure organisation de son pouvoir politique. En prenant congé de lui, je lui promis, à la suite des sollicitations insistantes qu'il m'adressa dans ce sens, de revenir éventuellement plus tard pour une plus longue visite.

Selon la tradition africaine, on n'ouvrit les bouteilles de bière que lorsque tous les points importants de l'entretien semblaient être épuisés.

---

(42) *Méthodistes, implantés dans la région depuis les années 1845. Beaucoup de leurs missionnaires sont antillais (ou sierra-léonais).*

(43) *Certainement des tisserins.*

(44) *Sandales tchokota, symbole traditionnel du pouvoir royal chez les peuples éwé-adjà et akan : le roi ne doit pas toucher le sol de ses pieds nus.*

(45) *Là aussi symbole majeur du pouvoir royal chez les peuples de la région.*

Nous profitâmes des dernières lueurs du crépuscule pour retourner une fois de plus à la chasse aux pigeons, en compagnie du porte-canne ; car, sans une telle légitimation vivante, les Krou n'auraient pas osé aller chercher les pigeons tombés hors de l'enclos de la cour. Une ribambelle d'enfants tout nus qui nous suivait accompagnait d'un hurlement de joie chaque coup réussi, et lorsqu'en partant nous leur avions jeté quelques pièces (de trois pence), ils n'arrêtaient plus de jubiler. A notre retour, la pirogue était assiégée de jeunes filles qui se baignaient et qui montraient leurs charmes avec un sans-gêne inhabituel, même pour ce pays. La nuit était tombée entre-temps et notre pirogue (il y a cinq pirogues lagunaires à Petit-Popo), propulsée par les coups de rame de 24 bras vigoureux, filait à toute allure. Elle s'empêtra dans les mailles d'un énorme filet à poissons, dont nous ne réussîmes qu'à grande-peine à nous défaire.

Certes, Petit-Popo n'est pas la localité la plus peuplée sur la Côte des Esclaves entre Keta et Ouidah, mais elle est la plus importante en raison du trafic commercial qui s'y déroule, et c'est celle qui est dotée des plus belles factoreries. En même temps, Petit-Popo est la localité qui, en raison de sa situation exceptionnellement favorable, est la mieux indiquée pour devenir la capitale si cette région devait bénéficier un jour des bienfaits d'une administration organisée(46). Les habitants indigènes appellent Petit-Popo "Aného", Agoué "Adjigo"(47) et Grand-Popo "Pla"(48).

Petit-Popo est situé sur une bande de terre d'à peine 100 mètres entre la mer et la lagune, dont les bras forment plusieurs ramifications, à l'instar d'un fleuve qui s'étend à perte de vue sur plusieurs kilomètres. Petit-Popo est beaucoup plus pittoresque que la plupart des autres localités de cette côte. Certes, si le panorama qui s'offre à nous quand nous regardons la terre ferme ne mérite aucunement l'épithète de grandiose, il ne manque cependant pas de charme. Tout d'abord se

---

(46) C'est-à-dire coloniale. Ce sera chose faite en 1887 (jusqu'au transfert de la capitale à Lomé -mieux située par rapport à l'axe de pénétration de la vallée de la Volta- en 1897).

(47) Orthographié Azigo. Il est fréquent que les villes soient désignées par le nom de leur peuple (ou de leur clan) principal.

(48) Pla, Pofa, Popo = déformation de xwla, difficile à prononcer pour les Occidentaux.

dresse le long de la mer un imposant front de belles factoreries (la plus imposante est celle de Victor-et-Fils, dont le coût a dépassé les 60 000 marks), au-dessus desquelles flottent uniquement des drapeaux allemands et français. Les eaux qui s'étalent ici sur plusieurs centaines de mètres s'écoulent dans trois directions différentes. Derrière ces eaux, s'élève à une hauteur de 30 ou 40 pieds(49) un sol de latérite orné d'une jolie couronne de cocotiers et de rôniers. Juste en face se situe le village d'Adjido, sur une presqu'île de la lagune. De la péninsule opposée émerge, sous les cocotiers, les toits de roseaux bruns de Badji. En montant sur le toit de l'une des factoreries, on peut voir aussi, derrière Badji, la localité de Degbenu ; on peut apercevoir également, derrière Adjido, l'agréable localité qu'est Glidji ; elle est séparée de la première par le bras principal de la lagune qui mène vers Grand-Popo. Cette image agréable s'estompe dès qu'on arrive dans la partie de la vieille ville habitée par les Noirs, à l'extrême ouest de Petit-Popo(50) : Sans être précisément aussi sales que celles de Porto-Seguro, d'Agoué et de Grand-Popo, les rues de cette localité ne se distinguent guère par leur propreté, ni les cases, qui peuvent compter jusqu'à quatre pièces, par leur architecture luxueuse... On trouve au bord de la lagune des pirogues indigènes creusées chacune dans un tronc d'arbre. Elles sont placées à côté de grands tas de coquillages d'huîtres, utilisés dans le four à chaux, et des briques, fabriquées avec de la latérite en provenance de l'intérieur du pays. Pour l'Européen, la mer -moyen de communication avec son pays- revêt une très grande importance ; pour le Noir, c'est la lagune, une voie fluviale pratique qui conduit de Baguida jusqu'au-delà de Ouidah, et qui, à certains endroits, déborde largement sur les régions de l'intérieur.

Elle assure non seulement tout le trafic commercial entre Petit-Popo, Grand-Popo et la côte, mais fournit aussi, par sa richesse en poissons, la plus grande partie des protéines non végétales. La rivière Agomé(51) qui se jette dans la lagune entre Petit- et Grand-Popo, près d'Agbanakin constitue, pour moi, son affluent le plus important. Ceci est fort probable car, à partir d'Agbanakin, on remarque toujours un fort courant vers l'est, en direction de Grand-Popo et parfois vers l'ouest, en direction de Petit-Popo(52). En tout cas, l'opinion dont les cartographes

---

(49) 10 à 12 m. C'est sans doute, au loin, le plateau de terre de barre.

(50) Quartiers Nlessi, Flamani...

(51) Le fleuve Mono. Observation exacte.

(52) Selon les hautes ou basses eaux du fleuve.

anglais et des missionnaires catholiques d'Agoué se font l'écho -opinion selon laquelle la lagune est alimentée par la Volta- est erronée. Il a été démontré par une haute marée inhabituelle que la lagune de Togo et de Popo communique avec celle de Lagos(53). Quant à une communication similaire avec la lagune de Keta, je tiens cela pour invraisemblable après avoir parcouru plusieurs fois la bande de terre qui les sépare. Ce n'est qu'à l'est de Grand-Popo que la lagune a un écoulement constant, mais vers le milieu de la saison des pluies, lorsque le niveau d'eau de la lagune dépasse de quatre pieds(54) celui de la mer, l'eau commence à forcer le passage à plusieurs autres endroits. L'année dernière, on a également inauguré un passage artificiel(55), ensablé depuis, sans se douter que cela pourrait mettre en danger plusieurs factoreries à l'est de Petit-Popo.

Lorsque le niveau de la lagune est très bas, les phénomènes de flux et de reflux se font remarquer par suite de l'afflux d'une petite quantité d'eau de mer. Alors l'eau est un peu saumâtre ; par contre l'eau de la lagune pourrait même servir d'eau potable pendant la saison pluvieuse et dans les zones les plus éloignées de l'embouchure.

La profondeur de la lagune varie énormément en fonction de la saison des pluies et pour des raisons encore inconnues(56). Le trafic entre Porto-Seguro et Baguida est toujours possible pour les petites pirogues, mais les grands bateaux touchent chaque fois le fond lorsque le niveau d'eau est assez bas. Il faut noter que les plus grandes pirogues des indigènes, creusées dans un tronc d'arbre, peuvent transporter des charges allant jusqu'à 5000 kg, mais elles n'atteignent pas la capacité des bateaux de guerre que l'on voit à l'embouchure du Niger, qui peuvent embarquer 200 hommes. Le lit de la lagune est entièrement constitué de sable et de vase jaune, hormis le fait que, juste à l'entrée de Grand-Popo,

---

(53) Non : la liaison entre la lagune de Ouidah et le lac Nokoué (qui, lui, communique avec la lagune de Lagos) est artificielle et non permanente.

(54) 1,3 m. L'amplitude entre hautes et basses eaux de la lagune est de 2 m en moyenne (exceptionnellement 3).

(55) Sans doute là où l'on perce encore aujourd'hui le cordon littoral, quand les eaux montent trop, à l'est de la ville.

(56) Il n'y a pas d'autres raisons que l'apport d'eau par les fleuves en saison des pluies.



un bloc solide de grès, couvert de petits coquillages, émerge de l'eau lorsqu'elle atteint un niveau moyen(57).

Petit-Popo peut bien compter, avec ses environs : Badji et Degbenu, 4000 habitants. Ainsi qu'en témoigne la vigueur de leur constitution physique, ils ont émigré en partie d'Accra. Ils parlent un idiome truffé de mots de la langue gan(58). Le domaine linguistique du Gan s'étend à l'est jusqu'au grand fleuve Volta, où il touche celui de l'éwé, une langue tout à fait différente. Près de Porto-Novo et de Lagos, celui-ci cède la place à la langue nago(59), qui en est, elle aussi, complètement différente.

L'éwé se répartit en quatre dialectes : anglo, togo, popo(60) et dahomey(61), dont le second se parle dans le protectorat allemand. Les missionnaires de la Société des Missions de l'Allemagne du Nord, installés à Keta et loin à l'intérieur du pays, ont mis au point la grammaire de l'anglo(62) et sont sur le point d'en publier un nouveau dictionnaire. D'un autre côté, les missionnaires catholiques de Ouidah et d'Agoué prêchent à leur tour dans la langue du Dahomey et de Popo, mais jusqu'ici aucun homme de science ne s'est consacré à l'étude du dialecte de Togo. Il est vrai que le territoire du Togo constituait, avant l'attribution du protectorat allemand, la partie la plus inconnue de la portion la moins connue de toute la Guinée(63). Pour faire sentir au lecteur la différence qui existe entre trois des quatre dialectes désignés, je voudrais lui présenter les nombres familiers à tout commerçant :

	<u>Anglo</u>	<u>Togo</u>	<u>Popo</u>
Un	<i>Deka</i>	<i>Deka</i>	<i>Deka</i>

(57) C'est le beach rock qui longe la lagune à l'est d'Aného (le pilier sud du pont repose dessus). Il faut que les eaux soient très basses pour qu'il affleure.

(58) Peuple d'Accra, origine des Guin.

(59) Yoruba.

(60) Mina ou xwla ?

(61) Fon. La réalité linguistique est beaucoup plus compliquée.

(62) Depuis 1857. Base de l'éwé standard actuel.

(63) Au sens de côte occidentale de l'Afrique noire.

Deux	<i>Eve(64)</i>	<i>Eve</i>	<i>Eve</i>
Trois	<i>Etong</i>	<i>Eto</i> ou <i>Etong</i>	<i>Etong</i>
Quatre	<i>Ené</i>	<i>Ené</i>	<i>Ené</i>
Cinq	<i>Atong</i>	<i>Ato</i> ou <i>Atong</i>	<i>Atong</i>
Six	<i>Adé</i>	<i>Adé</i>	<i>Adé</i>
Sept	<i>Adre</i>	<i>Adre</i>	<i>Adre</i>
Huit	<i>Enyi</i>	<i>Enyi</i> ou <i>Iné</i>	<i>Nyi</i>
Neuf	<i>Asieke</i>	<i>Asideke</i> ou <i>Scheke</i>	<i>Nyide</i>
Dix	<i>Ewo</i>	<i>Ewo</i> ou <i>Owho</i>	<i>Ewo</i>
Onze	<i>Wuideka</i>	<i>Wideka</i>	<i>Oiradeka(65)</i>
Vingt	<i>Blave</i>	<i>Wui</i> ou <i>Wie</i>	<i>Eoui</i>
Trente	<i>Blatong</i>	<i>Egba</i> ou <i>Gba</i>	<i>Egba</i>
Quarante	<i>Blane</i>	<i>Ka</i> ou <i>Eka</i>	<i>Ka</i>
Cinquante	<i>Blaatong</i>	<i>Katfief(66)</i>	<i>Kadschio</i>
Cent	<i>Alafa</i>	<i>Kavetagbo(67)</i>	<i>Kavedagbo</i>

Le système numérique, quoique basé sur les décimales, est en rapport étroit avec le mode de calcul par cauris. Une cordelière de cauris compte 40 coquillages et le nombre 31, par exemple, se dit en dialecte du

---

(64) Orthographié en allemand ewe.

(65) Fantaisiste

(66) Katsiwo (40 et 10).

(67) Kavetakpo (2 fois 40 et 20).

Togo *chi - cheke - toleka*(68), c'est-à-dire : "une cordelière de cauris moins neuf". L'exemple suivant suffira pour expliquer la formation des mots composés : *aha* signifie : "rhum"(69), *elle* : "il vit", ou "il est" (l'auxiliaire "être" n'existe pas)(70) et *fou* "beaucoup". *Ahaellefou*(71) signifie donc l'homme ou la femme qui est ivre. Certains mots employés au fin fond du terroir comme *gaffel* (fourchette) et *doukou* (foulard) sont apparemment dérivés du danois(72) ; d'autres mots, comme par exemple *homé* (maison, ou : foyer) et *koukou* (cuisinier), sont empruntés à l'anglais(73). La syllabe *ve* ou *vi* sert de diminutif, par exemple *koukouvi* signifie aide-cuisinier, Agouévé = Petit-Agoué(74), et Quadjovi désigne le dignitaire moins puissant que Quadjo(75).

Par ailleurs, tous les noms propres des Noirs d'ici ont eu une signification tout à fait précise, au moins à l'origine. En conséquence, on donne à tous les Européens des surnoms, qui sont rarement très flatteurs. Exemple : *Oeil-de-chat*(76), *Caméléon*, *Bête sauvage* (celui qui donne beaucoup de coups de bâton), *Bateau-à-vapeur* (celui qui vend du rhum de qualité), et bien d'autres choses encore... Les gens ont du mal à comprendre qu'il puisse exister des noms sans signification secondaire. Lorsqu'un jeune commerçant dont ils ignorent encore le nom arrive dans le pays, ils en demandent la signification ; lorsque, comme à l'ordinaire, ils n'obtiennent pas l'explication désirée, ils donnent alors libre cours à leur imagination. Le hasard et un sens très poussé de l'observation jouent un grand rôle au moment de l'attribution de tels noms. L'Allemand qui porte le nom d'*Oeil-de-chat* est le tireur le plus sûr de la côte ; un missionnaire français est surnommé *Sans-racines* parce qu'on l'avait vu en train de manger des asperges et que l'on avait cru que cette plante, encore inconnue dans le pays, n'a pas de racines. Une fois, au

---

(68) *Forme aujourd'hui inconnue.*

(69) *En réalité : toute boisson autre que l'eau.*

(70) *Si, c'est le verbe ele.*

(71) Ahàlèfũũ. *Traduction réelle : "il y a de l'alcool en abondance".*

(72) *Faux pour la fourchette : du portugais garfo, exact.*

(73) *Exact pour koukou (= cook), pas pour homé (xo = "maison", mé = "dans").*

(74) *Non : Agouévé est le diminutif d'Agòè-nyivé ("la forêt des éléphants").*

(75) *Non : plus jeune.*

(76) *Heinrich Randad, dont Zöller a dit combien il est bon tireur.*

Dahomey, mes porteurs de hamac hésitaient à traverser de nuit une forêt sombre. Lorsque je leur demandai s'ils avaient peur du *Legba* (le diable)(77), j'ai constaté que ce titre flatteur m'a été attribué par la suite... Ces noms acquièrent par moments une grande importance, en ce sens qu'on les transfère du fondateur à la factorerie. Ces noms ont, à ce titre, le même sens pour les indigènes que le terme de raison sociale chez nous. Toutes les factoreries de Victor-et-Fils s'appellent *Haimbou-Homé*(78), celles de la maison Wölber-et-Brohm *Asinkouvi-Homé*(79). Plus ces noms sont connus à l'intérieur du pays, plus ses habitants livreront souvent leurs produits à ladite firme, d'où le sourire radieux que j'ai cru remarquer sur le visage de mes accompagnateurs dès qu'ils entendaient les mots "*Haimbou*" ou "*Asinkouvi*" dans les villages où aucun Européen n'avait encore mis pied.

Nous avons eu une occasion rêvée d'observer la façon dont le Noir riche, quelque peu effleuré par la civilisation européenne et disposant de gros moyens financiers, arrange son intérieur. C'est un mélange bizarre de civilisation et de barbarie, comme en Orient. La question suivante a dû effleurer à plusieurs reprises l'esprit du lecteur, à savoir de quoi vivent en réalité les rois, les chefs et autres notables, avec quels moyens ils règlent les dépenses non négligeables qu'exige leur condition sociale. On peut répondre que les rois et les chefs gagnent leur vie grâce aux taxes douanières, mais aussi au commerce qu'ils pratiquent et surtout au travail de leurs nombreuses femmes et de leurs esclaves domestiques. Cette situation, abstraction faite des taxes douanières, est aussi valable pour tous les Noirs éminents, parmi lesquels certains perçoivent en plus un bon salaire en qualité d'agent ou de premier commis (*chief-clerks*) dans telle ou telle firme européenne. Tout ce que ces gens gagnent n'est pas converti en argent liquide ou en marchandises, mais réinvesti dans les femmes et les esclaves. Chez les Noirs de ce pays, il n'existe pas d'autre placement de capitaux que les esclaves et les femmes. Si la polygamie a pris ici une proportion inconnue même en Orient, il faut l'expliquer par de telles coutumes. On dit que les gens se contentaient jadis de peu de femmes, mais que, progressivement, les coutumes du Dahomey ont été adoptées dans les pays popo voisins. Voici quelques exemples : le commis principal d'une maison allemande de la place, qui parle plusieurs langues européennes, a six femmes légitimes ; l'agent

---

(77) En fait, le fétiche, le "dieu-objet", comme disent les anthropologues.

(78) On a vu que c'est le surnom de Josua Leuze.

(79) "Chez Oeil-de-chat" (Randad).

commissionnaire d'une firme française en a 80... Puisque les femmes sont achetées à leurs parents (et payées aussi cher qu'un esclave), ceux-ci peuvent faire une grande fortune avec de telles unions conjugales dès qu'un prétendant noir entre en ligne de compte. Quant à ce dernier, il fera travailler ses femmes pour lui.

Les Européens, par contre, qui ne font pas travailler leurs femmes pour eux, mais s'occupent de leur habillement et de leurs besoins, trouvent des jeunes filles au prix local de 16 dollars en argent et 6 dollars en nature. Le mariage se déroule sans cérémonie, si l'on excepte une libation de rhum, agrémentée de musique et de danses. Par ailleurs, il n'existe pas, chez les Noirs de cette partie de l'Afrique, de mariages qui lient obligatoirement les époux pour toute la vie. Parmi tous ceux qui se disent des frères ici, il n'existe qu'une infime minorité ayant même père et même mère. En réalité, le mariage n'a ici aucun caractère indissoluble.

A notre avis, les conceptions religieuses des membres de l'élite, ici, sont aussi barbares que leur situation matrimoniale. Même si le Togo est un sol tout à fait vierge dans le domaine de l'évangélisation, on devrait s'attendre à ce que les gens n'adorent plus les poupées grotesques de leurs fétiches : ces gens habitent dans des maisons construites en style européen, au milieu d'un confort européen, s'habillent à la mode européenne, parlent plusieurs langues européennes et entretiennent des relations commerciales avec Londres et Liverpool. Des hommes comme Ayité(80) et les membres de la famille D'Alméida affirment que, en ce qui les concerne, ils ne croient plus depuis fort longtemps au pouvoir de ces idoles. Mais, soit les vieilles conceptions survivent quand même dans l'esprit de ces Noirs demi- ou quart-lettrés, soit ils leur rendent hommage par respect pour le peuple soumis à leur influence. Ce dernier regarde avec satisfaction les fétiches qui se dressent également dans la factorerie d'Ayité, où il célèbre précisément la fête de la moisson(81) et d'autres fêtes exubérantes, dans une ambiance tout à fait folle. Cet attachement aux coutumes traditionnelles a une justification, quelque peu bizarre que cela puisse paraître. Il en va tout autrement des autres Noirs, qui tiendraient pour une insulte de se voir traiter de Noirs, alors qu'ils ne répondent pas aux exigences de la bienséance et de l'honneur européens. On trouve de telles personnes

---

(80) Il sera pourtant catalogué "féticheur" à l'époque allemande.

(81) C'est Yéké-yéké (Yaka-wókē), le "Nouvel an" mina.

surtout dans le clan des Lawson. Les deux visiteurs forcés en Allemagne, Gomez et Wilson(82) (ce dernier fait du commerce pour son propre compte, l'autre est un associé de la firme commerciale Creppy-et-Gomez), se font suivre lorsqu'ils vont se promener en ville par un petit garçon, par goût du faste. Mais ils n'arrivent pas à payer leurs dettes. Wilson, qui, au début, avait parlé avec beaucoup de respect de l'Allemagne, et notamment de Caprivi(83), se met à excuser son insolvabilité en prétextant que ses affaires ont été négligées pendant son séjour en Allemagne.

En compagnie des "hommes au bambou" (des hommes qui font avancer la barque au moyen de longues perches de bambou), nous gagnons Agoué, située à une heure et demie de Petit-Popo (une heure en hamac, en empruntant un itinéraire plus court)(84). La lagune a maintenant l'aspect d'un fleuve dont la largeur varie par endroits entre quelques centaines de mètres et deux kilomètres. En quelques heures, on gagne ainsi Agbanakin, et en une demi-heure de plus, Grand-Popo. On découvre sur la terre ferme des palmeraies exubérantes, séparées par endroits par des broussailles de hautes herbes ou des fourrés de palétuviers peu étendus. Ces palmeraies s'avancent jusque dans les abords immédiats de la lagune. Elles portent une charmante couronne, dont l'ombrage couvre la surface de l'eau jusqu'au bord de la rive. Les alligators et autres animaux sont un peu plus rares sur cet itinéraire très fréquenté. Comme pour compenser ce défaut, j'assistai pour la première fois à l'application pratique d'une des coutumes les plus étranges de ce pays. A la mort d'une personne, la famille ne peut se soustraire à l'obligation tacite de prendre à sa charge tous les engagements du défunt. Elle dépose hors du village, en plein air, le cadavre sur un échafaudage et dit aux créanciers : "Le mort est là; allez le voir pour vous faire payer !". Celui qui enterre le cadavre ou simplement le descend de l'échafaudage est lié par les engagements du défunt. Plus d'un Européen qui voulait s'approprier un squelette nègre en suivant la voie la plus facile a dû le payer très cher plus tard.

---

(82) Robert Léandro Gomez et Albert Adjétégan Wilson, emmenés comme otages en Allemagne en février 1884 et ramenés par Nachtigal en juillet.

(83) Georg-Leo, comte de Caprivi (1831-1899), collaborateur de Bismarck (et par la suite son successeur à la chancellerie impériale de 1890 à 1894), avait reçu les otages à Berlin.

(84) Il y a 8 km, le long du cordon littoral.

Avant d'arriver à Agoué, il faut payer à une douane fictive -c'est-à-dire qui n'existe pas matériellement- une bouteille de gin. D'habitude, on la jette à l'eau pour taquiner un peu l'agent de douane, qui doit plonger pour la chercher. Après une longue guerre contre Pedro Quadjo (en 1861), qui y perdit la plus grande partie de ses biens, le petit royaume d'Agoué (*Aghwey* selon l'orthographe anglaise) a sauvé son indépendance ; mais l'administration du roi Atande(85), frappé d'apoplexie, et de son prétendu ministre de la guerre Todegeteapu(86), est si faible que les Noirs eux-mêmes réclament un gouvernement plus fort. Aucun de ces roitelets de la côte n'est capable d'indiquer les limites nord de son territoire ; mais les missionnaires français m'assurèrent qu'Agoué, dans ses limites nord, ne dépasse pas Aklakou(87), une localité située entre Agoué et Grand-Popo, que l'on peut gagner après cinq ou six heures en hamac.

Avec ses 9000 habitants, émigrés en grande partie de Petit-Popo et dans une faible proportion du Dahomey et de l'intérieur du pays, Agoué -que les Noirs appellent *Adjigo*- est la ville la plus peuplée sur la Côte des Esclaves, après Ouidah. Il n'y a ni factoreries européennes, ni commerce européen à Agoué, mais la ville draine tous ceux qui redoutent l'éclat excessif de la civilisation, notamment les Portugais et les musulmans. Agoué joue le même rôle pour les anciens négriers retirés des affaires (surtout les immigrants du Brésil) que Wiesbaden(88) pour nos officiers retraités.

Parmi les nations européennes, aucune n'a compris aussi bien que les Portugais la seule façon convenable de traiter les Noirs (basée sur une sévérité sans ménagements, mais juste et, pour ainsi dire, patriarcale, sans trop de familiarité). Cependant -paradoxe bizarre- aucune d'entre elles n'est tombée aussi bas, tandis qu'elle accumulait les succès, et du fait même de ces succès. La civilisation portugaise a profondément marqué tous les mœurs et toutes les coutumes des habitants de la côte, jusqu'à l'intérieur du pays. Dans cette mesure, le Portugal a réalisé quelque chose de plus durable que toutes les nations européennes, bien que la puissance française et anglaise soit, à l'heure

---

(85) Les Français l'appelleront *Atanlé*.

(86) Sans doute *Todedjeapu*.

(87) A 12 km au nord-est d'Agoué.

(88) Célèbre station thermale près de Francfort, aujourd'hui capitale administrative du Land de Hesse, en R.F.A.

actuelle, infiniment plus grande. Mais les Portugais eux-mêmes sont devenus des Noirs et, dans le cas où ils ont encore tant bien que mal conservé la couleur blanche de leur peau, ils sont à peu près réduits à l'impuissance totale. Ils s'adonnent au fétichisme, à la polygamie et au mariage consanguin. Les Anglais, les Français et les Allemands, eux-aussi, ne se montrent pas plus réservés vis-à-vis des filles du pays, mais ils préservent toujours la supériorité qui caractérise le Blanc. Après tant d'années passées à l'étranger, ils rentrent au pays et sont remplacés par des nouveaux venus qui n'ont pas encore pris les habitudes noires. Il n'y a rien de plus intéressant pour l'historien de la civilisation que l'étude de ce groupe d'hommes qui se disent Portugais, fortement représenté à Agoué et à Ouidah. Ils ont gardé, outre la langue, les belles manières, simples et agréables, et se réclament de la civilisation européenne ; mais la couleur de leur peau varie du blanc jaunâtre de l'Européen du Sud au noir brunâtre le plus foncé que l'on trouve en général chez les Nègres. L'habillement du monde féminin est très varié ; la gamme s'étend des pièces de la toilette parisienne (comme, par exemple, le chapeau à plumes) jusqu'à la simple "cravate" de la jeune fille africaine. Et pourtant, tout récemment, une invitation à un bal (comme les pianos ne supportent pas le climat d'ici, on jouait de l'harmonium), invitation rédigée sous forme de circulaire, portait la signature suivante : "la fine fleur d'Agoué".

Les musulmans constituent une autre couche de la population. Ils sont venus en partie de Lagos(89), en partie de l'intérieur du pays(90). Ils sont nombreux et constituent une menace grave pour la propagation de la civilisation de l'Europe chrétienne. On les reconnaît aussitôt à leurs vêtements flottants bleu-clair ou roses, en tout cas multicolores, semblables à des robes de chambre. Si les résultats obtenus chez les Noirs par les missionnaires protestants et catholiques sont maigres -car les Noirs vivent au jour le jour, comme des enfants, et s'adonnent au fétichisme- l'apparition de l'islam représente pour toute propagande chrétienne un obstacle beaucoup plus grand, pour ne pas dire insurmontable. A ma connaissance, le christianisme n'a encore jamais pu dépasser l'islam dans le monde noir. Malheureusement, la politique coloniale anglaise en Afrique de l'Ouest favorise, là où elle peut et comme elle peut, l'élément islamique, hostile à la civilisation ; ce n'est

---

(89) Ce sont donc des Yoruba (dits "Nago"), certains ayant transité par le Brésil.

(90) Peut-être des Haoussa.



nullement son mérite si la religion de Mahomet a perdu récemment de son prestige chez les populations noires, à cause des méfaits des Haoussa musulmans(91). Dans cette optique, on pourrait taxer les missionnaires français de partialité, mais même d'autres personnes impartiales désignent par le terme générique de "canaille" l'élément islamique d'Agoué. Toutefois, on ne peut pas nier que le grand essor pris par l'agriculture, qui se développe de l'autre côté de la lagune, près d'Agoué précisément(92), et qui compense quelque peu l'absence du commerce, est à mettre à l'actif des musulmans immigrés.

Si la mission catholique d'Agoué (des *Missions Africaines de Lyon*)(93) jouit d'un plus grand prestige parmi les Noirs et les Européens que l'Eglise méthodiste anglaise, cela s'explique surtout par le fait qu'elle n'envoie en mission que des prêtres aimables, cultivés, très doués et surtout tolérants, faisant preuve d'une appréciation correcte de la situation, sans tenir compte de la nationalité des gens. On peut se rendre dans les missions d'Agoué, de Ouidah, de Porto-Seguro, de Lagos, etc. Qu'on soit Allemand ou Français, protestant ou catholique, on y trouvera toujours le même accueil cordial; toujours on prendra soin de vous avec une impartialité totale. Partout où j'ai vu des missionnaires dans le monde, ceux-ci mènent une lutte secrète contre les commerçants, mais les missionnaires d'Agoué, qui leur ont apporté souvent leur assistance médicale, reçoivent aussi les contributions des commerçants protestants. Par contre, les missionnaires méthodistes se font détester parce qu'ils créent toujours leurs stations là où leurs confrères protestants allemands ou catholiques français ont déjà déblayé le terrain(94). Par ailleurs, ils n'installent, dans leurs missions, que des Noirs qui ne se distinguent ni par leur dignité, ni par leur culture, et qui font pour l'Angleterre une propagande indécente.

Les missionnaires français se distinguent des autres Européens par leur longue soutane blanche, en laine, qu'ils portent avec le casque colonial blanc. A la place de leur ancien logement, très modeste, ils ont construit récemment une belle maison à deux étages, mieux aérée par la brise marine, puis, à côté, une belle église construite en briques. Dans les

---

(91) De l'armée anglaise. Cf. chapitre I.

(92) A Agouégan, Atoéta, etc... S'y développe surtout la culture du palmier à huile.

(93) En français dans le texte.

(94) Faux à Aného, où ils étaient depuis 1844.

écoles de la mission, où l'enseignement est dispensé en portugais, les Soeurs forment près de 60 filles et les Pères près de 80 garçons.

Il faut reconnaître la valeur des réalisations de la grande *Société des Missions de Bâle*(95) et de la petite *Société des Missions de l'Allemagne du Nord*(96). Je voudrais seulement évoquer un fait : compte tenu de mes expériences dans les diverses parties du monde, il me semble que l'erreur fondamentale des missions protestantes allemandes, c'est d'être pendues de façon désespérée aux basques de l'Angleterre, bien qu'elles travaillent avec des fonds allemands. Ceci n'est pas valable pour la colonie de la Gold Coast, même si le cours de l'histoire mondiale a décidé que les missionnaires allemands travaillent pour l'Angleterre dans cette colonie(97). Par contre, dans la partie orientale de l'Afrique du Sud et ailleurs, on est allé plusieurs fois jusqu'à traiter les missionnaires allemands de renégats et de traîtres aux grandes causes de notre peuple. Si, comme tout porte à le croire, la mission protestante s'apprête à démarrer ses activités dans le territoire du Togo placé sous le protectorat de l'Allemagne (activités en vue desquelles la Mission de Brême a déjà accompli un travail préliminaire courageux dans le pays voisin), alors on peut déployer le drapeau national allemand, à cause de notre propre succès et à cause des subventions, qui seront en tout cas substantielles ; ce faisant, on évitera de tomber dans la même intolérance que les méthodistes, mais on aura toujours présent à l'esprit que chaque fois que les Allemands déboursent leur argent pour une mission allemande, c'est dans le but d'enseigner un christianisme à coloration allemande, et qu'on ne doit pas, pour quelque motif politique que ce soit, faire les yeux doux aux Anglais au mépris des intérêts allemands(98).

---

(95) *Calvinistes suisses et allemands du Sud, implantés surtout dans la région d'Accra et son hinterland.*

(96) *Ou Mission de Brême, implantée à l'est de la Volta.*

(97) *Ultérieurement, la Mission de Brême se refusera énergiquement à travailler pour les intérêts coloniaux de l'Allemagne, d'où la fureur des pangermanistes évoquée plus loin. Les Missions ne défendent pas l'Angleterre, mais leur foi, et, comme la langue anglaise est la plus répandue, elles l'utilisent (à côté de l'ewé) pour leur prédication et leur enseignement.*

(98) *Attitude très typique de ces milieux colonialistes allemands, qu'a bien décrit A.P. Oloukpona-Yinnon (op. cit.).*

Les responsables des Sociétés de mission doivent prendre également à coeur un autre enseignement. Je me suis donné beaucoup de peine pour trouver d'où vient l'hostilité qui oppose les missionnaires aux commerçants, telle qu'on en trouve en Afrique du Sud, dans les îles du Pacifique, en Inde, partout ailleurs où il y a des missionnaires... La raison, me semble-t-il, est la suivante : le commerçant dit aux indigènes : "Je suis le maître et vous êtes les serviteurs ; si vous voulez aussi devenir des maîtres un jour, vous devez travailler durement, comme des bêtes". Mais l'un des moyens les plus efficaces utilisés par les missionnaires pour attirer les élèves consiste à leur dire que "tous les hommes sont égaux devant Dieu". L'indigène transpose ce dogme chrétien et humain du domaine moral à la réalité, et croit alors qu'il est égal à l'Européen. Il faut déjà posséder une bonne dose de culture(99) pour comprendre qu'il puisse exister des différences de classe en dépit de cette égalité devant Dieu. Les commerçants de Java ou des Indes néerlandaises(100) expliquent qu'en général le Noir qui s'est converti au christianisme ou qui a fait le voyage à la Mecque (s'il était déjà musulman) est dorénavant impropre à toute activité, à moins qu'il ne soit devenu précisément un filou.

Parmi les Nègres en particulier, qui n'arrivent pas à trouver un moyen terme entre les deux extrêmes que sont l'obéissance aveugle et la fatuité la plus présomptueuse, ce serait faire un début suicidaire que de développer chez eux, grâce à la religion, cette fatuité nourrie plus que superficiellement par la juridiction négrophile en vigueur dans les colonies anglaises(101). L'humilité et la modestie sont les qualités dont le Noir a le plus besoin lorsqu'il a glané quelques miettes de la civilisation européenne.

J'ai découvert dans différents livres les opinions les plus diverses à propos des conceptions religieuses du Noir, dont le christianisme doit prendre la place grâce à l'oeuvre missionnaire. Les comparaisons des missionnaires de Keta et d'Agoué à ce sujet ont été pour moi d'un grand intérêt, d'autant plus que ces missionnaires ont réalisé leurs études sur deux branches différentes d'un seul et même peuple. Les deux parties

---

(99) *Ou de cynisme.*

(100) *Actuelle Indonésie, où les autochtones ne sont pas noirs (mais le raisonnement raciste reste le même).*

(101) *Large exagération, qui attaque le self-government pratiqué en Gold Coast, où l'administration anglaise est légère et peu interventionniste.*

s'accordent à reconnaître que le Noir, au lieu d'adorer la matière au travers de ses fétiches, comme cela a été affirmé auparavant, possède un grand Olympe(102) de dieux et de déesses subalternes, de génies et de demi-dieux. Il suffit donc de remplacer les idoles grossières des fétiches par les chefs-d'oeuvre de l'art grec pour avoir un pendant de la mythologie gréco-romaine devant soi.

L'accord entre les sources protestantes et catholiques s'établit sur un autre point : le Noir place au-dessus de tous les dieux un Etre suprême, qui est si bon que l'on n'a pas besoin de s'en occuper. Mais les missionnaires de Keta appellent cet être suprême *Mawu*(103), ceux d'Agoué *Olorun*(104). Quant aux autres divinités, les données sont si différentes que je n'ai pas pu m'y retrouver dans les deux systèmes divins. Il semble que le Noir voit dans toutes les apparitions de la nature des manifestations divines. De même, il intègre si facilement de nouvelles fantasmagories dans son système de dieux qu'il en oublie d'autres plus anciennes.

Maints voyageurs ont qualifié de "spirituel" ce système religieux, bien que, à mon avis, on puisse attribuer à bon droit le même qualificatif au système grec. Mais ce qui est sûr, c'est que, à tous ces dieux auxquels le Noir adresse ses prières et fait des sacrifices, il manque l'un des attributs essentiels de la divinité, c'est-à-dire la bonté et la pitié. Il est arrivé une fois que mes porteurs de hamac, malgré les nombreux cadeaux que je leur offrais, s'étaient comportés de façon très négligente et impolie. On me demanda alors pourquoi ils n'ont pas reçu de bastonnade et aussitôt après on ajouta cette remarque, qui est très significative en ce qui concerne le caractère du Noir : Dieu, dit-on, est très bon, selon l'opinion des Noirs ; il est même si bon qu'on n'a pas du tout besoin de s'occuper de lui. Mais il faut faire des sacrifices au diable, ou -mieux- aux divers diables, pour qu'ils ne se montrent pas désagréables. Il est évident que le Blanc ferait mieux de jouer en face du Noir le rôle du diable plutôt que celui du bon Dieu...

Après cette digression, je prierais le lecteur bienveillant de me suivre lors de mon voyage à Agbanakin et à Grand-Popo. Des canaux de

---

(102) Montagne céleste où vivaient les dieux de la Grèce antique.

(103) *Mawu*, l'"Insurpassable", créateur du ciel et de la terre (expression conservée par le christianisme de langue éwé).

(104) Expression yoruba, apportée par les Nago.

dérivation se détachent du lac en plusieurs endroits en direction de la terre ferme ; personne n'a pu me dire s'il s'agissait de cours d'eau ou de bras de la lagune(105).

Agbanakin, avec ses 1500 habitants, est la capitale de ce petit royaume de Grand-Popo ; il est situé sur la rive ouest de la plus importante de ces dérivations, que l'on appelle le fleuve Agomé(106), que les pirogues et les barques peuvent emprunter jusqu'à l'intérieur du pays. Mais avant que nous ne parvenions à cette bifurcation, il nous fallait encore une fois sacrifier une bouteille de gin au passage d'une barrière douanière qui n'existe que dans l'imaginaire.

Et pourtant, cela ne serait pas si grave si l'on n'avait pas installé tout récemment, en amont du fleuve Agomé, une barrière douanière qui nuit énormément au commerce. Cela était contraire aux traités signés par le roi Nyamlé avec les commerçants. Chaque pirogue devait payer à son passage un dollar et demi (6 marks) : les produits de la terre ne pouvaient donc plus être acheminés vers l'aval du fleuve Agomé ; une douzaine de pirogues attendaient nuit et jour à la douane dans l'espoir d'un changement. Le commerce de Grand-Popo avait souffert considérablement de cette situation. A la vérité, Nyamlé et l'ensemble des chefs avaient dû promettre à l'époque(107) au commandant de la *Sophie* de respecter à l'avenir les traités, lorsque ce dernier était descendu à terre avec 40 hommes et avait fait arracher par les indigènes eux-mêmes les barrières douanières près de Grand-Popo et de Hévé(108). Mais, étant donné qu'aucun bateau de guerre allemand n'avait plus été vu ici depuis longtemps, les indigènes sont redevenus plus hardis. Dans l'atmosphère surchauffée des palabres du soir, on avait proféré des menaces à haute voix, selon lesquelles l'on possède suffisamment de poudre et de fusils à silex pour résister si un bateau de guerre allemand se présentait à nouveau.

---

(105) Les deux : petites lagunes au-delà de Zébé, diffluent du Mono dans sa basse vallée.

(106) Le Mono, navigable jusqu'à Tokpli, à 50 km en amont à vol d'oiseau.

(107) En février 1884, après avoir réglé tout aussi énergiquement le problème Lawson à Aného.

(108) A 2 km à l'est de Grand-Popo (orthographié Hevey).

Lorsque j'avais quitté la barque en compagnie de l'agent principal d'une firme allemande et que je m'étais rendu dans l'une de ses filiales, gérée par des mulâtres, pour faire à l'aide du compas et du crayon le croquis d'Agbanakin, on attira mon attention sur l'intérêt évident que portaient à mon activité les indigènes accourus de tous côtés pour me regarder. Après avoir reçu de nouvelles informations sur les récentes tracasseries douanières, l'agent principal dont nous avions parlé fit convoquer le roi Nyamlé à un entretien auquel je voulais prendre part. Nyamlé, un homme dans la force de l'âge, arriva alors, accompagné d'une foule nombreuse. Il portait un bonnet de nuit à rayures bleues et blanches, une toge blanche et, au poignet, quelques anneaux en fer qui claquaient à chaque mouvement. L'agent principal donna l'ordre de fermer la porte derrière le roi et un des conseillers qui l'accompagnaient, pour empêcher la foule de nous importuner.

Bien qu'on eût immédiatement apporté quelques bouteilles de bière, le roi ne se sentait pas pleinement rassuré. Alors que je ne parlais pas et répondais juste par quelques hochements de tête, le roi fit expliquer par le gérant noir de la factorerie, qui faisait fonction d'interprète, qu'il était conscient que la nouvelle barrière douanière n'avait pas sa raison d'être, mais que d'autres gens l'avait imposée. Comme ceux-ci voulaient justement saper son autorité, il n'était pas en mesure de respecter ses engagements pris à l'égard des commerçants et du commandant de la *Sophie*. Pendant l'entretien, un grand tumulte s'éleva dehors et les indigènes de la factorerie rapportèrent que la foule voulait enfoncer les portes, parce qu'elle était convaincue que je voulais faire arrêter le roi. Les portes furent légèrement entrebâillées pour montrer à la foule quel moment agréable nous passions, à boire tranquillement de la bière.

Après avoir été bien sermonné par l'agent principal, le roi nous quitta en promettant d'organiser de grands palabres le lendemain matin et de sensibiliser son peuple à cette affaire. Pour ne pas être obligé de revenir encore une fois là-dessus, je vais présenter dès à présent la suite de cette histoire.

La barrière douanière litigieuse disparut trois jours plus tard. En revenant du voyage que j'ai par la suite effectué à travers le royaume du Dahomey et repassant par Grand-Popo, j'ai été félicité par les commerçants de la place car, comme on le sait, la présence d'un seul Blanc dont les gens savaient qu'il n'était pas commerçant avait suffi pour

réglé d'une façon satisfaisante une affaire qui engendrait des mécontentements et des litiges depuis longtemps. Si la barrière installée sur le fleuve Agomé n'avait pas été aussitôt enlevée, d'autres localités dans le royaume de Grand-Popo -notamment le grand village d'Avlo(109)- auraient imité l'exemple des gens d'Agbanakin.

Certes, la situation politique de Grand-Popo est moins embrouillée que celle de Petit-Popo, mais elle aussi n'est pas très claire. Nyamlé a été reconnu par tous comme roi, mais il n'a toujours pas fait organiser les cérémonies d'usage, parce qu'il est pauvre, ce qui porte un peu préjudice à son prestige(110). Un chef d'Agbanakin du nom de John Doe, un homme sournois et riche en esclaves, cherche à en tirer profit en expliquant au peuple que le futur roi ne prendrait plus à son compte les engagements souscrits par son prédécesseur. Cette instabilité a des conséquences fâcheuses pour le commerce : même l'agent principal d'une firme française de Grand-Popo ne désapprouverait pas la visite d'un bateau de guerre allemand dans la région. Pour pouvoir continuer à se développer, le commerce a besoin avant tout d'un pouvoir solide, qui ne soit plus ébranlé à chaque instant. Pour y parvenir, pour maintenir à la barre un seul et même souverain, il suffit, dans ces minuscules Etats, de lui accorder un petit appui, ne serait-ce que moral. On pourrait y parvenir facilement en signant des traités et en envoyant à l'occasion un bateau de guerre, si toutefois on ne tergiverse pas trop.

Le royaume de Nyamlé s'étend à l'est jusqu'à la frontière du Dahomey. A l'instar des anciens rois de Glidji, qui ont installé des chefs et des cabécères particuliers à Petit-Popo, les chefs Quaku et Yaya règnent en maîtres respectivement à Avlo et à Grand-Popo ; Yaya porte le titre (portugais) de *chacha*, c'est-à-dire "protecteur des Blancs"(111). Les firmes allemandes versent leurs redevances douanières réglementaires à Nyamlé, la firme Régis-aîné à Quaku et la firme Fabre-et-Cie à John Doe.

---

(109) A 8 km à l'est de Grand-Popo, à côté de l'estuaire du Mono.

(110) Il semble qu'il n'y avait en fait plus de roi authentique à Agbanakin depuis la mort du treizième souverain (mi-XIXème siècle ?), mais des "régents", selon N.L. Gayibor et le R.P. Pazzi.

(111) Traduction très libre. Le protecteur en question serait plutôt le yovogan (il s'agit de titres en usage à Ouidah).

La suite du voyage d'Agbanakin à Grand-Popo me donna l'occasion d'admirer l'un des plus beaux paysages que j'aie jamais vus sur ce littoral. Nulle part ailleurs, la lagune n'est aussi ramifiée, aussi divisée en îlots qu'ici. Il faut y ajouter les nombreux palmiers, les cocotiers élancés, ainsi que les palmiers à huile(112), plus élégants et plus luxuriants, si épais que l'on se croirait devant de véritables forêts ; les canaux étroits et très profonds qui sillonnent les îles recouvertes de palmiers sont de véritables pièces de musée en ce qui concerne la beauté du pays, et, si l'on pouvait en couper une tranche et la transposer dans un jardin botanique d'Allemagne, ils permettraient à l'entrepreneur audacieux de se constituer une fortune princière.

Bien qu'à ce moment-là, je n'aie constaté aucun courant dans le fleuve Agomé à Agbanakin, la masse d'eau drainée en aval d'une part et, d'autre part, l'écoulement qui se produit dans la lagune derrière Grand-Popo provoquent un courant perceptible dans la lagune même, entre Agbanakin et Grand-Popo. Pour cela, le fleuve Agomé me paraît d'un très grand intérêt, car en suivant son cours, puis la voie terrestre qui mène vers le nord, on parviendrait à Atakpamé. Cette ville, selon les informations concordantes des autochtones du pays, est située juste au nord du territoire du Togo, à une portée de fusil de la frontière ouest du royaume de Dahomey(113). Comme à Salaga, on trouve à Atakpamé un nombre considérable de chevaux, et la ville reçoit des visites épisodiques de caravanes de chameaux. Hornberger, un missionnaire de Brême, décédé entre-temps, a visité cette ville lors de son voyage effectué à partir des stations les plus septentrionales de la Société des Missions de l'Allemagne du Nord, voyage qui l'a conduit dans la région nord-est du pays(114). Hornberger est revenu par le même chemin. Jusqu'à présent, aucun Blanc n'a encore exploré toute cette région située entre son itinéraire et la côte, à l'exception de ma propre petite expédition. Cette région reste donc tout à fait inconnue.

---

(112) Sans doute plutôt des palmiers-raphia.

(113) Double inexactitude : Atakpamé est à quelques 170 km de la côte et à 60 km de la frontière du Bénin actuel, que le royaume du Dahomey ne dépassait pas (mais les armées d'Abomey ont attaqué plusieurs fois Atakpamé).

(114) Dans les années 1860-65. "Le nord-est du pays" est par rapport au pays éwé occidental, déjà connu des missionnaires de Brême.



J'aurais été très heureux si j'avais eu l'honneur de constater la frontière nord du protectorat allemand, et ce but aurait sans doute été atteint si j'avais pu progresser jusqu'à Atakpamé. Mon plan était alors de me diriger tout droit à partir d'Atakpamé vers ce village d'Agomé (à ne pas confondre avec le fleuve Agomé) où ma progression vers le Nord avait été, il y a peu, entravée. C'est avec beaucoup de peine que j'ai recueilli les quelques informations accessibles sur la côte au sujet d'un voyage à Atakpamé. Il ne m'a pas été possible d'effectuer ce voyage pour des raisons qui n'intéressent pas le lecteur, mais aussi à cause des suspicions des commerçants qui résident derrière Agbanakin. Mais je voudrais indiquer à mon successeur-éventuel que, en une semaine, on peut parvenir jusqu'à Togo-tonou(115) en pirogue après avoir dépassé les localités de Adamé, Kpondavé, Batonou, Agomé-Séva, Agbétiko(116), Djonougouï(117), Agomé-Glozou, Athiémé(118), Ahoho, Dedekpoé, Tokpli(119), Esse(120), Yodji, Medenta et Alovi-Kote(121). A partir de Togo-Tonou, on effectue le reste du voyage en une semaine après avoir dépassé les localités suivantes(122), situées des deux côtés du chemin : Alisaji, Pakko, Ahoma, Adonquéji(123), Holodou, Adidévo, Wuédémé, Toukadahouï, Atjanou, Lohoumé, Sahoué, Sahé, Edré, Omako, Kotafong, Adjo, Dobo, Sahomi, Huéiogbé, Gézen, Kouvé et Lagada(124).

---

(115) Ou Togodo-Tonu, l'entrée de la région de Togodo, là où le fleuve Mono cesse d'être navigable. Les premiers villages cités sont faciles à identifier et s'échelonnent sur le bas-Mono.

(116) Orthographié Akbetiko.

(117) Sur la rive béninoise du Mono (orthographié Djonouji).

(118) idem, rive est, comme les deux noms suivants.

(119) Orthographié Topli ; longtemps centre commercial important, avant d'être détrôné par Tabligbo.

(120) Probablement Esse-Ana, à 2 km à l'ouest du Mono.

(121) Trois noms aujourd'hui impossibles à identifier.

(122) L'information est désormais beaucoup moins précise ; elle énumère en désordre des villages situés sur plusieurs itinéraires différents, la plupart dans l'actuelle République populaire du Bénin.

(123) Rapides d'Aoma et d'Adoukpoé-ji sur le Mono dans sa traversée de la forêt classée de Togodo.

(124) Malgré le désordre, on retrouve les étapes d'un chemin passant à 10 ou 20 km à l'est du Mono, c'est-à-dire à peu près la route actuelle Grand-Popo - Comé - Lokossa - Aplahoué - Tohoun. Oumako (ici Omako), Dré (ici Edré), Sahoué sont entre Comé et la ville de Lokossa (celle-ci au

Lorsque, nous rapprochant de Grand-Popo, nous passâmes près de Musuké(125) (du portugais *musuquem*), un village peuplé de 1500 habitants et situé sur la rive sud de la lagune, je fus frappé par un important troupeau de bétail qui paissait sur les îles de la lagune et sur la terre ferme(126). A l'exception de quelques vaches à Porto-Seguro, il n'y a pas de troupeau de boeufs dans tout le territoire du Togo. Selon les informations fournies par les missionnaires français, cela s'explique par un fétiche local, qui interdit l'élevage des vaches et des boeufs. Mais dans cette région, on doit avoir sérieusement songé à l'accroissement des troupeaux et déjà obtenu de beaux succès.

Les deux factoreries françaises de Grand-Popo (les deux factoreries allemandes doivent être reconstruites et agrandies) marchent assez bien, mais le village, qui compte 1500 habitants, est aussi sale que tous les autres sur la côte. Ici, la lagune et la mer sont presque contiguës. La population de Grand-Popo, à l'instar de celle du village de Belfa(127), situé directement à l'est de celui-ci, a la réputation d'être plus sauvage que celle de Petit-Popo. Elle est composée de réfugiés venus d'autres localités, dont ils sont le rebut.

Bien que tous les Noirs de cette côte vouent un certain culte aux serpents, Grand-Popo est cependant l'endroit situé le plus à l'ouest où s'étende le culte du serpent du Dahomey. A Grand-Popo, il frappe davantage le visiteur qu'à Ouidah parce que le grand boa

---

*centre du pays des Kotafon - ici Kotafong). Ouédémé (Wuédémé) et Adidévo, à l'ouest, ou Dogbo (Dobó), à l'est, permettent d'atteindre (par l'actuelle Aplahoué) le pays des Adja (Adjo) avec son chef-lieu Tohoun et le grand marché de Sagada (Lagada), aujourd'hui disparu, qui communiquait directement avec Atakpamé, à 60 km au nord-ouest, par la rive droite du Mono. Sahé = Savi, à 10 km au nord de Ouidah. Hueiyogbé = Houéyogbé, sur la rive ouest du lac Ahémé, Gézen = Guézin à sa pointe sud. Kouvé = très gros village en pays ouatchi, au nord-ouest de Tabligbo (toponymie établie par le R.P. Roberto Pazzi).*

*(125) Hounsoukopé, sur la rive gauche de l'entrée du Mono dans la lagune.*

*(126) Il y a toujours, le long du littoral béninois, d'importants troupeaux de bovins, que l'on ne voit pas du côté togolais.*

*(127) Aujourd'hui Gbeffa.*

constricteur(128), qui appartient à la classe des serpents sacrés et non venimeux, est beaucoup plus fréquent ici.

A Agoué, un Blanc pourrait tuer un tel animal sans courir un grand risque ; à Grand-Popo, par contre, il serait impliqué dans de fâcheuses palabres et ne pourrait se racheter qu'en payant une forte amende. Les employés krou annoncent assez souvent, non sans émotion, qu'un boa constrictor se trouve dans la cour, dans le magasin ou ailleurs. Mais le Blanc, au lieu d'avoir l'autorisation de le tuer, doit faire appel au prêtre féticheur qui, d'un geste hardi, saisit le serpent par la nuque, le met dans un sac et le fait acheminer dans l'île-aux-serpents. D'après les explications que j'ai pu recevoir, cette île semble représenter le "temple aux serpents", comme à Ouidah. Malgré le caractère sacré des serpents non venimeux, les Européens résidant à Grand-Popo (et en aucun cas ceux de Ouidah) ont pourtant tué à plusieurs reprises de jolis spécimens de boa, et les ont fait jeter à la lagune par les Krou, pour qui les serpents n'ont rien de sacré. Un tel culte des serpents peut paraître bizarre, mais il existe en Afrique occidentale des choses encore plus bizarres. Songez par exemple à une vestale(129) arborant un haut-de-forme, une "cravate" autour des hanches et des bottes provenant d'un navire échoué...

---

(128) L'animal sacré des Xwla d'Agbanakin est en fait une autre espèce de python (le python de Seba, beaucoup plus long que le python royal vénéré ailleurs sur la côte). Le boa n'existe qu'en Amérique latine.

(129) Prêtresse romaine.

## CHAPITRE VI

## COMMERCE ET CLIMAT DE LA COTE DES ESCLAVES

(Les articles d'exportation.- Huile de palme et palmistes.- Préparation de l'huile.- Les produits de l'intérieur du pays.- Bambou.- Maïs.- Ivoire.- Produits importés.- Rhum.- Gin.- Tabac.- Produits manufacturés.- Lomé.- Baguida.- Petit-et Grand-Popo.- Argent.- Troc.- Cédit.- Douanes.- Histoire du commerce.- Les firmes allemandes.- Eclavage.- Perspectives qui s'offrent aux commerçants allemands.- Ommis indigènes.- Le climat.- Variole.- Fièvre.- Les saisons.- La saison pluvieuse.- L'harmattan.- Température de l'air).

Les données suivantes, établies non sans difficultés, pourront aider à se faire une opinion personnelle du marché et de l'importance de ce territoire de la Côte des Esclaves où l'Allemagne a hissé son drapeau. Ces données, cependant, concernent l'ensemble de la Côte des Esclaves où les firmes allemandes possèdent des factoreries. Malgré les aléas climatiques, malgré la paresse et la malhonnêteté des indigènes, la Côte des Esclaves exporte par voie maritime d'énormes quantités de produits locaux. Deux des articles d'exportation, l'huile de palme et les palmistes(1) doivent couvrir la quasi totalité des importations. On pourrait à peine mesurer aujourd'hui ce qu'on pourrait tirer d'un tel pays s'il y avait ici un peuple actif et travailleur. Mais le Noir libre est moins capable de produire qu'à commercialiser des biens. Le Noir accorde la même préférence au commerce que le métis hispano-indien d'Amérique latine à l'activité politique. Seule une pression extérieure pourra inciter

---

(1) Graine du fruit du palmier à huile (*Elaeis guineensis*).

le Noir à tirer de son sol d'autres produits que les palmiers à huile, qui croissent spontanément(2).

Ces groupes de palmiers, qui ressemblent à des forêts et dont on extrait l'huile qui est vendu à Keta, Lomé, Baguida et Petit-Popo, commencent à 20 ou 30 km de la côte, vers l'intérieur des terres. A Grand-Popo et à Ouidah, les forêts de palmiers s'avancent jusque dans les abords immédiats de la côte, et quiconque fait un voyage sur la lagune sera ravi par l'élégance de ces palmiers, surtout lorsque les spécimens élancés et jeunes se regroupent pour former un bosquet. Les noix de palme (qui ont une couleur rouge tirant sur le noir lorsqu'elles sont mûres) ressemblent à de gros glands. Après la cuisson ou après une sorte de fermentation(3), elles deviennent si tendres que les indigènes peuvent les presser pour en extraire l'huile. Ils effectuent le plus souvent ce travail dans de vieilles pirogues, en s'aidant de leurs pieds. Les noyaux(4), plus durs et dont la teneur en huile est supérieure, ont la forme d'un oeuf de moineau. Ils sont beaucoup plus durs que les amandes, mais, dans tous les cas, pas au point qu'on ne puisse pas les trancher à l'aide du couteau. Le plus souvent, l'huile de palme, mélangée d'eau et de terre, est déjà altérée par ceux qui la préparent. Elle est de plus, manipulée par plusieurs personnes avant d'atteindre la côte. C'est ici, dans les factoreries, qu'on obtient l'huile la plus pure, en la faisant bouillir pour en extraire la saleté et l'eau. C'est uniquement à Ouidah et à Lagos que les commerçants trouvent de l'huile vraiment pure et non contrefaite ; c'est aussi la raison pour laquelle l'huile de Ouidah et de Lagos est un peu plus chère que celle des autres villes. Puisqu'il n'y a pas dans le pays d'autres moyens de transport que l'être humain lui-même, on voit, le plus souvent, arriver dans les factoreries de longues files de femmes. Elles portent sur la tête des vases en argile ou desalebases creusées dans la courge. Très souvent, la quantité d'huile que chacune de ces vendeuses apporte est infime ; souvent, elle ne dépasse pas un demi-gallon(5). Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, ce sont pas moins e

---

(2) *Justification classique de la colonisation : accroître la production. Alors que les descriptions de Zöller montrent une société autochtone qui vit à sa aise.*

(3) *Celle-ci provoque une acidification excessive de l'huile, contrairement à la cuisson, qui produit l'huile la meilleure.*

(4) *En fait, les graines enrobées de leur coque de bois dur, au coeur de la pulpe (qui donne l'huile rouge).*

(5) 2,25 litres.

600 000 *gallons*(6) en provenance d'Afrique Occidentale qui ont transité en une semaine par Madère(7) -un événement extraordinaire assurément, qui s'explique par une récolte extraordinaire-, ce qui a fait baisser quelque peu les prix en Europe.

Dans un nombre réduit de localités, au rang desquelles il faut citer d'abord Ouidah, une habitude est apparue, qui connaît une vogue grandissante ; en effet, des commerçants locaux (*traders*) touchent un certain montant en marchandises et, en contrepartie, achètent de l'huile et des palmistes pour les factoreries. Ainsi ces dernières n'achètent-elles plus en détail, mais n'ont à s'occuper que d'exporter l'huile par fûts entiers.

La couleur, le poids et la consistance de l'huile change beaucoup avant et après la cuisson. On trouve de l'huile jaune, rouge, brune et même noirâtre. Il y a des qualités d'huile dont 300 *gallons* correspondent à une tonne et d'autres dont il faut 320 *gallons*(8) pour le même poids (1000 kg, ou 2240 livres anglaises). Certaines huiles restent tout à fait fluides après la cuisson ; d'autres durcissent dans les tonneaux comme le beurre européen, ou même la stéarine(9). Pour qu'ils puissent mieux résister à la grande chaleur, on peint en blanc les tonneaux avant leur expédition. Les douves et les anneaux proviennent d'Europe, mais l'assemblage est effectué par les tonneliers noirs de la place. En Europe, on fabrique du savon, des parfums, de la stéarine, etc., avec l'huile ainsi expédiée. L'huile extraite des palmistes a plus de valeur que celle fournie par la partie charnue de la noix. Mais il n'existe pas, dans le pays, d'installations mécaniques pour pressurer les noix, très dures ; ces dernières sont mises dans des sacs à sel et à café, et directement exportées vers l'Europe. Au préalable, on débarrasse les noix des coquilles et des cailloux ajoutés en fraude par les indigènes ; puis on procède à plusieurs séchages sur des aires en pierre. Le prix local des noix varie de 180 à 200 marks ; celui de l'huile est fixé à 1,5 mark par *gallon*, soit environ 500 marks la tonne. Les récoltes d'huile et de palmistes peuvent être bonnes ou mauvaises ; au cours d'une même année, la quantité d'huile et de palmistes mise en vente varie tous les

---

(6) 2 700 000 litres.

(7) *Ile portugaise, au large du Maroc, où les navires venant de la côte africaine faisaient volontiers escale.*

(8) Respectivement 1350 et 1440 litres.

(9) *Matière première des bougies (à base également d'huile de palme).*

mois. L'offre en palmistes se répartit un peu plus équitablement sur tous les mois, mais il y a deux saisons pour l'huile : une grande saison en mars et avril, une petite en novembre, décembre et janvier. Les commerçants savent très bien en tenir compte et gardent toujours leurs nouveautés, notamment les produits manufacturés, pour la période où le pouvoir d'achat des indigènes est le plus élevé. Le niveau de la lagune a aussi une grande influence sur le commerce des produits : lorsque le niveau de la lagune monte sensiblement près de Keta (ce qui pourtant n'a pas été le cas ces dernières années), le commerce y prospère, car la situation des localités productrices d'huile par rapport à la lagune est telle que, chaque fois que le niveau d'eau monte, le commerce s'en trouve facilité(10). Par contre, dès que le niveau de la lagune monte sensiblement à Petit-Popo (ce qui s'était produit plusieurs fois ces derniers temps), les affaires sont bloquées, parce que certaines des routes utilisées par les vendeuses sont inondées. Puisque le Noir n'a pas encore appris à connaître la valeur du temps, ni à l'apprécier, il lui est bien égal que les produits qu'il achemine de l'intérieur soient transportés dans une localité côtière proche ou lointaine.

Le Noir n'a pas peur de la distance lorsqu'il espère acquérir sur un marché côtier plus éloigné les marchandises désirées à un prix légèrement inférieur. Ainsi arrivent souvent à Lomé des commerçants d'Agotimé (3 jours de marche)(11) ou de Salaga (10 jours de marche) ; mais on rencontre ces mêmes personnes à Keta ou à Baguida dès que telle ou telle firme y a légèrement baissé le prix de ses marchandises. Bien qu'ils soient paresseux, les Noirs sont obsédés par l'argent et en connaissent la valeur comme un Arménien(12) ; mais ils arrivent rarement à se constituer une fortune, puisqu'ils ne sont pas capables de conserver ce qu'ils ont acquis(13). Et même les Noirs qui, prenant pour modèles les commerçants blancs, sont capables d'en imiter remarquablement l'esprit d'entreprise, sont dépourvus d'initiative personnelle. Etant donné que les commerçants européens ne connaissent et n'exercent leur influence que sur une bande côtière large de quelques

---

(10) *Le transport par pirogue est de loin le plus commode.*

(11) *A mi-chemin entre Lomé et Kpalimé (la plus grande partie dans l'actuel Ghana).*

(12) *Peuple réputé fort bon commerçant au Proche-Orient.*

(13) *Zöller a pourtant expliqué plus haut que la capitalisation se fait sous forme de femmes et d'esclaves. Il est incapable de concevoir une logique autre que la sienne.*

centaines de pas ou, tout au plus, de quelques kilomètres, et qu'ils ne pénètrent jamais à l'intérieur du pays, l'exploitation des richesses naturelles de l'arrière-pays reste l'apanage exclusif des Noirs. Les produits se détériorent en grande partie sans avoir été utilisés, ou à l'insu des indigènes. Les rares Européens qui ont jamais tenté de promouvoir de nouveaux produits d'exportation ou d'exploiter les nombreuses richesses que renferme sans doute l'intérieur du pays ont été déçus, et durent se retirer après avoir consenti de rudes sacrifices.

Une firme a perdu une petite fortune uniquement dans le commerce des noix de bambou. Ces noix, en provenance des autres continents, sont utilisées pour la fabrication des boutons, etc. ; mais celles d'Afrique, achetées cher et en grandes quantités, n'avaient pas la consistance nécessaire et étaient donc sans aucune valeur sur le marché européen(14). Même l'exportation du maïs, qui est cultivé ici en assez grandes quantités, s'est avérée non rentable. Ce n'est que rarement qu'on met en vente de l'ivoire. Quant à la culture des arachides, un autre produit oléagineux exportable (que la Sénégambie exporte en très grandes quantités), elle révèle la paresse déplaisante des indigènes. En effet, les commerçants affirment qu'il ne vaut pas la peine d'exporter des arachides en coque (or, en Sénégambie, c'est ainsi qu'on les exporte) ; pourtant il est plus difficile de trouver sur le marché des arachides décortiquées que non décortiquées. Quant aux soi-disant médicaments que les indigènes viennent présenter par moment dans les factoreries, aucun ne vaut la peine d'être expédié.

Les principaux articles d'importation sont : le rhum (de Hambourg), le gin (de Hambourg et de Hollande), le tabac (de Brême), la poudre (d'Allemagne et d'Angleterre), les produits manufacturés (presque exclusivement d'Angleterre, puisque les Allemands ne fournissent pas de produits assez bon marché), les parfums (d'Allemagne et d'Angleterre), des produits en fer (de Solingen, de Remscheid(15), etc...), du sel, des bijoux, surtout des perles et des fusils à silex (appelés *fusils danois*). Le tabac est de bonne qualité, mais il est très lourd et ne convient pas aux Européens ; il est commercialisé sous forme de feuilles pressées dans de grands tonneaux ronds. Le commerce du tabac, en particulier, constitue l'une des activités favorites de la firme Vietor-et-fils. D'un autre côté, l'ensemble des affaires de cette firme connaît

---

(14) *Est-ce la faute des indigènes ?*

(15) *Importants centres de coutellerie traditionnelle en Allemagne.*



justement des difficultés qui s'expliquent par le fait qu'elle n'importe pas de boissons alcoolisées, en dehors du vin et de la bière, pour des raisons morales et à cause des rapports amicaux qu'elle entretient avec la Société des Missions de l'Allemagne du Nord(16). Cependant le rhum et le gin constituent les deux articles d'exportation les plus en vogue, auxquels les firmes françaises, la Wölber-et-Brohm, la Gödelt, etc. accordent une attention particulière.

Le *gallon* de rhum est vendu aux indigènes à 1,5 mark, la caisse de 12 bouteilles de gin (environ 2 *gallons* et demi) à 5,5 marks(17). De par sa nature et sa mentalité, le Noir mesure scrupuleusement la quantité, mais accorde moins de soin à la qualité. En ce qui concerne les tonneaux de rhum, la règle veut que l'on touche le liquide avec le pouce bien tendu introduit par le trou de la bonde. Mais le commerçant et le Noir utilisent chacun sa méthode pour faire cet essai. Il en est de même pour les petits tonneaux de poudre (appelés *Kegs*) que l'on remue à l'achat pour voir si la poudre n'est pas humide ou collante. En matière de bijouterie, la camelote exportée jadis vers l'Afrique ne trouve plus de preneur ; déjà le corail authentique, assez cher, trouve de plus en plus de débouchés.

La demande en parfums de qualité douteuse croît également ; les beautés noires aiment bien se frotter les épaules et la nuque avec ces parfums (d'ailleurs associés à de l'huile d'amande locale). Je voudrais juste faire ici une remarque à propos des produits manufacturés pour l'Afrique : il faut chercher davantage à bien deviner le goût et la mode plutôt qu'à rechercher la solidité de l'étoffe.

En ce qui concerne les diverses places commerciales situées sur la Côte des Esclaves, à Lomé, dans le protectorat allemand, l'exportation des produits locaux n'en est encore qu'à ses débuts, alors que la valeur des marchandises européennes négociées contre de l'argent liquide, approche un million de marks par an. Pour les échanges commerciaux faisant intervenir de l'argent comptant, Lomé demeure la place la plus

---

(16) Les membres de la famille Vietor qui n'étaient pas commerçants ou banquiers étaient pasteurs dans l'Eglise de Brême et en avaient fondé la Mission. Les uns et les autres considéraient comme immoral de s'enrichir par le trafic de l'alcool. Sous la colonisation allemande, ils feront à plusieurs reprises pression pour qu'on augmente les taxes sur les alcools afin d'en freiner les importations.

(17) Donc environ 0,33 mark le litre de rhum, 0,5 le litre de gin.

importante dans toute cette partie du littoral. Cette disproportion apparente s'explique par le fait que les indigènes préfèrent vendre leurs produits à Keta(18), etc... où ils obtiennent des prix plus élevés. Avec l'argent gagné à Keta ou sur d'autres places, ils viennent acheter les marchandises européennes à Lomé, parce qu'elles y sont moins chères, car exemptes de taxes douanières. Alors que les importations de Lomé s'élèvent à peu près à un million, comme je l'ai dit, cette place commerciale n'exporte, dans les bons mois, que 75 tonnes de palmistes et 75 tonneaux d'huile (soit 45 tonnes) ; pendant les mauvais mois, 15 tonnes de palmistes et 60 tonneaux d'huile(19).

Le commerce des produits locaux est déjà plus important à Baguida. On y exporte jusqu'à 150 tonnes de palmistes et 100 tonneaux d'huile (60 à 70 tonnes)(20). Mais les indigènes achètent aussi beaucoup de marchandises, si bien que le volume global des importations de produits industriels européens s'élève à pas moins de 300 000 marks.

La place commerciale la plus importante sur cette côte est Petit-Popo. On y expédie par bateau 250 000 gallons d'huile(21) et 2500 tonnes de palmistes pendant les années moyennes. On y traite aussi beaucoup avec de l'argent comptant. On en encaisse et on en dépense. Le chiffre d'affaires annuel minimum réalisé en produits industriels européens varie entre 1 200 000 et 1 400 000 marks. Une firme dont on m'a présenté les livres de comptes pour examen a vendu en un mois pour une valeur de 48 000 marks de marchandises européennes. La même firme a pu encore réaliser au cours de son plus mauvais mois un chiffre de 20 000 marks. Une particularité du commerce de Petit-Popo, c'est que les commerçants, par accord tacite, n'ont le droit de vendre les tissus qu'en gros aux femmes commerçantes(22), tandis qu'à Baguida et à Lomé, les produits manufacturés se vendent aussi au détail.

---

(18) Rappelons que les douanes anglaises frappent les importations et non les exportations, qui restent florissantes à Keta.

(19) Soit environ 550 tonnes de palmistes et 800 tonneaux d'huile par an. C'est donc déjà l'une des caractéristiques de Lomé que d'être un centre d'importation et de redistribution à l'intérieur du continent, plutôt que d'exportation.

(20) 1500 tonnes et 1000 tonneaux par an?

(21) 1 125 000 litres, soit probablement 2500 tonneaux.

(22) Ancêtre des "nana Benz" d'aujourd'hui.

Grand-Popo exporte, dans les bonnes années, 160 à 170 000 gallons<sup>(23)</sup> d'huile de palme et environ 3000 tonnes de palmistes. On y vend chaque année des produits européens pour une valeur de 800 à 900 000 marks.

L'opinion, très répandue en Europe, selon laquelle on ne pratique que le troc sur cette côte est tout à fait fautive. Sur certaines places (comme à Lomé par exemple), les ventes s'effectuent contre de l'argent ; sur d'autres, comme à Grand-Popo ou à Ouidah, c'est le troc qui prédomine, mais l'argent et sa valeur sont des notions très bien connues sur cette côte. L'argent perd de sa valeur lorsqu'on pénètre de quelques kilomètres à l'intérieur du pays, jusqu'à la limite au-delà de laquelle l'argent liquide est réellement si peu répandu que les gens le connaissent à peine. Quiconque veut aller au-delà de cette limite doit emporter avec lui des marchandises européennes, notamment des produits manufacturés, pour pouvoir payer des vivres et les salaires des indigènes. Les cauris, dont la valeur ne cesse de baisser d'année en année, constituent le moyen de paiement habituel entre les indigènes et si, par exemple, l'un d'entre eux doit servir de guide à un Blanc lors d'un voyage, on peut voir avec quelles précautions il se munit toujours d'un petit sac rempli de cauris. Mais, en raison des lenteurs inhérentes au calcul des cauris, aucune factorerie n'accepterait de se faire payer ainsi. Les indigènes savent compter les cauris avec une habileté extraordinaire et, partout sur les marchés, on peut observer ces femmes qui, en un temps record, font glisser entre leurs doigts des montagnes entières de cauris.

La pièce de monnaie courante utilisée dans une grande partie de l'Afrique Occidentale est le demi-dollar américain, introduit vraisemblablement au temps de la traite des Nègres, à l'époque où le trafic commercial avec les Etats-Unis était très intense<sup>(24)</sup>. Sur la Côte des Esclaves, les commerçants tiennent leur comptabilité en monnaie anglaise. Il est frappant de constater que, à Keta et dans le territoire du Togo, le demi-dollar vaut 2 shillings ; chez les Popo, par contre, sa valeur est de 2 sh 1/4, et il est quand même accepté comme moyen de paiement. En dehors des demi-dollars et de l'or anglais, on trouve

---

(23) 720 000 à 765 000 litres.

(24) C'est-à-dire avant la guerre de Sécession (qui commence en 1861). Le Sud des Etats-Unis était le principal marché pour les esclaves, qui s'y vendaient -clandestinement- fort cher.

encore en circulation des pièces de 2 sh, 1 sh, 1/2 sh et 1/4 de sh ; c'est cette pièce de 3 pences (25 pf) qui est la plus petite, car il n'y a pas de pièces en cuivre ici.

On n'accorde bien moins de crédit dans les pays de la Côte des Esclaves que dans ceux qui se trouvent plus au Sud. Toutefois, c'est une nécessité presque inévitable d'accorder une certaine avance aux commerçants et aux commerçantes qui fréquentent les marchés de l'intérieur, d'un jour de marché à l'autre. Mais il est difficile de mettre un terme à une hausse progressive et subreptice de ces avances ; et certaines firmes, qui n'avaient pas été assez prudentes, ont subi ainsi de lourdes pertes. Les agents des maisons de commerce hésitent entre deux maux, provoqués par la forte concurrence : ou bien ils accordent des crédits et s'exposent nécessairement au risque de pertes fréquentes ; ou bien ils refusent de le faire et doivent assister au défilé des femmes qui se dirigent en masse vers les factoreries concurrentes...

Dans le territoire du Togo et des Popo, il n'existe pas pour le Blanc d'autre moyen d'inciter le mauvais payeur à s'acquitter de ses dettes que la persuasion et l'énergie personnelle qu'il déploie. Les Noirs bien placés payent sans doute leurs dettes pour des raisons d'honneur personnel ; quant aux autres, le Blanc pourrait se débrouiller lui-même, comme lui en donne le droit et la coutume du pays, en capturant le débiteur ou un membre de sa famille et en le gardant jusqu'au paiement de la dette. Mais l'expérience a montré que ce moyen convient bien plus aux Noirs qu'aux Blancs. Lorsque, un jour, un commerçant a fait arrêter et enfermer une femme du marché, toutes les autres commerçantes, intimidées, cessèrent de fréquenter sa factorerie : elles ne lui apportaient plus leurs produits, si bien que c'est lui-même qui a eu à souffrir le plus du procédé.

Les charges qui pèsent sur le commerce, sans pour autant l'écraser, sont les taxes douanières et les cadeaux à offrir aux rois et aux chefs. Depuis fort longtemps, les Noirs les plus puissants perçoivent des droits de douane, dits en anglais *duties*. Il s'agit la plupart du temps d'un taux fixe, prélevé pour chaque pirogue qui débarque les marchandises après l'arrivée d'un vapeur. A Petit-Popo, on perçoit 1 mark sur chaque tonne de palmistes et chaque fût d'huile de palme exportés. Les rois et les chefs espèrent recevoir également un cadeau (*dash*) à la Noël des

Noirs, en septembre (fête de l'igname ou des récoltes)(25). Les droits de douane sont rarement versés au chef supérieur lui-même -le plus souvent, il n'en existe pas qui soit reconnu de tous- mais à tel ou tel chef du port d'embarquement et de débarquement(26). Légalement, le chef devrait ensuite fournir une partie de la somme perçue au roi, ce qui pourtant ne se fait presque jamais. Il s'agit là d'une de ces affaires qui ne regardent que les Noirs, et les commerçants n'aiment pas s'en mêler.

Des divergences d'opinion, voire des conflits sérieux, opposant les commerçants aux rois ou aux chefs indigènes font partie de la vie courante ici. L'interdiction de faire du commerce constitue l'une des mesures les plus graves qu'un roi indigène puisse prendre à l'encontre d'un commerçant européen. Si le roi place son serviteur, muni de la canne royale, devant le portail de la factorerie concernée, celle-ci restera déserte jusqu'à ce que l'entente soit rétablie, souvent par la remise de cadeaux. Mais il ne faut pas oublier que les rois et les chefs dépendent au moins autant -sinon plus- des commerçants que ces derniers d'eux-mêmes. Si les Européens étaient unis entre eux, ils gouverneraient le pays sans opposition, ni résistance. N'est-il pas vrai que, en dépit de la concurrence, ils jouent un rôle beaucoup plus grand que n'importe quel roi ou chef de Togo et de Petit-Popo ? A cet égard, seul le Dahomey, pays soumis au despotisme et à un centralisme strict, connaît une situation différente.

A l'origine, le commerce pratiqué sur cette côte se limitait à la traite des Nègres et au troc. La traite négrière rapportait facilement de grandes fortunes, que l'on perdait presque aussi vite. A cette époque, le trafic des marchandises -encore insignifiant- se trouvait entre les mains des marins, qui apportaient les articles les plus courants et circulaient le long de la côte jusqu'à ce que tous les articles fussent échangés contre des produits locaux. A ma connaissance, toutes les firmes installées dans le pays même étaient encore entre les mains des Portugais au cours de la première moitié de ce siècle(27). Ces derniers ont su établir les meilleurs rapports avec les indigènes, mais ils ont aussi perdu progressivement la

---

(25) *Yéké-Yéké de Glidji.*

(26) *C'est la notion de cabécère ou de chef de plage.*

(27) *Au début du XIXème siècle, c'étaient les Danois qui dominaient à Keta et à Aného. Les Portugais étaient en décadence depuis le XVIIème siècle. Les Hollandais ont aussi été très actifs, mais ont abandonné la région en 1872.*

couleur blanche de leur peau et leur caractère d'Européens. Ces Portugais un peu indolents cédèrent d'abord leur place aux Français(28) puis, un peu plus tard, aux Anglais. Dans la plupart des places de la Côte des Esclaves, la firme française Régis-aîné-et-compagnie installa des factoreries dès 1842, qui, à l'époque, étaient encore dirigées dans le vieux style par des capitaines, des pilotes et des matelots en rupture de ban. La concurrence était presque inexistante et la maison de commerce française doit avoir gagné des sommes fabuleuses dans les premières décennies de ce bon vieux temps. La firme Régis-aîné passe encore aujourd'hui pour l'une des plus riches et des plus solides sur ce littoral. Un ancien associé de la firme fonda la maison Cyprien-Fabre-et-compagnie qui, quoique moins riche que Régis-aîné, possède aujourd'hui autant de factoreries et un chiffre d'affaires semblable. La plupart des grandes firmes anglaises de jadis sont maintenant éteintes. Même l'actuelle maison F.-et-A.-Swanzy, qui possédait autrefois davantage de factoreries, était, à tous égards, plus importante qu'aujourd'hui(29).

Tandis que les Français pouvaient maintenir calmement leur position de force acquise au prix d'un travail serein, les Allemands prirent la place des Anglais. Mais ils continuèrent à travailler dans le même sens et en usant d'une plus grande prudence. Après que la Société des Missions de Bâle ait commencé, dès 1828, ses activités dans l'est de la Gold Coast -jadis colonie danoise, aujourd'hui sous obédience anglaise(30)-, la maison Vietor-et-fils a installé les premières factoreries sur cette côte en 1856, peu après la fondation de la Société des Missions de l'Allemagne du Nord. La Wölber-et-Brohm apparut sur cette côte en 1880. Actuellement, il y a quatre firmes allemandes installées entre la colonie anglaise de la Gold Coast et le territoire français de Porto-Novo, c'est-à-dire sur la Côte des Esclaves, en partie sous influence allemande et en partie indépendante. Ces firmes sont : Vietor-et-fils, de Brême (factoreries principales à Keta, Denu, Lomé, Baguida et Petit-Popo) ; Wölber-et-Brohm, de Hambourg (installée à Lomé, Petit-Popo, Grand-

---

(28) *Vrai surtout sur la côte de l'actuel Bénin.*

(29) *Fondée au début du XIX<sup>e</sup> siècle à Liverpool, c'est l'ancêtre de l'actuelle UAC.*

(30) *Les Danois ont vendu aux Britanniques leurs possessions, d'Accra à Keta, en 1850. La Mission de Brême s'implante à Keta en 1853 en combinant évangélisation et négoce. La Factorerie de Brême s'en sépare formellement quinze ans plus tard. Elle s'installe à Aného en 1873, première implantation sur le littoral aujourd'hui togolais.*

Popo) ; C. Goedelt, de Hambourg, installée à Keta, Lomé, Ouidah) ; Max-Grumbach(31), de Hambourg (installée à Petit-Popo et Grand-Popo).

Les Français étaient les successeurs des Portugais, comme on l'a déjà fait remarquer, tandis que les Allemands ont succédé aux Anglais. Mais l'Allemagne était la seule nation sur cette côte à ne pas avoir participé à la traite des esclaves. On peut mentionner que l'année 1863 a marqué la fin de l'exportation des esclaves à partir de cette côte vers l'outre-mer(32).

Les considérations humanitaires n'ont pratiquement rien eu à voir dans le déclin de cette branche commerciale très florissante. L'exportation des esclaves dut cesser lorsque, progressivement, les débouchés fermèrent leurs portes et que les esclaves exportés plus tard ne se vendaient plus du tout et avaient, de ce fait, perdu toute valeur. Voici ce que m'a raconté un marquis portugais sur ses propres expériences : "Venant de Portugal, je débarquai en 1862 sur la Côte des Esclaves avec une fortune assez coquette ; j'achetai un bon nombre d'esclaves ; je les embarquai sur un voilier et trouvai un bon débouché non loin de la Nouvelle-Orléans(33) où je les débarquai secrètement. Mon second voyage, vers le Brésil, fut aussi couronné de succès, et j'étais sur la bonne voie pour devenir un homme riche. Je décidai alors de frapper un grand coup ; si je l'avais réussi, je me serais retiré de ce commerce plein de risques. J'achetai à grands frais pas moins de 1400 hommes vigoureux ; j'affrétai cette fois-ci un vapeur et mis le cap sur Cuba. Tout allait bien ; nous débarquâmes clandestinement et nous nous mîmes en route vers l'intérieur du pays. Le premier jour se passa bien, puis le second, et le troisième ; mais des personnes malveillantes nous avaient sans doute dénoncés aux autorités, car, le quatrième jour, au

---

(31) *Ou Factorerie de la Hanse.*

(32) *Dès le début de la guerre de Sécession (1861), le Nord impose au Sud un blocus maritime, qui ne devient vraiment efficace que progressivement. Par la suite, il ne subsista qu'un trafic résiduel vers Cuba (encore colonie espagnole) où, comme au Brésil (jusqu'en 1888), l'utilisation des esclaves reste permise, mais non leur importation. C'est bien la perte du riche marché américain qui a tué la traite négrière.*

(33) *Principal port du Sud des Etats-Unis, où les autorités fédérales interdisent la traite ; il fallait donc débarquer clandestinement les esclaves ailleurs, dans le vaste delta du Mississipi.*

moment où nous allions atteindre le but convenu secrètement, nous entendîmes des bruits de sabot qui se rapprochaient : des carabiniers espagnols à cheval étaient à nos trousses. Il n'était pas possible de prendre la fuite. Pour sauver notre vie et notre liberté, je déclarai que ces centaines de Noirs -pour lesquels j'avais dépensé toute ma fortune- étaient des passagers libres. Je devins mendiant, et bien d'autres ont connu le même sort. Ce commerce est maudit(34). Trop souvent, les accords étaient conclus verbalement et rarement par écrit. Depuis ma déconvenue, j'ai épargné quelques milliers de livres sterling grâce à un travail posé et paisible, qui me procure plus de joie que cette fortune princière que je croyais déjà avoir empochée".

Même aujourd'hui, on pourrait acheter autant d'esclaves que l'on voudrait sur la Côte des Esclaves et notamment au Dahomey -80 dollars (360 marks)- pour les jeunes gens vigoureux ou les jolies filles. On pourrait même encore aujourd'hui les expédier en toute clandestinité, sans entraves et en pleine impunité, mais il n'y a pas de débouchés. C'est pourquoi la traite des Nègres, qui se pratique encore de nos jours, reste limitée à l'Afrique même.

Depuis qu'on a commencé à envoyer en Afrique des commerçants professionnels pour remplacer les anciens capitaines et matelots, qui ne savaient ni lire, ni écrire, on choisit de jeunes hommes de 20 à 25 ans. On pense qu'avant l'âge de 20 ans, le corps n'est pas suffisamment développé pour résister aux rigueurs du climat ; au-delà de 25 ans, les hommes sont déjà des adultes, plus exigeants, qui ont du mal à supporter les privations et les divers aspects de la vie exotique d'ici. Les contrats signés en Allemagne avec les débutants en Afrique sont en général de trois ans, tandis que les commerçants anglais installés sur les bouches du Niger (ce qu'on appelle les "Rivières de l'Huile") ne font que deux ans, et que tous leurs officiers et fonctionnaires ne restent qu'un an en Afrique(35). Après les trois premières années, certains Allemands se font réengager à un poste plus élevé et mieux rémunéré, comme cet agent principal qui a passé pas moins de vingt-huit ans dans le pays(36). En général, on ne trouve chez les Allemands que des employés dont l'âge varie entre 20 et 35 ans environ, tandis que les employés français sont en majorité d'âge

---

(34) *Parce que trop risqué, non parce qu'il trafique des êtres humains.*

(35) *Auquel il faut ajouter un mois et demi de navigation à chaque voyage.*

(36) *C'est Christian Rottmann, un des fondateurs de la Factorerie de Brême ; à Keta depuis 1856.*



plus mûr. Certains jeunes gens obtiennent leur propre factorerie après un temps relativement court, ce qui constitue pour eux la meilleure occasion de pouvoir s'installer à leur propre compte.

Mais en Afrique aussi on déplore une offre trop abondante ; des jeunes gens qui ne peuvent pas trouver d'emploi en Allemagne(37) offrent leurs services contre 1200 marks par an, sans tenir compte des conditions et du climat africains. Heureusement, les difficultés de transport et le fait que les nouveaux employés sont recrutés seulement à Hambourg ou à Brême ont empêché jusqu'à présent un afflux de chômeurs. Il est fort souhaitable de mettre sérieusement en garde (surtout par une campagne de presse) les chômeurs qui auraient l'intention de se rendre en Afrique. S'ils ne sont pas pourvus de grands moyens financiers, ils ne connaîtront d'autre sort que la ruine totale. Les salaires que l'on verse à ceux qui débent en Afrique ne sont pas, d'habitude, particulièrement élevés, mais il faut tenir compte du fait que le logement, la nourriture et, en partie, les boissons sont gratuits. Les commerçants anglais qui vivent en Afrique occidentale reçoivent des subsides et doivent s'organiser en fonction de cela. Chez les Allemands, le budget de chaque factorerie est l'affaire de la firme(38). On exige avant tout des commerçants allemands qui veulent trouver un emploi en Afrique une connaissance suffisante de la langue anglaise, comme on exige des Français la connaissance du portugais. Parmi les indigènes de la côte, on trouve à peine un seul qui parle correctement l'anglais(39) ou le portugais, les deux langues par le biais desquelles on doit essayer de se faire comprendre.

A Lomé, à Baguida et à Petit-Popo, la connaissance de l'anglais est prépondérante ; à Porto-Seguro, Agoué et Ouidah, c'est le portugais ; à Grand-Popo, les deux langues s'équilibrent. Les indigènes qui habitent dans les alentours de Porto-Novo comprennent même quelques bribes de français. C'est exprès qu'on n'a jamais tenté d'enseigner l'allemand aux indigènes(40). A cet égard, les commerçants allemands suivent le système pratiqué par les Hollandais en Indonésie : ils seraient mal à

---

(37) *La dépression économique sévit en Europe jusqu'en 1888.*

(38) *C'est-à-dire géré de façon centralisée.*

(39) *inexact, et contraire à ce que Zöller a dit lui-même plus haut.*

(40) *Ce n'est que beaucoup plus tard (à partir de 1905) que l'Administration coloniale allemande songera à imposer l'étude de l'allemand dans les écoles (missionnaires à 99 %).*

P'aise si les travailleurs et les serviteurs qui les entourent toute la journée comprenaient la langue dans laquelle ils s'expriment entre eux. Et puis il n'existe pas dans le pays, en dehors des missionnaires vivant dans la Gold Coast anglaise, un seul Allemand qui maîtrise la langue des indigènes. Tout le monde en connaît quelques bribes (notamment les chiffres), mais personne ne la parle couramment.

Les commerçants européens qui travaillent en Afrique de l'Ouest sont aidés dans leurs fonctions par les commis indigènes, qui, très souvent, sont des Portugais de couleur ou des mulâtres. On appelle ces commerçants de catégorie inférieure des *native clerks* (clerks indigènes), ou tout simplement *clerks*, expression qui n'est jamais employée pour un Blanc, mais que seuls les hommes de couleur utilisent. Les clerks occupent habituellement les postes suivants : l'un est au magasin ; un autre dans la cour pour les affaires extérieures ; un troisième mesure les palmistes et un quatrième l'huile de palme. Ces clerks ont parfois une belle écriture ; ils sont bons en calcul, mais passent presque tous pour malhonnêtes. Les marchandises qu'un tel "clerc indigène" doit vendre dans le magasin lui sont confiées selon une liste de prise en charge très précise, et il est tenu pour responsable de tout ce qui manque. Néanmoins, dans toutes les grandes places, il y a un Blanc qui surveille habituellement le magasin.

Les magasins et surtout les factoreries sont ouverts généralement de 6 à 12 heures, et de 14 à 17 ou 18 heures. Il y règne une grande activité, surtout dans la matinée, lorsque les commerçantes commencent à arriver de l'intérieur du pays. Il faut être en très bons termes avec les femmes et les jeunes filles commerçantes, qui ne sont pas insensibles à un sourire amical et à un verre de gin. On dit que les Français achètent toujours un peu moins cher que tous les autres parce qu'ils y sont passés maîtres... Parfois on envoie des commis affectés spécialement à cette charge dans les villages où les commerçantes ont passé la nuit pour la dernière fois. Ils s'efforcent de les diriger vers telle ou telle factorerie. Mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, le chiffre d'affaires d'une place commerciale varie dans des proportions considérables. Par moments, les femmes qui amènent l'huile arrivent par bandes entières ; puis, à d'autres moments, on n'en voit pas une seule. On observe le même phénomène sur la lagune qui sert de voie de communication ; parfois, elle est toute encombrée de pirogues de Petit- et Grand-Popo ; parfois, on dirait qu'elle est morte.

Voici les firmes commerciales installées sur la côte des territoires des Popo, à Petit-Popo : Vietor-et-fils (Messieurs Reimann et Hille ; filiales à Badji et à Degbenou(41) ; Wölber-et-Brohm (agent principal : le consul Randad, messieurs Berteau et Schramm ; filiales à Badji et à Degbenu) ; Max-Grumbach ou Factorerie de la Hanse (Messieurs Eccarius et Durchbach) ; Cyprien-Fabre-et-cie (trois Blancs, dont dépend aussi la filiale de Porto-Seguro, parmi lesquels se trouve l'agent consulaire Cantaloup(42)). La firme Régis-aîné-et-cie est représentée par un mulâtre appelé Ayité (l'un des chefs de la famille D'Alméida, qui jouit d'une grande influence politique). En sa qualité d'agent de commission, Ayité reçoit 10 % des recettes brutes.

Parmi les Anglais de couleur (Sierra-léonais) qui assurent eux-mêmes l'exportation de leurs produits en Europe, on pourrait citer S.B. Cole, Gladstone Cole et D.W. Munday. Les commerçants indigènes les plus importants sont Creppy et Gomez, Albert Wilson, Charles Wilson, Manuel D'Alméida, Francisco D'Alméida, Joaquim D'Alméida, ainsi que deux femmes, Mensavi et Agbégbé(43).

A Agoué, il n'y a pas de commerçants allemands, français ou anglais, mais d'importantes factoreries de S.B. Cole (un Noir sierra-léonais), John Ahyi (un indigène), Olympio (un mulâtre brésilien qui a été autrefois commerçant d'esclaves à Porto-Seguro) et Garcia (un Portugais qui a été autrefois employé par un négrier).

Grand-Popo compte quatre firmes qui, à leur tour, possèdent des filiales à Agbanakin et "en brousse" (à l'intérieur du pays). Ce sont : Wölber-et-Brohm (Messieurs Callerholm et Beck), Max-Grumbach (Messieurs Wolff et Eggers), Régis-aîné et Cyprien-Fabre (les deux firmes françaises comptent au total cinq employés blancs).

La composition des firmes commerciales présentée ci-dessus montre clairement qu'on trouve aussi, à côté des Blancs, des commerçants noirs de Sierra Leone ; c'est pourquoi je voudrais insérer

---

(41) Aujourd'hui simples quartiers de la ville d'Ar.ŷho.

(42) Représentant officiel de la France sur la côte, très engagé dans les négociations qui ont précédé l'arrivée de Nachtigal.

(43) Certainement Massanvi (Massanvi est un nom d'homme) et Agbogboé. On voit que la puissance du commerce féminin au Togo est ancienne.

ici quelques informations sur ces derniers. Les Anglais ont fait en Sierra Leone la même tentative que les Américains au Libéria, qui consiste à faire accéder brutalement, sans transition, la race noire(44) à la civilisation européenne. Les avis sont divergents quant au succès de l'initiative. En règle générale, ces rejets issus de la serre chaude de Sierra Leone, dont l'apparition de plus en plus fréquente sur cette côte sape le respect dû au Blanc(45), sont une véritable vermine humaine.

On ne peut certainement pas dénier tout esprit d'entreprise aux Sierra-léonais, qui se sont hissés au rang de commerçants pratiquant l'import-export à leur propre compte, mais leur exploitation commerciale ressemble à ces magasins d'habillement, remplis de marchandises impayées, qui, un jour, se développent comme des champignons et le lendemain font faillite. En Angleterre, on accorde très facilement du crédit à un Noir, surtout si ce Nègre est rusé et sait exploiter l'esprit humanitaire qui a été à la base de la création de la Sierra Leone. Revenu en Afrique, le Noir vend un peu moins cher ses marchandises et achète les produits locaux un peu plus cher que tous les autres. Comme cela ne peut pas durer une éternité, il est obligé de retourner à Londres ou à Liverpool après quelque temps, pour trouver une nouvelle firme qui lui fasse crédit. Il satisfait alors la première firme au détriment de la seconde et recommence ce jeu tant qu'il le peut. Les Blancs n'aiment pas beaucoup ces Sierra-léonais à cause de leur comportement éhonté, et les Krou ne les aiment pas non plus à cause de leur injustice. Une coutume longtemps en vigueur chez les Sierra-léonais consistait à chercher querelle à leurs Krou dès que le contrat annuel de ces derniers touchait à son terme, et à refuser de payer leur salaire ainsi que le transport de retour gratuit stipulé dans le contrat. Les Sierra-léonais, qui comprennent mieux que les Blancs la langue et les moeurs des indigènes, ont parfois quelque influence sur ces derniers. Ils s'apparentent aux Blancs par leur façon de s'habiller, portent des bottes (au moins les dimanches après-midi), et accordent parfois plus de soin à leur toilette que les Européens eux-mêmes.

---

(44) Il s'agissait d'esclaves rattrapés en haute mer par les flottes anglaises ou américaines, qu'il était impossible, naturellement, de ramener à leur port d'embarquement. Les Anglais les libéraient donc à Freetown, les Américains au Libéria, les Français à Libreville.

(45) Crimie impardonnable, obsession de Zöller.

Aucune nation européenne n'est aussi profondément haïe par les indigènes proprement dits que les Anglais ; et pourtant tous les Noirs demi- ou quart-lettrés, possèdent un vernis de culture anglaise, et presque tous (dans la mesure où ils ne sont pas d'origine portugaise) font une forte propagande pour la Grande-Bretagne. Ils prient pour la reine Victoria dans les chapelles de la Mission méthodiste qui se trouvent dans les territoires encore libres, et se conduisent comme s'il est tout à fait normal que le reste du monde non-européen appartienne à l'Angleterre.

Puisque le climat joue un grand rôle dans l'exploitation commerciale du nouveau protectorat allemand et de la Côte des Esclaves en général, je voudrais à ce sujet ajouter encore quelques remarques. En dehors de mes observations personnelles, j'ai utilisé à cet effet les écrits détaillés des missionnaires catholiques en service à Agoué (de la *Mission Africaine de Lyon*).

Tous les experts de l'Afrique de l'Ouest affirment que le climat du territoire du Togo et des Popo est un peu plus favorable que celui de la Sénégambie, de la Sierra Leone et du Libéria. Effectivement, cette remarque est valable ici : on ne voit pas de visages pâles comme dans les régions situées plus au Nord, mais des joues aussi fraîches que chez nous. De plus ce qui milite en faveur du climat d'ici, c'est que, en dehors de la variole qui a fait des ravages parmi les Noirs (en épargnant toutefois les Blancs(46)), il n'y a encore jamais eu d'épidémies ici, alors que la fièvre jaune a causé de grands ravages aussi bien au nord-ouest, en Sénégambie, qu'à Bonny(47), situé plus à l'est. Toutefois, le climat de cette région-ci a ses malices, et n'a encore jamais laissé quelqu'un sans lui avoir fait sentir les rigueurs de la malaria(48). De l'aveu de tous, il n'y a pas d'acclimation qui protège contre de nouvelles attaques de la malaria : les indigènes souffrent de ce mal aussi bien que les quelques Européens qui sont installés dans le pays depuis déjà des décennies. Les premiers accès sont, en tout cas, les plus dangereux, et celui qui, après avoir passé quelques années ici, fait un voyage en Europe pour se refaire une santé supporte mieux le climat à son retour que pendant son premier séjour sur cette côte. Bien que j'aie marché des heures durant sous une chaleur torride et que j'aie dormi à la belle étoile, malgré la

---

(46) Sans doute déjà généralement vaccinés.

(47) Dans l'estuaire du Niger.

(48) Les informations de Zöller sur le paludisme sont très fantaisistes, alors que celui-ci commence à être bien connu des milieux médicaux.

rosée nocturne, j'ai très bien supporté le climat du pays jusqu'à présent. Ceci s'explique probablement par le fait que j'étais constamment en mouvement.

Pourtant, plusieurs hommes arrivés presqu'au même moment que moi ont déjà eu de graves accès de fièvre. Quand on a les mains sèches et chaudes, c'est la meilleure preuve que la fièvre est imminente ; celui qui se met à transpirer dès qu'il prend quelque liquide n'a certainement pas de fièvre. Les autres symptômes sont : une grande fatigue, un manque d'envie d'aller au travail et un manque d'appétit, un teint jaune, et finalement un vomissement de bile, après lequel la personne atteinte de fièvre se sent mieux, même si elle est encore fatiguée. La bière favorise la formation de bile et j'ai remarqué plusieurs fois, après avoir bu quelques verres de bière, qu'un petit accès de fièvre se déclenche le lendemain. Cela ne signifie pas que quelqu'un qui est attaqué par la fièvre doit toujours rester au lit.

Certaines personnes ont suffisamment d'énergie pour continuer leurs activités professionnelles comme si de rien n'était, en dépit de la fatigue, des maux de tête et des frissons. Un missionnaire d'Agoué, le Père Ménager, qui a exercé une grande activité médicale au cours de son séjour de onze ans sur cette côte, pense qu'il existe plusieurs sortes de germes fébriles, dont les effets néfastes se font sentir surtout lorsqu'on se trouve à bord d'une barque qui se renverse et que l'on est mouillé, ou que l'on se trouve dans des situations propices à la maladie. Il y a une autre forme dans laquelle les nombreux germes de maladie qui pénètrent dans le corps sont à nouveau éliminés. Ce sont les tumeurs que l'on appelle en Allemagne, si je ne me trompe, des tumeurs de pore(49). Elles sont aussi répandues que la fièvre, et le corps de certaines personnes, notamment les jambes mais aussi la tête et les bras, en sont complètement couverts. A cet égard, il semble y avoir un certain rapport entre les tumeurs et la fièvre, dans la mesure où les tumeurs éliminent la fièvre, ainsi que l'atteste l'expérience faite ici pendant plusieurs années.

Parmi les maladies contractées par les indigènes, on peut citer le *croco* (une forme bénigne du darte), très contagieux et qu'on trouve aussi chez les Européens. Mais les autres maladies de la peau, qui sont très nombreuses chez les indigènes, ne semblent pas contagieuses. Même la variole ne se transmet pas directement du Noir au Blanc et vice versa,

---

(49) Cela peut correspondre à de nombreuses affections de la peau.

mais plutôt par l'intermédiaire des mulâtres. Une maladie très douloureuse, que l'on trouve presque exclusivement chez les Noirs, est le ver de Guinée, qui se trouve souvent dans les articulations, mais qui s'enroule autour du corps, sous la peau. Il faut l'enlever en l'enroulant progressivement et avec précaution, pour que la tête ne se détache pas(50).

Mon arrivée sur cette côte a eu lieu en octobre, c'est-à-dire au moment où, à l'issue de la grande saison des pluies, l'excès d'humidité est à nouveau éliminé. Le ciel commence à redevenir serein dès le mois de septembre, et les gens qui connaissent bien le climat considèrent septembre et octobre, qui s'intercalent entre la grande et la petite saison des pluies(51), comme les mois les plus agréables de toute l'année. Les nuits sont alors fraîches et les jours chauds, mais il ne fait pas une chaleur excessive. Vers la fin du mois d'octobre commence la petite saison des pluies qui, d'habitude, consiste en quelques dizaines d'averses réparties sur quelques semaines(52). On dit que l'absence de cette saison pluvieuse provoque des tempêtes extrêmement violentes et des accès de fièvre très fréquents. En novembre, peu de temps avant le début de l'harmattan (ou vent du désert), apparaît d'habitude un épais brouillard, quelques heures avant le lever du soleil. Ce brouillard m'a beaucoup incommodé lors de mes voyages à l'intérieur du pays. Au début du mois de décembre commence d'habitude l'harmattan, qui vient du nord et qui souffle pendant six semaines environ, d'une façon irrégulière et avec de grandes interruptions. Le jour, la température est alors très élevée - présentement, il souffle déjà un vent qui annonce le véritable harmattan; il règne une très grande sécheresse et l'on est incommodé par la poussière qui, d'habitude, n'existe pas du tout ici. Mais les nuits sont si fraîches que les gens qui sont affaiblis par un très long séjour dans le pays s'en méfient. L'écart brusque des températures provoque des maladies bénignes, de légers malaises ou fait apparaître des maladies cachées. Au demeurant, certaines années ne connaissent pas du tout

---

(50) Tout à fait exact, à la différence de tout ce qui a précédé.

(51) Faux. Zöller, qui n'a passé que quelques semaines au Togo, n'a, sur le climat, que des informations indirectes, parfois approximatives. Octobre - souvent agréable, en effet - correspond à la fin de la petite saison des pluies et au début de la grande saison sèche.

(52) Confusion avec les (rares) pluies liées au passage du front intertropical, qui précède l'arrivée de l'harmattan, en général en décembre (qui commence par des brouillards épais).

d'harmattan, cette période au cours de laquelle (décembre, janvier, voire février), les vagues -très redoutées sur cette côte- sont les plus faibles(53). L'harmattan continue en janvier, et février ressemble à nouveau aux mois de septembre et d'octobre. Mars et avril enregistrent des tornades fréquentes, mais qui ont fait totalement défaut pendant ces mois au cours de certaines années où le climat était irrégulier. Les tornades les plus violentes se produisent toujours quelques semaines avant le début et la fin de la saison des pluies. Pendant le jour, il fait aussi chaud que la nuit. A l'approche des tornades, le baromètre ne descend pas, tandis que le thermomètre descend de 5° Celsius. Les tornades viennent de l'est et du sud-est. Elles se manifestent par un arc clair à l'horizon. Les bateaux, dès qu'ils les aperçoivent, ont à peine le temps de replier les voiles. Mais, si les tornades sont dangereuses pour les voiliers, elles ne mettent jamais en difficulté les vapeurs : leur violence n'a rien de comparable avec les cyclones d'Extrême-Orient.

D'habitude la grande saison des pluies, que les Noirs appellent "l'hiver"(54), commence au début mai et dure pendant les mois de juin, juillet et août. Les premières pluies tombent plus tôt à l'intérieur que sur la côte. Il ne faut pas croire qu'il pleut sans arrêt pendant des mois. Les grandes averses, pendant lesquelles le commerce de l'huile de palme et des palmistes est parfois entièrement bloqué, ne se manifestent même pas certaines années, et il est rare qu'elles dépassent deux mois. Pendant la saison pluvieuse, le temps est frais et humide ; les nouveaux venus, dont le corps ne s'est pas encore habitué à la grande chaleur, trouvent cette température et ce temps très agréables. D'ailleurs, il y a de très grandes différences quant au début, à la durée et à l'intensité de la saison pluvieuse selon les années. La saison des pluies a même fait totalement défaut certaines années. Certains Européens considèrent le mois de juin comme particulièrement insalubre ; pour d'autres, par contre, ce sont les premières semaines qui suivent la saison des pluies, lorsque le sol est toujours trempé. Le temps est doux en juin, juillet et août ; en général la brise est très fraîche et les vagues, redoutées unanimement par les commerçants, les Noirs et les marins, atteignent une violence inouïe. Les écarts de température quotidiens ne sont pas particulièrement élevés, exception faite de ces quatre à six semaines au cours desquelles l'harmattan souffle habituellement. Pour le reste de l'année, la brise marine commence à souffler vers 10 heures du matin, pour atteindre sa

---

(53) *Exact, ainsi que la plupart des observations qui suivent.*

(54) *En français africain : "hivernage".*



force maximale vers 3 heures de l'après-midi, et sa fraîcheur persiste jusque tard dans la soirée. Tôt le matin, quelques heures avant le lever du soleil, la brise de terre succède à celle de la mer. Mais les exceptions sont nombreuses, même pour ces règles. Moi-même, j'ai remarqué une absence totale de brise marine qui se manifeste par la présence d'air plus chaud ; j'ai également observé une absence totale de la brise de terre tôt le matin. L'effet rafraîchissant de la brise marine et continentale est presque le même ; je crois avoir nettement senti la brise marine à une distance située entre 15 et 20 km de la côte. Elle est totalement absente pendant la saison de l'harmattan (ou vent du désert), qui vient du continent.

En général, l'air est très humide surtout le matin ; il est même si humide que des gouttelettes d'eau tombent des toits juste avant le lever du soleil, que les enveloppes se ferment toutes seules, et que les habits et les souliers se recouvrent de champignons. Nous trouvons l'autre extrême au moment de l'harmattan : l'air est si sec que les portes et les meubles en bois se fêlent et grincent tout seuls.

Les différences locales sur de petites distances, comme celle qui sépare Grand-Popo de Baguida, sont tellement grandes que la saison pluvieuse commence avec plusieurs semaines de différence d'un endroit à l'autre.

La chaleur est adoucie par la brise qui souffle presque constamment et varie en toutes saisons entre 27° et 32°, même aux heures de midi. Pendant plusieurs semaines, j'ai mesuré (ou fait mesurer) la température chaque jour à 18 heures. Les écarts ne dépassaient pas 1° pendant toute cette période, pour la même heure. A 6 heures du matin, la température se situait entre 26° et 27°, à midi entre 29° et 30° et le soir, à 16 heures, entre 28° et 29°.

Pendant toute l'année, la température de la mer est très proche de celle de l'air, mais on sent que l'eau de la lagune est toujours très fraîche tôt le matin. Dans la journée, sa température s'élève et atteint celle de l'air.

## CHAPITRE VII

### SITUATION JURIDIQUE DANS LES ROYAUMES NOIRS DE LA COTE DES ESCLAVES

(Le nombre extrêmement réduit des Européens face aux Noirs.- Notions de droit chez les Noirs.- Légitime défense.- Arrestation d'un membre de la famille d'un débiteur.- Oeil pour oeil, dent pour dent.- Rapports paternalistes des Blancs vis-à-vis des indigènes.- Les Krou.- Punition infligée aux voleurs.- Le féticheur empoisonneur.- Restriction du droit de propriété.- L'envoi de la canne royale.- Fin de l'exportation des esclaves outre-mer.- Commerce interafricain.- Prix et pays d'origine.- Les missionnaires et les esclaves.- Esclavage domestique et vie de phéacien.- L'abolition de l'esclavage aggrave le sort des esclaves).

Parmi les choses les plus insolites qui frappent toute personne nouvellement arrivée sur cette côte, il n'y a rien de plus impressionnant que de savoir qu'une poignée de Blancs, éparpillés sur un vaste territoire, ont le courage et la possibilité de se protéger, eux-mêmes, leurs maisons et leurs marchandises, contre les velléités d'agression de milliers de Noirs à moitié sauvages. Je crois qu'on ne trouve presque nulle part au monde une telle disproportion entre l'ampleur des échanges commerciaux et le petit nombre d'Européens qui en ont la charge. Une partie de ces Blancs voyage constamment, et il arrive par exemple qu'ici, à Lomé, où l'on ne trouve habituellement que deux résidents européens, il y ait parfois quatre, voire sept ou huit dans de très rares cas. Mais que représentent sept ou huit Blancs face à ces 3000 habitants de Bè qui se disputent très souvent avec leurs voisins noirs, mais presque jamais avec les Blancs. Il arrive aussi, assez souvent, qu'un Européen soit obligé de vivre seul parmi les Noirs, à bonne distance de ses frères de race.

En dépit de tout cela, les Européens se sentent ici parfaitement en sécurité. Le sentiment de malaise qui s'empare du nouveau venu, conscient de sa solitude parmi tous ces Noirs, se dissipe au bout de quelques semaines, aussitôt qu'il connaît mieux la situation. Si les Blancs peuvent vivre ici presque<sup>(1)</sup> sans la protection de leur pays, si la sécurité de leur personne et de leurs biens n'est que rarement menacée, il faut attribuer ceci -en dehors de la mentalité relativement paisible des Noirs- au fait que les Européens sont indispensables, et qu'une protection légale existe réellement, même si elle est de nature barbare et primitive. Les commerçants européens sont indispensables aux Noirs pour plusieurs raisons : ils représentent, pour les chefs, leur principale source de revenus, c'est-à-dire les droits de douanes ; ces Européens sont les seuls à fournir aux populations les marchandises européennes, dont elles ne peuvent plus se passer ; surtout la branche commerciale préférée des Noirs de la côte, le courtage, n'est pas envisageable sans les activités des commerçants sur le littoral. Quant à la protection légale effective, même s'il ne s'agit pas d'une protection au sens européen du terme, il existe certaines notions juridiques traditionnelles auxquelles le peuple attache beaucoup de prix ; et puis les rois et les chefs représentent un pouvoir exécutif auquel les Blancs font souvent appel ; en fin de compte, la certitude que, en cas de besoin, des représailles seraient exercées d'une manière ou d'une autre achève de dissuader le criminel potentiel, au moins autant qu'en Europe la perspective d'un châtement légal. Cette forme de légitime défense, même si elle garde encore quelques aspects barbares, est cependant dénuée de ces excès qu'ailleurs l'on considère habituellement comme les conséquences inévitables de toute légitime défense.

Parfois cette défense use de moyens bien étranges. Il est d'usage, dans le pays, que celui qui n'a pas d'autre moyen pour recouvrer une dette non payée fasse prisonnier un membre de la famille du débiteur et le garde jusqu'au paiement de la dette. On a certes le droit d'arrêter le débiteur lui-même, mais c'est inutile, puisque l'arrestation d'un membre de sa famille doit justement l'obliger à trouver l'argent liquide nécessaire. Si le débiteur vient d'une autre tribu que le créancier, ce dernier s'estimera déjà heureux de tenir en son pouvoir n'importe quel membre de la tribu à laquelle appartient le débiteur. Quelle que soit l'importance de la dette, une clause restrictive interdit, pour des raisons

---

(1) Ce "presque" est bien sûr là pour justifier la colonisation, dont Zöller est, on le sait, un ardent propagandiste.

humanitaires, de capturer plus d'un seul otage. Si, par exemple, le créancier a le malheur de faire prisonnière la belle-mère, à laquelle le débiteur est probablement peu attaché(2), l'acte de capture unique épuise ses prétentions à user de ce moyen légal. Il n'a plus le droit de recourir une seconde fois à la capture d'une personne pour la même somme. L'Européen, pour qui il est très difficile de recouvrer ses créances, peut recourir à la voie judiciaire décrite ci-dessus ; mais il n'en fait presque jamais usage pour les raisons que j'ai déjà mentionnées. S'il manque au Noir qui ne peut pas se faire payer les moyens et le pouvoir de faire prisonnier un membre de la famille de son débiteur, il utilise les moyens les plus étranges. J'ai entendu de mes propres oreilles, au marché de Gbomé, un homme hurler et crier de toutes ses forces pendant des heures, en gesticulant comme un demi-fou ; il voulait par ce signe inciter les autres habitants du village à exercer une pression morale sur le débiteur défaillant. Un Blanc m'a raconté qu'il faisait passer ses Krou aux aveux, dès qu'ils ont commis un vol, en leur donnant à boire du vin rouge ou quelque chose d'autre qui, à leur avis, a mauvais goût (on dit qu'un mélange d'acide carbonique et de vin est très efficace). Il leur affirmait que ce médicament les tuerait s'ils mentaient. En général, ils ne tardaient pas à passer aux aveux...

Le code pénal des indigènes -si l'on peut se permettre cette expression- repose sur la loi du talion : "oeil pour oeil, dent pour dent". Un crime de sang doit être lavé dans le sang. Si un Noir est abattu et que l'on a trouvé par exemple trois ou quatre balles dans son dos, le vengeur mettra dans le canon de son fusil trois ou quatre balles et cherchera à toucher le meurtrier au même endroit que la personne assassinée. Mais si, ainsi qu'il est de coutume dans le pays, il tire mal au point de rater sa cible, il ne peut plus prétendre à une vengeance ou à un châtiment. Le meurtrier est relaxé.

Il est évident que ces concepts juridiques -qui, dans leur genre, ont un caractère tout à fait humain- conviendront rarement à l'Européen. Au lieu de cela, le Blanc met un autre poids, beaucoup plus lourd, dans le plateau de la balance de la justice: le privilège énorme de la peau blanche. Celui-ci ressemble cependant à un colosse aux pieds d'argile. On a beau s'exalter pour l'égalité de tous les hommes ; ce serait une folie de mettre en cause ce privilège de la peau blanche. Toute chance d'évolution ultérieure de la civilisation en Afrique dépend uniquement

---

(2) *Européanocentrisme déplacé, quel qu'en soit l'humour.*

d'elle. Le Noir est un enfant, qui devient un voyou s'il n'a plus de respect envers son père, sa mère ou tout autre supérieur(3). Dans sa langue riche en images, le Noir a l'habitude d'exprimer le sentiment de sa propre subordination en disant que le fétiche du Blanc est plus fort que celui du Noir. En tout cas, pour le Blanc, l'influence qu'exerce son puissant fétiche -fort agréable pour lui- a, entre autres, pour conséquence que les Krou, employés assez souvent comme commissionnaires, sont dévalisés quand ils sont seuls, mais jamais lorsqu'un Blanc se trouve avec eux. A plusieurs reprises, lorsque j'allais entamer un voyage en hamac pour me rendre d'un point à un autre, on vint me prier de prendre sous ma protection des Krou munis de cassettes contenant de l'argent liquide, parce qu'ils bénéficieraient ainsi d'une sécurité totale(4).

Dans les régions encore épargnées par l'hypocrisie anglaise et par un pseudo-humanisme, les rapports entre Blancs et indigènes sont ceux d'un père et de ses enfants. Tant qu'on ne l'a pas excité par une agitation artificielle, le Noir respecte l'Européen, et surtout l'Allemand. Il fait davantage confiance au sens de la justice du Blanc qu'à celui de ses propres frères de race. Mais par ailleurs, si l'on ne peut nier que le vol entre Noirs est sévèrement puni, le vol dirigé contre des Blancs et destiné à s'accaparer des biens d'autrui n'est, par contre, pas considéré comme quelque chose de déshonorant. La règle fondamentale à appliquer dans le traitement des indigènes semble être la suivante : on ne doit être ni trop familier, ni trop doux par faiblesse, mais, dans tous les cas, jamais injuste. Un traitement bienveillant, accompagné d'une plaisanterie occasionnelle faite avec condescendance, maintient la bonne humeur chez le Noir. De toute façon, il est doué, de par sa nature déjà, d'une bonne dose de comique naturel, et autant le Blanc lui en impose, autant il se moque de tout ce qui ne lui est pas encore familier.

Le fait que le Noir ne comprend pas et ne doit pas comprendre la langue allemande augmente le prestige des Allemands face aux

---

(3) Les pages qui suivent expriment un racisme assez banal, qui servira encore longtemps...

(4) Zöller ne remarque pas l'honnêteté sans faille de ces Krou porteurs d'argent liquide.

Anglais(5). C'est un trait commun à tous les peuples qui ont atteint le même degré de civilisation que les Noirs : après avoir acquis les premières bribes élémentaires de la civilisation européenne, ils croient déjà qu'ils ont atteint le sommet de cette civilisation et prétendent regarder les Blancs de haut, avec suffisance. Ceci vaut surtout pour la vermine "cultivée" que constitue le Noir sierra-léonais. Cette remarque vaut également, dans une moindre mesure et sous une forme presque burlesque, pour les Krou qui, d'ordinaire, sont si modestes. Ils parlent un affreux *pidgin*(6) qu'ils considèrent comme le sommet de toute la linguistique. Si quelqu'un arrive dans le pays en parlant un anglais parfait, ils ont l'habitude de dire : *"them masser no use, him no sabe English at all"* ("ce patron, il ne vaut rien ; il ne sait pas du tout l'anglais").

Il est frappant de constater que le caractère effronté que le Noir affiche occasionnellement ne prend que dans de très rares cas la forme d'une manifestation de sa supériorité physique. Je ne peux m'expliquer cette énigme qu'ainsi : le Noir manque totalement de courage en face du Blanc. Quand il exerce sa force, il détruit tout. Mais les Noirs sont tout à fait bizarres et maladroits lorsqu'ils font usage de leur force herculéenne, dont ils ne sont pas du tout conscients. Tout heurt violent entre un Blanc et un Noir se terminera toujours par la défaite rapide de ce dernier. A cet égard, il n'est pas nécessaire que le Blanc soit particulièrement fort ou habile. Il n'y a pas longtemps qu'on a abandonné totalement le principe d'envoyer ici des gens brutaux et illettrés, mais dotés d'une grande force physique (par exemple les anciens matelots et consorts), car on a constaté que, de toutes les choses qu'un Européen puisse posséder, c'est une musculature semblable à la sienne qui impressionne le moins le Noir.

J'ai vu assez souvent quelque Noir fort comme un chêne se faire éjecter gracieusement du magasin par un Blanc relativement faible, puis

---

(5) On l'a déjà dit, ce n'est que très tardivement (1905) que l'administration coloniale du Togo s'attachera -sous la pression des nationalistes- à imposer l'allemand dans les écoles (sans y être parvenue complètement en 1914). Les Allemands se sont longtemps accommodés d'indigènes ne parlant que l'anglais.

(6) Langue véhiculaire dérivée de l'anglais (avec quelques mots espagnols) parlée sur toute la côte, en particulier au Nigéria et au Cameroun.

descendre rapidement l'escalier. Une fois arrivé en bas, il se montrait encore un peu insolent, mais pas plus.

Une fois, alors que deux Noirs s'étaient rendus coupables d'une négligence grossière, le commerçant qui m'accompagnait s'avança énergiquement vers eux et leur donna quelques gifles retentissantes, bien que chacun des deux fautifs eût une épée(7) en main. Pour prévenir un malheur éventuel, je pris mon revolver ; cette précaution inutile fit rire mon compagnon. Elle n'est pas nécessaire quand la supériorité morale du Blanc reste intacte. Le Noir n'accepterait pas si facilement de telles punitions si, au fond de lui-même, il n'avait pas le sentiment qu'elles sont justes et tout à fait correctes(8). Le Noir qui, conformément à son tempérament nonchalant et sanguin, aime bien commettre des fautes, comprend très bien la nécessité de la punition et possède un sens aigu des châtiments justes et injustes. La punition juste, loin d'éveiller en lui l'idée de vengeance, le rend simplement plus attentif, plus appliqué et plus aimable ; la punition injuste, ou bien toute punition dont il ignore la raison exacte, constituent le meilleur moyen pour gâcher son caractère et le rendre aigri. Toutefois, il y a aussi des Noirs qui, en recevant une correction injuste, s'imaginent qu'elle n'était que l'application par hasard d'une punition juste omise auparavant. Mais de telles natures constituent évidemment une exception.

Il n'existe qu'un seul cas où le Noir oublie assez souvent toute notion de subordination, à savoir lorsqu'il est à moitié ivre. Dans ce cas, il devient une effroyable bête sauvage. Parmi les moyens utilisés pour le rendre inoffensif, le plus facile consiste à le plonger dans un profond sommeil en le rendant complètement saoul. Heureusement, une telle démesure est beaucoup plus rare chez les Noirs que chez d'autres peuples semi-primitifs ; le Noir boit et festoie avec beaucoup de plaisir, mais il est rare de le voir ivre comme une bête.

Face à l'Indien d'Amérique, le Noir ressemble à un herbivore (par exemple un éléphant) face à un carnivore. Il est paresseux, très souvent voleur et menteur, et ne fait pas montre d'un courage excessif, tout au moins à l'heure actuelle où l'éducation et le service militaire font

---

(7) Sans doute une machette.

(8) Autre justification classique du système colonial.

défait(9). Il est aussi peu méchant que peu cruel par pur plaisir. Même la cruauté du Noir envers les animaux résulte plutôt d'une indifférence passive que de la manie de la torture, très développée chez l'Indien. Le Noir ne torturera jamais un animal volontairement et consciemment, mais il est tout aussi rare qu'il mette fin aux souffrances d'un animal capturé ou à son agonie. On attache les poules et les canards qu'on apporte au marché par les pattes à un bâton, et on les traîne pendant des jours la tête tournée vers le bas(10). On raconte aussi que les bouchers musulmans noirs d'Agoué font preuve d'une brutalité bestiale. En ce qui concerne ses rapports avec le monde animal, il est caractéristique de mentionner qu'on ne voit jamais un enfant en train de jouer avec les animaux domestiques(11). Parfois, cette attitude du Noir à l'égard de la faune n'est pas différente de celle qu'il a à l'égard de ses frères de race. Pendant un long moment, un bon nombre de personnes avaient été dévorées par des requins près de Petit-Popo ; on organisa alors de grandes simagrées de fétiche. Les Blancs virent avec effroi un homme choisi comme victime s'enfuir vers la plage où il fut littéralement battu à mort.

Les Blancs pourraient difficilement maintenir leur position sur la partie indépendante du littoral s'ils n'avaient pas à leur disposition des travailleurs aussi appliqués que dociles parmi les Krou et les gens d'Accra. La supériorité morale du Blanc repose, pour une bonne partie, sur le fait qu'il est indépendant des habitants autochtones en ce qui concerne la main-d'oeuvre nécessaire. Les Krou sont totalement soumis à son contrôle. Il peut les fouetter ou le faire faire. Il peut leur imposer des amendes sur le salaire (payé toujours avec un mois de retard) et bien des choses similaires. Le Krou est conscient de sa situation et ne résiste jamais, même dans le cas d'une punition extrême. D'ailleurs, comment le Krou peut-il échapper à la punition de son maître ? Il ne peut pas s'enfuir à bord d'un vapeur(12), et, s'il voulait fuir vers l'intérieur du pays, il serait repris en très peu de temps, puis vendu comme esclave.

---

(9) *Naturellement, le dressage à la prussienne saura y mettre bon ordre. Le racisme de Zöller n'est pas celui du XX<sup>e</sup> siècle et des "sous-hommes" de l'idéologie nazie : l'Africain est un grand enfant, mais l'éducation (allemande) est assez puissante pour le transformer.*

(10) *Dans quel état serait la viande si l'animal avait été tué au départ ?*

(11) *Inexact, pour ne pas dire stupide.*

(12) *Rappelons qu'ils sont recrutés au Libéria, et ne peuvent évidemment pas y retourner par leurs propres moyens.*



Voilà pourquoi les Krou redoutent plus les indigènes que l'Européen le plus sévère et le plus dur.

Parmi tous les délits, celui qui est le plus couramment puni est le vol. J'ai été réveillé une nuit par de grands cris. Je me dirigeai en hâte vers la cour de la factorerie et vis que les Krou avaient attrapé un voleur. Celui-ci allait justement s'enfuir avec une chemise dans une main et une pièce de tissu dans l'autre. Les Krou, certes, ne lâchaient pas le voleur, mais ils n'osaient pas lui faire le moindre mal. Ce n'est qu'au moment où s'approcha l'un des maîtres blancs que l'on passa au cou du voyou un anneau en fer, que l'on attacha à une chaîne. Il resta ainsi en détention préventive jusqu'à ce qu'on le relâche, après l'avoir bastonné à l'aide d'une queue de raie (couramment utilisée dans ce pays). Il avait eu l'impudence d'affirmer, du début à la fin -selon l'habitude de tous les Noirs, habiles à trouver des prétextes- qu'il voulait juste chercher du feu pour sa pipe lorsqu'on l'avait surpris à deux heures du matin avec la marchandise volée...

Lorsque les ressortissants du pays sont pris en flagrant délit de vol, on les ligote à un arbre le lendemain matin et on les fait fouetter en présence d'un Européen (les Krou auraient peur d'exécuter seuls cette punition), avec un bâton ordinaire ou dans des cas graves, avec la queue de raie, élastique, qui laisse des meurtrissures profondes sur la peau. En réalité, c'est moins dur et moins cruel que cela ne paraît. Le Noir, qui est totalement insensible à la correction morale(13), peut supporter beaucoup en matière de châtiment corporel(14). S'il disait la vérité, il trouverait encore mineure toute correction infligée par un Européen. Les Krou, qui ne sont punis par leur propre capitaine qu'en cas de délits mineurs, sont conduits chez les rois et chefs indigènes lorsqu'ils commettent un vol ou tout autre délit grave ; là ils sont mis aux fers et ne sont pas traités précisément avec gentillesse. Certains Européens n'ordonnent jamais eux-mêmes une punition, mais s'adressent toujours, en ce cas, aux chefs, qui sont disposés à rendre ces petits services contre un cadeau.

Selon les conceptions juridiques du Noir, la personne volée peut tuer sans autre forme de procès, le voleur pris en flagrant délit. Si quelqu'un tire sur un cambrioleur la nuit, on dépose le matin le corps et

---

(13) Sic.

(14) Re-sic. Là encore, images banales du racisme ordinaire.

l'objet volé devant le portail de la factorerie, et l'on fait appeler un chef pour le constat. Mais si un voleur meurt à la suite d'une correction qui lui a été infligée par un Blanc, l'Européen responsable fera bien de quitter le lieu, parce que la famille du défunt cherchera autant que possible à l'empoisonner. Pour ce faire, on essaie de persuader ou de corrompre le cuisinier. Aussi, quiconque a deux cuisiniers n'a pas à avoir beaucoup d'appréhension. Les prêtres féticheurs passent pour de véritables maîtres empoisonneurs et on affirme qu'ils possèdent un grand art de la préparation des poisons, rapides ou lents. Ils le préparent à partir de la bile de l'alligator (principal composant de tous les poisons des Noirs), de strychnine(15) et de la fibre vitreuse du bambou, finement hachée. Si le Noir utilise à l'encontre du Blanc ce moyen extrême qu'est l'empoisonnement, c'est qu'il s'agit d'un problème de femme ou d'une offense grave : c'est ainsi que trois agents d'une factorerie française ont été empoisonnés. Mais le poison est utilisé bien plus souvent par les indigènes dans les litiges qui les opposent à leurs propres frères de race. 23 des 27 Krou qui comptait un groupe moururent en l'espace de quelques semaines. Ils présentaient les mêmes symptômes. Ils étaient très probablement empoisonnés par les autres, qui espéraient pouvoir s'emparer de leurs vêtements. Mais qui aurait pu apporter la preuve de l'empoisonnement, dans ce pays où il n'existe pas d'autopsie ? En dépit du rôle très important que joue le poison en Afrique, tous ces crimes demeurent presque toujours impunis. En dehors du cas où le coupable est roué de coups, tué ou vendu comme esclave, il n'existe pas d'autres punitions sur la Côte des Esclaves. En fait, ce sont les seules qui sont efficaces en milieu noir. L'amputation barbare des diverses parties du corps n'est pas une chose usuelle ici ; tout au plus voit-on, par moments, un bras mutilé par une espèce de jugement de Dieu qui consiste à plonger la main dans de l'huile bouillante. Les bastonnades constituent la punition qui touche le plus le Noir, sans lui causer d'une manière quelconque un handicap permanent. Des missionnaires, aussi bien catholiques que protestants, m'ont assuré avec une rare unanimité qu'on ne pouvait rien obtenir du Nègre sans les bastonnades, qui affinent ses capacités intellectuelles et physiques(16). Quant à la peine de mort ou la vente de la victime comme esclave, ce sont là des châtements que seuls les chefs ou le conseil de famille peuvent prononcer.

---

(15) Un peu douteux, car les Strychnos sont des arbustes peu répandus dans la région. Il s'agit plus vraisemblablement d'extraits de racines de Strophanthus.

(16) Toujours sic.

Il arrive parfois que, au cours de jeux de dames(17) ou de ballon, les gens mettent en gage des membres de leur famille, lorsqu'ils ont perdu toute leur fortune. Ainsi en advient-il aussi de la brebis galeuse, qui est finalement vendue comme esclave sur une décision du conseil de famille. En effet, l'esclave ne possède plus sur les membres de sa famille ce droit que détient l'homme libre. C'est pour une raison semblable que les Anglo tuent les débiteurs incorrigibles. Il faudrait encore mentionner cette restriction du droit de propriété qui interdit, à Petit- et à Grand-Popo, de démolir une maison ou d'emporter hors du pays tout autre bien intimement lié à la terre. A Ouidah cette prescription concerne aussi le mobilier, qui ne constitue pas une propriété privée destinée directement à l'usage personnel. On a le droit d'importer dans le pays autant de biens que l'on veut, mais il est interdit de réexporter tout ce qui peut ressembler de loin à des marchandises.

La plupart du temps, les différends entre Européens et indigènes sont réglés par voie de conciliation ; mais ils aboutissent aussi assez souvent à de grandes palabres ou à des rassemblements populaires, au cours desquels les commerçants, jouissant des mêmes droits que les rois et les chefs, se trouvent face à ces derniers, bien que ceux-ci soient reconnus comme les juges placés à la tête de leur peuple. Parfois, les rois ont tenté de juger les Blancs ; mais cette forme de juridiction n'a jamais été reconnue. Le mot *palabre* (de l'espagnol *palabra*)(18), qui désigne ici toutes sortes de choses, signifie à l'origine une négociation en vue du règlement des différends ; mais, progressivement, le mot a pris complètement la signification que nous donnons au mot "affaire" ou "problème". "*Who sabe horse palaver ?*" signifie : "Qui s'y connaît en chevaux ?" et l'expression "*Them rum-palaver settled*" : "Nous avons déjà reçu notre cadeau de rhum".

Dès que l'un des rois ou chefs indigènes a un message à envoyer aux commerçants, il le fait accompagner de la canne royale. Elle sert de légitimation comme le furent naguère, chez nous, le sceau ou les chevalières. De la même manière, les commerçants aussi donnent leur propre canne à leur messenger. J'ignore si, ce faisant, l'on est d'avis que l'on connaît dans tout le pays à qui appartiennent ces cannes, parfois très

---

(17) "Adito" au Togo, souvent connu sous le nom d'"awalé" en Afrique de l'Ouest.

(18) "Parole".

précieuses. Cette coutume de l'envoi de la canne est encore très répandue au Togo et dans le royaume du Dahomey ; elle existe encore dans les pays des Popo, mais elle y est devenue plus rare.

Bref, l'administration de la justice dans les territoires indépendants est, malgré ses formes barbares, d'un niveau supérieure à celle en vigueur dans les territoires anglais. A cet égard, ce que l'on affiche dans la colonie de la Gold Coast est un mépris de toute justice. On dit que, là-bas, les Blancs et les Noirs ont les mêmes droits. Ce principe -pratiquement inapplicable (s'il était appliqué, il anéantirait toute civilisation)- est manipulé par des gens que l'on a envoyés à la côte ouest-africaine comme dans un centre d'assistance sociale. Quand j'étais à Accra, un Allemand et deux commerçants anglais purgeaient dans la prison de cette ville des peines de 6 et 18 mois, parce qu'ils avaient battu un policier métis, pour des raisons qui ne sont pas clairement établies.

Je donnerais une image incomplète de la justice sur la Côte des Esclaves, si je ne mentionnais pas l'esclavage qui y persiste encore.

L'exportation des esclaves vers l'Outre-mer a été pratiquée en cachette sur cette côte jusqu'à une époque récente (1863), et bon nombre d'anciens négriers, blancs et noirs, vivent encore aujourd'hui (Mensa de Porto-Seguro, Pedro Quadjo, Garcia, Marques d'Andraba, etc...). Cette exportation tendait à disparaître complètement, parce que les débouchés (principalement l'Amérique du Nord, Cuba, le Brésil, les possessions portugaises et l'Orient musulman) se sont progressivement réduits et que, finalement, la demande en esclaves à l'extérieur de l'Afrique est devenue inexistante. Des mesures coercitives, à elles seules, ainsi que les navires de guerre des croisières(19), auraient à peine suffi à éteindre si vite le flambeau de la traite.

Par ailleurs, il faut faire une différence entre l'exportation d'esclaves et le trafic d'esclaves interafricain, qui est encore pratiqué dans presque toute la Guinée(20), comme par exemple sur la Côte des Esclaves et surtout au Dahomey. Toutes les personnes aisées du littoral, à Petit-Popo, à Grand-Popo, à Porto-Seguro, Bè, Togo, etc..., possèdent

---

(19) *Que les flottes françaises, américaines et surtout anglaises entretiennent au long de la côte pour pourchasser les navires négriers depuis les années 1820.*

(20) *Afrique riveraine du Golfe de Guinée.*

également leurs esclaves. Si la vente s'avère nécessaire, ces derniers ne sont plus, de nos jours, vendus en public. Tous les esclaves de la côte ont été achetés auprès des tribus de l'intérieur. Les esclaves les plus appréciés sont originaires du Dahomey et coûtent 80 dollars (320 marks) pour un jeune homme ou une jeune fille. Les personnes plus âgées ou pas encore adultes coûtent 40 à 50 dollars. Parfois, les marchands arrivent jusqu'à Lomé avec de l'or et des esclaves, qui viennent en partie du marché d'esclaves de Salaga, en partie du pays ashanti(21), après avoir traversé le territoire anglais. On vend encore des esclaves même à Grand-Popo, à Agoué, etc. Il est difficile de remédier à ce trafic d'esclaves interafricain. Même les Krou descendent de Cap Mount(22) avec des esclaves. Qui devrait se soucier de savoir si ces personnages, qui sont tous semblables, sont des esclaves ou des hommes libres ?

Au cours de ma visite aux missionnaires d'Agoué, nous étions servis à table par un mignon petit garçon que les Pères avaient acheté quelques jours auparavant. Bien entendu, l'enfant sera élevé par la Mission et libéré par la suite. Par contre, les quelques Blancs (aucun Allemand ne se trouve parmi eux) qui gardent encore des esclaves à l'ancienne mode sont extrêmement détestés. Il n'est pas du tout difficile à un Blanc d'acheter autant d'esclaves qu'il veut, mais il lui serait impossible aujourd'hui de les revendre.

Dans le territoire du Togo et des Popo, il n'y a que des esclaves domestiques, qui sont très bien traités et qui mènent une vie de Phéacien(23) ; à certains points de vue, cette vie est préférable à celle de nos ouvriers allemands(24). On n'a pas le droit de vendre leurs enfants, qui ne sont plus du tout des esclaves, mais comme des serfs(25) ; ils

---

(21) Centre-Sud de l'actuel Ghana. Salaga, un peu plus au nord, était le plus grand centre commercial de la région (en décadence depuis les années 1875).

(22) Port du Libéria du Nord.

(23) Allusion à l'"Odysée" d'Homère, image d'une vie servile mais confortable.

(24) Il est exact que les conditions de vie et d'exploitation du prolétariat européen de l'époque rendaient sa liberté bien fictive.

(25) Comme au Moyen Age européen, c'est-à-dire pas complètement libres.

représentent des membres de famille d'un rang inférieur(26). Il y a des esclaves qui, à leur tour, possèdent d'autres esclaves. Théoriquement, le maître aurait alors le droit de percevoir lui-même le salaire versé pour le travail des esclaves de ses esclaves. Mais si le patron libre, comme c'est souvent le cas, entretient des rapports intimes avec une parente d'un de ses esclaves, on laisse agir celui-ci selon son bon plaisir, comme s'il était un homme libre. Les *boys* ou les *stewards* de bon nombre d'Européens sont également des esclaves ; le salaire est versé soit directement au maître, soit aux esclaves, qui, à leur tour, doivent en céder une partie à leurs maîtres.

Les missionnaires d'Agoué sont d'avis qu'une suppression brutale de l'esclavage domestique et du commerce des esclaves interafricain serait une erreur, si toutefois cette suppression était possible. Elle se retournerait contre ceux à qui l'on a ravi leur liberté et sur le sort desquels on s'apitoie tant en Europe. Il ne fait aucun doute que la suppression de l'esclavage a d'abord aggravé le sort des esclaves dans les pays où il était pratiqué à grande échelle. Autrefois, les esclaves étaient relativement bien traités au Brésil, mais depuis que l'on ne met plus au monde des enfants esclaves (tous les nouveaux-nés sont désormais libres), on cherche à exploiter au maximum cette main-d'oeuvre sans se soucier de son éducation(27). Dans d'autres pays, les esclaves qui étaient habitués à vivre au jour le jour, comme des enfants, n'ont su que faire de leur liberté nouvelle et sont tombés dans la misère la plus dure. En Jamaïque, la fin trop brusque de l'esclavage a entraîné la décadence totale de cette colonie jadis florissante, et un niveau de paresse vraiment indescriptible. Le Dahomey présente une situation semblable : les esclaves prisonniers que le roi ramène de ses campagnes annuelles connaissent un mauvais sort, car il est difficile de leur trouver un débouché, et le nombre des personnes exécutées(28) est plus élevé qu'autrefois parce qu'on n'arrive plus à les vendre. Le traitement des esclaves au Dahomey est beaucoup plus dur qu'au Togo, à Popo ou en Gold Coast.

---

(26) *Bien vu : ce sont d'éternels cadets, des membres de la famille, mais qui n'accéderont jamais à la dignité d'aîné, d'ancêtre...*

(27) *Ou, surtout, du maintien en vie du capital que les esclaves représentaient.*

(28) *Le royaume du Dahomey pratiquait des sacrifices humains massifs, ce qui sera l'un des prétextes pour sa conquête par les Français, quelques années plus tard.*

Dans ce pays, l'esclavage est un besoin qu'il faut satisfaire. Pour l'abolir totalement, il faudrait supprimer ce besoin, c'est-à-dire éduquer les indigènes au travail. Tant que ce problème n'est pas résolu, toutes les mesures légales resteront vaines, comme l'illustre l'exemple de la Gold Coast. Un esclave devient libre lorsqu'il s'enfuit d'un territoire indépendant vers Keta, en Gold Coast anglaise, et demande la protection du commandant du lieu. Mais il existe de nombreux esclaves à Keta et à Accra même. Voici comment s'explique cette contradiction : si un esclave de Keta ou d'Accra voulait réclamer sa liberté, la vengeance s'ensuivrait aussitôt, et les esclaves le savent très bien.

Les nombreuses ruines de ces baraquements immenses, dans lesquelles on gardait jadis les esclaves destinés à l'exportation, sont la meilleure preuve que les conditions ont fondamentalement changé, même si l'esclavage domestique continue à prospérer, y compris dans les colonies anglaises. La forme actuelle de l'esclavage est certes un mal ; mais pas si grand qu'on serait tenté de le croire en Europe(29).

---

(29) Zöller, qui se satisferait assez facilement d'un maintien de l'esclavage domestique, n'utilise donc pas du tout l'argument de la nécessaire lutte contre l'esclavage, qui a beaucoup servi de prétexte à la conquête coloniale (française en particulier).

## CHAPITRE VIII

### LA VIE DANS UNE FACTORERIE EN AFRIQUE DE L'OUEST

(Le ressac tant redouté.- Arrivée d'un vapeur.- Les Noirs mina et leur rame à trois pointes.- Lutte entre l'homme et la nature.- Le chavirement des pirogues.- Le dernier et le pire des brisants.- Déplorable communication postale.- Construction d'un bâtiment de factorerie.- L'habitation des Krou.- L'habillement des Blancs.- Femmes Noires).

Le côté est de l'Atlantique Sud est formé par des eaux pacifiques, agréables, nullement tumultueuses. Malgré la violence des vagues qui déferlent -ce qui est dû à la constitution de la côte(1)-, la mer y est rarement mouvementée. Bien que le rivage soit plat, on trouve, à une distance relativement proche du littoral, des eaux navigables, car profondes et dépourvues de tout banc de sable, de récifs, etc. Ainsi les bateaux peuvent-ils s'approcher très près. Ce n'est qu'à l'embouchure de la Volta (en Gold Coast anglaise) que s'est déposé un banc de sable qui s'avance assez profondément dans la mer(2). Près de Denu et de Porto-Seguro également, émerge des eaux un rocher que les vagues déferlantes recouvrent parfois(3).

---

(1) La houle du large vient buter directement sur la plage rectiligne, sans l'abri de promontoires rocheux. Tout ceci est bien observé.

(2) C'est la partie sous-marine du delta constitué par les alluvions qu'apporte le fleuve.

(3) Probablement le beach rock, alors dégagé par un recul temporaire de la plage.



C'est en mai, juin, juillet et août que le ressac tant redouté est le plus dangereux ; il devient tout à fait paisible pendant l'harmattan, en décembre, janvier et février. Alors qu'il existe un grand écart entre les extrêmes, qui sont soumis à de fortes fluctuations, on peut admettre comme principe que le déferlement des eaux est très violent pendant trois mois, plus faible pendant six mois et négligeable pendant trois mois. Le ressac est toujours très violent trois jours avant et trois jours après la nouvelle lune.

Bien que, sur ce littoral, les vagues ne soient pas spécialement hautes et qu'elles ne jaillissent pas en l'air comme sur les côtes rocheuses, le trafic entre le rivage et les bateaux s'avère difficile, en partie parce que la plage est très plate et en partie parce que les digues et les pilotis construits dans les eaux déferlantes ne facilitent nullement le débarquement. A cet égard, les plages d'Ada(4) (Gold Coast) et de Ouidah (Dahomey) passent pour être vraiment dangereuses ; le débarquement est relativement plus facile à Accra (Gold Coast), Keta et Petit-Popo (Côte des Esclaves). On parle d'habitude de trois lames brisantes sur cette côte ; elles ne se succèdent pas dans le temps, mais dans l'espace et la pire d'entre elles est la vague de terre(5). Mais à la période de l'harmattan, il n'y a parfois pas de lames brisantes, ou, tout au plus, une seule. D'autre part, leur nombre s'élève souvent pendant la saison des pluies à quatre, six, voire davantage.

D'habitude, la plage sablonneuse des localités telles que Lomé, Baguida, Petit-Popo, etc. est complètement déserte ; on ne voit que des porcs et des porcelets noirs qui, parfois, s'y promènent. Les chaloupes des factoreries sont retournées, la quille en l'air sous des toits de roseaux très primitifs. Mais quelle vie, dès qu'un drapeau monte au mât de signalisation d'une factorerie et annonce l'approche d'un vapeur ! Comme l'arrivée des bateaux (et surtout des vapeurs) constitue le seul événement qui, revêtant la même importance pour tous, interrompt ici le cours normal de la vie, tous les yeux sont exercés à découvrir à l'horizon le plus petit voilier, la plus petite traînée de fumée. Dès qu'on entend le cri "Un vapeur !", tous les Blancs se précipitent avec une hâte fébrile sur

---

(4) A l'embouchure de la Volta, avec de redoutables phénomènes de mascaret entre les eaux du fleuve et la marée montante.

(5) C'est-à-dire le retour de la vague vers le large. L'idée des trois lames ne repose sur aucune régularité statistique.

les vérandas(6), munis de fortes jumelles. Tout d'abord, on émet des hypothèses. Est-ce un voilier habituel, ou par hasard un bateau de guerre? Mais non, les cordages sont trop faibles, donc il ne s'agit que d'un voilier ! Mais tout juste derrière lui s'élève un léger nuage : la question de savoir s'il s'agit d'un voilier ou d'un vapeur est tranchée en faveur de ce dernier. Mais de quel vapeur s'agit-il ? Du vapeur anglais, tout à fait commun, qui vient toutes les semaines(7), ou de l'allemand, plus élégant, qui n'apparaît qu'une fois par mois ? Un quart d'heure s'écoule encore, et l'on reconnaît nettement la couleur grise de la coque du navire. C'est un bateau allemand, de la Compagnie Woermann(8) ; c'est "le Professeur", "le Karl", comme on a l'habitude de le dire ici (en imitant l'usage de la langue anglaise). Toutes les factoreries arborent déjà leurs couleurs nationales. Informés par des coups de cloche, les divers groupes de Krou s'efforcent de retourner leurs chaloupes. Un commis indigène est monté sur une estrade en bois installée à côté de la hampe et hisse les signaux les plus divers, conformément aux ordres qui lui sont transmis depuis la véranda.

Entre temps une grande activité règne à bord du bateau qui arrive. Avant même qu'on entende le bruit des chaînes d'ancre, le chef des Krou qui se trouvent à bord, brandissant fièrement un fil de fer rougi au feu, se précipite vers le petit canon du bateau, et une puissante détonation annonce aux Blancs et aux Noirs à terre l'arrivée du vapeur, ce qu'ils savaient déjà depuis fort longtemps... Les signaux du vapeur sont variables suivant qu'il procède à un chargement ou à un déchargement.

Dans un cas comme dans l'autre, les Noirs se perdent en toutes sortes de conjectures, pendant que les Blancs feuilletent rapidement le code de signaux. C'est en ce moment qu'on entend un anglais merveilleux, tel que "Them steamer go sleep here for night time" ("Le vapeur veut dormir ici"), ou "The steamer him be hungry too much" ("Le vapeur a une faim de loup"), ou bien encore "Him belly be full too much" ("Il a le ventre rempli", c'est-à-dire : "Il ne peut plus embarquer d'autre chargement").

---

(6) Au premier étage des factoreries.

(7) Un petit vapeur assure les échanges postaux entre Accra et Lagos.

(8) Principal armateur allemand (de Hambourg) sur la côte africaine et membre très influent du lobby colonialiste. Ses bateaux portent le nom des membres de la famille.

Voici enfin venu le moment de pousser les chaloupes dans l'eau. Mais auparavant qu'il me soit permis de dire un mot sur les piroguiers et leur équipement. En dehors des Krou, on emploie parfois, à la Côte des Esclaves, des personnes originaires du pays, comme les gens d'Accra (les Mina)(9). Dans toute l'Afrique occidentale, ces derniers passent pour les plus habiles à dompter le ressac. On trouve parmi eux des individus qui, par leur formidable musculature, surtout celle de la poitrine et des bras (chose frappante, ils ont même des mollets), ressemblent à des statues de bronze d'Hercule(10). On trouve chez certains des traits presque caucasiens(11) et même une expression agréable. Le teint est très brillant et d'un brun très foncé, semblable au bronze le plus sombre. Les Krou, qui sont tout sauf faibles, font figure d'enfants face à ces gens. (Mais il faut remarquer à ce propos que grand nombre des Krou sont à peine sorti de l'âge tendre). Quant à l'outil de travail de ces rameurs, on ne trouve plus, à partir de la Gold Coast et vers le sud-est, les longues pagaies de Sénégalie ou du Libéria, mais plutôt de très petites rames, d'une longueur maximale de trois à quatre pieds(12), ayant une forme semblable au trident de Neptune(13). Elles doivent être plus aptes à maîtriser les vagues.

Comme beaucoup de chaloupes se renversent, on jette dans l'eau, à certains endroits, comme par exemple à Cotonou(14) (Dahomey), des cartouches de dynamite pour étourdir les requins. A certains moments, notamment de la fin mai au début d'août, les requins viennent en bandes à la côte, à cause du frai ; les blessures mortelles sont alors assez fréquentes lorsque les barques se renversent. Par contre, durant les autres mois, l'apparition de requins est heureusement une chose rare(15). Lorsqu'on demande au chef d'un de ces groupes de Krou -ils se

---

(9) Les Mina ne sont pas originaires d'Accra (ce sont les Guin), mais du pays fanti, plus à l'ouest. Les Fanti sont d'excellents marins (et pêcheurs), aujourd'hui comme autrefois.

(10) Demi-dieu de la Grèce antique, à la force légendaire.

(11) C'est-à-dire européens.

(12) 1 à 1,2 m.

(13) Dieu grec de la mer. La pagaie à trois pointes est encore aujourd'hui typique des Fanti du Ghana central. On ne la voit plus à Aného.

(14) Orthographié Cutanu, déjà un port important, tenu par les Français.

(15) Aujourd'hui, on ne parle plus de requins (du moins en surface) aux abords de la côte togolaise. Changement inexpliqué.

tiennent à côté des barques poussées, à la ligne de flottaison, en attendant le moment propice- si on peut monter à bord ou descendre à terre sans être mouillé, il vous répondra par une expression toute faite : "*This not my palaver ; this be God's palaver*" ("Ca ne dépend pas de moi ; ça dépend de Dieu"). En outre, les chaloupes des passagers chavirent assez souvent, mais plus rarement que celles qui sont bourrées de marchandises, et donc plus difficiles à manoeuvrer.

Juste avant que les barques ne soient poussées dans l'eau, les chefs de groupe, au regard très perçant, se mettent à scruter la surface de l'eau et à compter. Par une très longue expérience, ils savent très bien quelle vague en formation, visible à l'horizon, deviendra la lame brisante la plus puissante. Justement, dès qu'une vague balaie la plage et facilite la poussée de la barque dans l'eau, les gens s'y agrippent de toute leur force, et sautent dans la barque avec leur rame en trident dès qu'elle est à flot. C'est alors que commence l'une des luttes les plus intéressantes entre l'homme et la nature, une lutte que le spectateur étranger ne se lasse pas de regarder pendant des heures.

Quiconque a vécu une fois au bord de la mer sait qu'une vague, lorsqu'elle se rapproche de la terre, diminue en largeur et augmente en hauteur, jusqu'à ce qu'elle roule sur elle-même et se brise. La pirogue qui se trouve précisément au point où une vague se brise prend l'eau et se renverse. Le chef de groupe doit alors guider la pirogue de telle sorte que, à l'approche d'une vague qui provoque une forte lame, elle en soit suffisamment éloignée, ou bien qu'elle ait déjà dépassé l'endroit où la vague se brisera. Tout ceci explique pourquoi les rameurs semblent par moments ne pas bouger, et l'instant d'après enfoncent leur rame en trident dans l'eau avec une telle énergie, comme si leur vie en dépendait(16).

Ces gens ont des rames si petites qu'ils sont obligés non seulement de se pencher hors de la barque pour s'en servir, mais aussi de se courber un peu pour que la rame puisse atteindre la surface de l'eau, surtout lorsque la mer est très forte. Puisque tout cela se fait à une cadence très stricte, une telle pirogue remplie d'hercules nus, au visage sauvage, brandissant leurs tridents, constitue une véritable aventure...

---

(16) Ce qui est le cas.

Lorsqu'une pirogue se présente de biais à la hauteur d'une vague, elle chavire le plus souvent. Mais avant que cela ne se produise, les rameurs ont l'habitude de sauter de la barque pour ne pas être écrasés. Cependant il arrive aussi qu'ils sautent du mauvais côté. Mais ceci constitue un danger moins grave que s'ils restaient dans la barque, parce que l'individu coule vite : la chaloupe qui a chaviré et qui dérive ne peut pratiquement plus l'atteindre une fois qu'il est dehors. Durant le peu de temps que j'ai vécu sur la Côte des Esclaves, j'ai vu au moins une douzaine de pirogues chavirer de cette façon. Les rameurs eux-mêmes courent un risque moins grand qu'on ne serait enclin à le croire, sauf si, en chavirant, la pirogue leur brise un bras ou une jambe, ou si les requins se trouvent à proximité.

Les braves rameurs krou abandonnent rarement un Blanc dans une barque naufragée, surtout s'il est leur maître. J'ai vu quelques chefs de groupe (*head-men*) sauver leur maître au péril de leur vie. Le Blanc lui-même a beau être bon nageur, il ne saurait se sortir d'affaire au milieu du déferlement des vagues. Mais les Krou le ramènent à terre à la nage et en pataugeant, même s'ils ont la tête submergée par les éclaboussures d'eau.

Il n'existe pas un seul Européen qui, au cours d'un long séjour sur cette côte, n'ait été déjà une ou plusieurs fois catapulté à la mer. (L'expression technique est *capside*). Mais cela ne se passe pas toujours sans difficultés, comme je l'ai présenté ci-dessus. Une fois, Monsieur Leuze n'a pas pu être retrouvé, jusqu'à ce qu'un Français, qui était par hasard sur la plage, eut l'idée que Monsieur Leuze se trouvait probablement encore sous la chaloupe, qui s'était retournée sous l'action d'une lame brisante. Lorsqu'on parvint à la barque, qui était toujours la proie du déferlement des vagues, on découvrit Monsieur Leuze sans connaissance, mais indemne. L'air qui se trouvait sous la barque retournée l'avait sauvé.

A Ouidah, deux natifs d'Accra ont été victimes d'un accident durant mon séjour dans cette ville. L'un eut la cage thoracique enfoncée lorsqu'il a sauté d'une pirogue qui venait à terre. L'autre, assis dans une barque venant de la côte, eut une jambe arrachée par une pirogue venant en sens inverse. En effet, la pirogue qui arrivait se trouvait sur la hauteur d'une lame tandis que l'autre était à son pied, et, presque sans que les occupants des deux pirogues se soient vus, la pirogue qui arrivait a été projetée de biais par-dessus l'autre.

Mais par-dessus tout, les chefs de groupe aiment, pour ainsi dire, chevaucher une grande vague lorsqu'ils viennent de la haute mer. Mais, puisque la vague va plus vite que la pirogue, il faut aider cette dernière à progresser à coups de pagaies pour pouvoir bénéficier au maximum de cette occasion. On voit alors la pirogue filer comme une flèche au milieu du sifflement des vagues écumantes. Quel magnifique spectacle à partir du continent! Mais juste avant le débarquement, il faut s'arrêter à nouveau et faire bien attention à la brisante, qui est la plus dangereuse de toutes les vagues. Le chef de groupe surveille minutieusement de tous côtés. Le moment venu, on lance la pirogue avec toute la force dont on est capable sur la berge, en suivant un angle obtus. A peine le passager s'est-il remis de la secousse qui l'a fait tomber de son siège que dix à douze rameurs, y compris leur chef, plongent dans l'eau, l'arrachent de la pirogue au moment où il s'y attend le moins et le traînent à terre, comme on saute à l'abordage.

Si le débarquement d'un vapeur n'est que rarement totalement entravé par la force des vagues, par contre bon nombre de chaloupes peuvent être réduites en morceaux ; si bien qu'on est constamment obligé d'en envoyer d'autres. Lorsque la mer n'est que passablement mauvaise, les marchandises et les passagers parviennent au rivage à moitié mouillés (ou totalement). Lors de l'emballage d'un grand nombre de marchandises, on tient compte dès le départ du fait que, en cas de besoin, elles doivent atteindre la plage en flottant dans l'eau. C'est le cas par exemple des petits tonneaux de poudre (*kegs*), envoyés par milliers ici et qui, d'habitude, se révèlent étanches lorsqu'ils ne restent pas trop longtemps dans l'eau. Le courrier est enveloppé ici, en général, dans de la toile cirée étanche et mis dans de petits tonneaux cuivrés (comme cela se fait toujours à Accra et à Ada).

Il est beaucoup plus facile de naviguer vers la terre ferme à partir du bateau, au milieu du déferlement des vagues, que de remonter de la plage vers le large. En effet, on ne dispose que de quelques secondes si l'on veut que le passager ne soit pas mouillé par la lame suivante. Mais on donne ensuite un pourboire, si petit soit-il, et le Noir le sait très bien. En Gold Coast, certaines personnes, surtout des missionnaires, se sont fait envoyer d'Europe des fiancées, qu'ils n'avaient encore jamais vues. Quelle belle scène, inoubliable, lorsqu'une jeune femme, toute ruisselante d'eau, passe des bras des Noirs dans ceux de son fiancé, qu'elle n'a encore jamais vu... Et pourtant on avait bien indiqué d'avance

aux Noirs -à l'aide d'une poupée, parait-il- comment faire sortir une femme blanche, la tenir et la porter. Mais que comprend un Noir à la notion de "dame" ? Chez les Noirs, il n'y a pas une aussi grande différence entre homme et femme que chez nous, ni dans l'habillement, ni dans le traitement...

Quiconque veut se convaincre, sans en avoir fait lui-même la tentative, de savoir ce que c'est que de traverser un déferlement de vagues, a juste besoin de regarder les pirogues qui arrivent toutes trempées et dans lesquelles aucun endroit, si petit soit-il, n'est plus sec, ou encore les corps bronzés des Noirs qui perlent de sueur et d'eau de mer. Sur les cheveux coupés court des Noirs brillent des gouttes d'eau, grosses et petites, mais ils sont aussi peu mouillés que le duvet des canards.

Si quelqu'un veut attraper rapidement la fièvre, il n'a qu'à passer un certain nombre de fois sous les vagues déferlantes et laisser ses habits sécher sur son corps(17). C'est pourquoi il faut plaindre les pauvres commis d'expédition qui se rendent à bord du vapeur en escale, chaque fois que c'est possible (ce n'est pas toujours le cas lorsque les vagues sont très dangereuses).

Il faut agir extrêmement vite lors du déchargement des bateaux pour la bonne raison que, quand la mer est particulièrement mauvaise, des masses d'eau ne cessent de jaillir par-dessus le chargement. Les ballots de produits manufacturés, solidement attachés par des anneaux en fer, les gros et lourds tonneaux de tabac, les sacs de sel (transportés uniquement par les voiliers) sont littéralement arrachés aux pirogues. Dès qu'un fût de tabac commence à flotter, son contenu est pratiquement perdu. Moi-même, j'ai vu couler d'un tel tonneau un jus semblable au café, et tout le contenu fut liquidé à vil prix à un négociant indigène, lors d'une vente aux enchères improvisée. J'ai vu aussi une fois une chaloupe chavirer en traversant la dernière lame. Elle ramenait un groupe de Krou dans leur pays natal, ainsi que tout leur gain, converti en marchandises. Les Krou regagnèrent le rivage à la nage, mais ils avaient perdu leur gain d'une année.

Il est particulièrement difficile de charger les lourds tonneaux d'huile. Chaque barque peut en prendre deux. Pour ce faire, on la range

---

(17) On a déjà noté que cette observation n'a aucune validité médicale.

légèrement de côté. Sur les plages où l'on n'emploie pas des rameurs krou, mais autochtones, on paie un dollar par voyage ; lorsqu'ils transportent des marchandises à l'aller et au retour, ils reçoivent un dollar et demi. Vingt voyages par jour constituent une belle performance lorsque les vagues sont très faibles, dans la mesure où les bateaux se rapprochent rarement de la côte à une distance moindre qu'un demi-mille(18). Les passagers aussi paient un dollar au débarquement, lorsqu'ils louent une pirogue pour eux tout seuls.

L'un des côtés les plus faibles du commerce et du trafic ici, c'est le transport postal, qui est soumis à l'arbitraire et aux irrégularités les plus inimaginables. Les lettres acheminées par les bateaux allemands sont affranchies avec des timbres de 20 pfennigs. S'ils n'y figurent pas, on met sur la lettre un mot selon lequel le destinataire doit payer, non pas le prix double pour les lettres non timbrées, mais juste le port simple. Les lettres acheminées par les bateaux anglais coûtent 6 d (50 pf). Mais, dans le cas des bateaux anglais, il arrive assez souvent que les lettres soient remises à de faux destinataires, qui refusent ensuite de les restituer - cela a été le cas, tout récemment, d'un Anglais à Baguida- si on ne leur paye pas un certain nombre de dollars.

Les plus belles factoreries en Gold Coast appartiennent à la Société des Missions de Bâle ; les plus belles sur la Côte des Esclaves à la maison Vietor-et-fils, de Brême. Toutes les factoreries, tant allemandes que françaises, sont implantées selon le même modèle. Dans la description suivante, je retiens surtout la factorerie de Brême à Baguida et à Petit-Popo, dont j'ai été l'hôte pendant longtemps.

Pour planter une factorerie, il faut trouver un très grand terrain; c'est le terme allemand d'*enclos*(19) qui se rapproche le plus de ce qu'est une factorerie. Dès le début des travaux de construction, on entoure le terrain de la factorerie d'une clôture de planches solides, et on la double d'une haie de cactus. On tient surtout à ce que les nombreux bâtiments soient implantés le long de la clôture pour dégager la cour, afin de pouvoir l'embrasser facilement d'un seul regard. Le sable, dans lequel on s'enfonce jusqu'au genou à chaque pas et qu'on trouve partout

---

(18) 900 mètres.

(19) Gehöft : ferme isolée ou petit hameau entourés d'une clôture. C'est ce que rend l'expression franco-africaine de "concession" (ou, plus justement, l'anglais compound, au sens de "complexe de constructions").



sur la côte, constitue une difficulté particulière que l'on rencontre pendant les travaux de construction et, plus tard, lors des déplacements à l'intérieur de la factorerie. On a essayé de construire au moins des sentiers plus solides à travers les cours des factoreries en utilisant de l'argile rouge en provenance de l'intérieur du pays. Mais les résultats ne sont pas à la hauteur des efforts fournis. Le sable est encore plus désagréable dans les cours des factoreries, car il fourmille de chiques lorsqu'il n'est pas totalement débarrassé des détritux de paille et de bois, là où l'influence de l'eau de mer salée ne se fait plus sentir. On désigne par *chica* ou *mamitoffus* ces insectes désagréables qui, dit-on, ont été introduits du Brésil au cours de la dernière décennie et qui ne cessent de se répandre sur cette côte. Ils se logent de préférence sous les ongles des orteils, mais aussi dans d'autres endroits du pied, et se trahissent ensuite par un point noir ou par une légère démangeaison. Dès que l'on s'en rend compte, on appelle l'un des domestiques noirs ; celui-ci, armé d'une aiguille commence le travail d'extraction, qui ne fait nullement mal ; ensuite, on introduit de la cendre de tabac dans la petite plaie pour détruire d'éventuels oeufs de l'insecte(20).

Font partie des bâtiments extérieurs d'une factorerie les magasins pour l'huile, les palmistes, le sel, etc., un magasin spécial pour la poudre (construit avec de la tôle ondulée et un revêtement en bois), une installation en plein air dont le toit est en nervures de palmes et qui sert à la préparation de l'huile, une aire cimentée pour le séchage des palmistes, une cuisine (installée loin de l'immeuble d'habitation pour éviter des risques d'incendie), des pigeonniers, des cages à singes, des poulaillers, etc... Toutes les cours des factoreries que je connais sont plantées de cocotiers ; elles fourmillent également de poules, de canards géants, de pigeons, de pintades, de civettes, de chiens, de singes et d'autres animaux. Ce qu'on rencontre le plus souvent, ce sont les cynocéphales(21), qui ne manquent pas dans les jardins zoologiques d'Europe ; plus rares sont les singes noirs, dont le long pelage est très recherché pour le manchon des dames qui portent le deuil. Les insectes nuisibles qui troublent le repos du soir sont rares dans le pays, à l'exception des moustiques ; ceci s'explique par le fait que les cancrelats, qui ne manquent dans aucune maison, empêchent la prolifération des

---

(20) *Tableau clinique bien observé (le rôle de la cendre de tabac est moins convaincant).*

(21) *Ou babouins, pourtant difficiles à apprivoiser.*

poux et des punaises(22). Les moustiques et autres insectes volants ont également pour ennemi farouche des lézards grotesques et tout à fait inoffensifs(23). On en trouve par douzaines ou par centaines dans chaque factorerie.

Dans la mesure du possible, et pour des considérations sanitaires, la maison d'habitation de la factorerie a deux niveaux. Le rez-de-chaussée comprend le magasin, le comptoir et les entrepôts pour des marchandises de prix, surtout les produits manufacturés. Le premier étage, entouré d'une véranda qui repose sur des piliers, sert de salle de séjour pour des Européens, après une journée bien remplie. On y trouve un living-room, qui sert en même temps de salle à manger, et deux à trois chambres à coucher. Les bâtiments à un niveau des factoreries de Lomé sont installés plus simplement parce que tout se trouve encore à l'état provisoire. Même dans ce cas, la maison est entourée d'une véranda où les domestiques étendent leur natte le soir ; mais cette véranda n'entoure que deux salles, à savoir un magasin qui sert aussi d'entrepôt et une autre chambre où l'on lit, rédige(24), mange et dort. Parfois nous avons passé la nuit à quatre dans de telles chambres ; le voyageur, sur cette côte, doit s'estimer très heureux et considérer comme un grand honneur de pouvoir disposer d'une chambre individuelle. Il n'existe pas encore à Lomé de fenêtres à carreaux vitrés. On trouve à leur place des volets en bois. Le jour, ces derniers restent ouverts ; la nuit, ils sont fermés.

Les matériaux de construction de ces maisons, qui sont en grande partie en bois, sont envoyés tout prêts d'Europe. Seules les grosses poutres proviennent du bois, très solide, du rônier, appelé *Agobim*(25). Au moment de la création des premières factoreries sur cette côte, il n'a pas été facile de réaliser la construction des maisons européennes avec l'aide des ouvriers indigènes. On se plaint encore aujourd'hui de la négligence et du peu d'intelligence des menuisiers locaux ; mais la situation s'est un peu améliorée sous l'influence des écoles professionnelles de la Mission de Bâle(26). On dispose surtout d'excellents tonneliers dans ce pays où l'expédition de l'huile nécessite de

---

(22) *A démontrer.*

(23) *Les margouillats et les geckos.*

(24) *Zöller a visiblement écrit une bonne partie de ce texte sur place.*

(25) *De l'éwé Agoti (en franco-africain : le coquaire).*

(26) *Qui ont formé de nombreux artisans dans la région d'Accra.*

très nombreux tonneaux (la douve et le collier viennent d'Europe). Il est évident que la construction d'une maison ici ne peut pas être bon marché; on affirme que le coût du bâtiment d'habitation de la factorerie de Brème à Petit-Popo n'est pas inférieur à 60 000 marks. Et pourtant ces maisons se révèlent peu solides, à cause des fondations défectueuses et des influences climatiques. Si l'on ne procède pas le plus tôt possible aux petites et menues réparations, elles tombent très vite en ruine. Les murs et les cloisons construits avec des blocs d'argile rouge résistent parfaitement au climat quand on les nettoie soigneusement; mais, dès que l'eau de pluie s'y est infiltrée, il est très difficile d'éviter qu'ils ne se détériorent.

L'ameublement des maisons en Afrique de l'Ouest est tout européen, excepté les meubles en rotin et les moustiquaires. On affirme que Baguida a mauvaise réputation, parmi toutes les localités de la côte, à cause de ses moustiques; et pourtant je ne me suis jamais servi d'une moustiquaire ici: j'ai repoussé chaque soir cet équipement encombrant, dans lequel on se sent à l'étroit et qui ressemble à notre lit à baldaquin. Et pourtant, il y a des gens qui prennent leur repas de midi sous la moustiquaire lorsque, à la saison des pluies, la gêne causée par les moustiques est très pénible. Les Krou, qui peuvent difficilement protéger leurs membres nus contre les piqûres d'insectes, dorment sur la plage lorsque cela va très mal: la brise marine en chasse tous les moustiques. C'est à Petit-Popo que l'on trouve le moins de moustiques, bien que la ville soit située tout près de la lagune. A mon avis, le fléau atteint son paroxysme à proximité des roseaux touffus de Zébé(27), Gbomé et Séva.

Chaque matin, à l'exception du dimanche, l'heure de travail est annoncée à cinq heures et demie par un coup de cloche, c'est-à-dire juste avant le lever du soleil. On prend juste une tasse de café; on donne des directives de travail aux Krou, puis on se remet à table vers 8 heures, pour prendre le petit déjeuner en commun. A 12 heures, on prend le deuxième repas, suivi d'une petite sieste. Mais nombreux sont les commerçants qui reprennent leurs activités dès 14 heures, soit dans la cour, où l'on procède à la mesure de l'huile et des palmistes, soit dans le magasin où l'on trouve tout -de l'ancre jusqu'à l'aiguille- ce que chaque indigène peut désirer. Certaines factoreries ferment à 17 heures, d'autres à 18. Puis arrive le temps du repos et de la distraction, si on n'est pas

---

(27) De l'autre côté de la lagune, futur centre administratif du territoire (en 1887).

obligé d'arrêter les comptes ou d'écrire des lettres vers l'Europe. On prend le repas principal vers 18 heures 30, et l'on rend visite à d'autres factoreries pour discuter autour d'un verre de bière, de vin rouge, de sherry ou de cognac coupé d'eau, du déroulement des affaires, des problèmes personnels et des derniers tours du cuisinier (c'est-à-dire des tours plutôt négatifs). L'extrême pauvreté des sujets de conversation est une véritable calamité pour les deux ou trois hommes cultivés qui, en dehors des rapports qu'ils entretiennent avec les Noirs, sont réduits à eux-mêmes pendant des semaines et des mois, et qui sont de surcroît concurrents entre eux. Ici, sur la Côte des Esclaves, la vie est beaucoup plus animée qu'au Libéria, mais malheureusement la très forte concurrence a des conséquences fort néfastes. Voilà un danger contre lequel je voudrais mettre en garde mes chers et braves compatriotes. En quittant cette côte, je voudrais encore leur lancer un appel : "Restez toujours unis et courageux comme jusqu'à présent ; n'oubliez jamais que la concurrence légitime ne doit jamais vous empêcher de vous donner mutuellement la main dans toutes les affaires non commerciales".

Les Européens résidant en Afrique de l'Ouest se rendent tôt ou assez tard au lit, selon qu'ils sont fatigués par le travail ou qu'ils ont reçu un hôte. Mais il faut continuellement se rappeler que la vie ici tourne uniquement autour du commerce, des affaires et de la sécurité de la factorerie. Dès qu'il fait sombre, on allume dans quelques factoreries une grande lampe qui éclaire toute la cour. Dans toutes les factoreries, sans exception, les veilleurs de nuit ont reçu l'instruction de taper sans arrêt sur une bouteille vide ou sur une boîte en tôle au cours de leurs rondes. Si ce bruit -bien étrange pour tout nouvel arrivant- cesse, ne serait-ce que pour quelques minutes, on peut être sûr que le directeur de la factorerie s'éveillera et se précipitera dehors pour connaître la cause de l'interruption. Il est très regrettable que la plupart des firmes n'aient pratiquement jamais pensé à équiper leurs factoreries de bonnes armes modernes. En bonne justice, on ne peut pas demander aux cadres et aux jeunes agents de s'en servir, mais la seule présence d'armes suffirait déjà pour assurer la sécurité d'une factorerie, sans que l'on ait besoin d'en faire usage.

L'équipe de Krou qui fait partie du personnel de la factorerie dort la plupart du temps dans l'enceinte, et rarement en dehors de l'enclos. Si on est débordé de travail, on loue de la main-d'oeuvre indigène, composée d'hommes et de femmes, pour un salaire qui varie entre 0,75 et 1 mark. Mais comme ils sont aussi paresseux que prétentieux, on leur

préfère les Krou. Chaque factorerie possède une, sinon deux équipes krou, qui se composent de 10 à 12 rameurs et d'un ou de deux chefs : le *premier* et le *second*. Un magasin vide leur sert de dortoir. On le reconnaît aux croquis de bateaux, qui ne manquent pas dans un cantonnement de Krou, et aux traits qu'ils tracent chaque jour, ce qui leur sert de calendrier et de mesure du temps. Bien que les Krou au service des Européens comprennent et apprennent très vite bien de choses (sauf l'écriture), ces connaissances superficielles s'effacent complètement dès qu'ils retournent dans leur cher pays. Aucune autre communauté noire ne manifeste avec une telle force son attachement au pays natal et aux coutumes. Et lorsqu'une équipe de Krou doit, exceptionnellement être engagée, pour une durée supérieure à un an, elle retourne toujours entre-temps au pays. Il faut voir comment ils se réjouissent de pouvoir entreprendre ce voyage. J'ai assisté un soir, à Lomé, à la fête d'adieu organisée par une équipe avant son départ. Pendant qu'on battait la mesure sur une caisse vide, les diables noirs exécutèrent sous la lueur magique de la lune une danse très rythmée, qui ressemble au cancan(28). Le petit cuisinier, le plus enjoué de tous, exécutait les sauts les plus insensés. S'il venait à être fatigué, il se couchait à même le sol ; après quelques instants, il recommençait ses sauts et se joignait à la danse générale. Le second chef de l'équipe avait été déjà envoyé au pays pour y recruter -désormais en qualité de premier chef- une nouvelle équipe. Lorsque ces gens ont débarqué, on a commencé tout d'abord par enregistrer leurs noms ou à leur en attribuer d'autres. En effet, tous les Krou, dont les noms sont difficiles à prononcer, reçoivent en plus des surnoms anglais. Ce genre de baptême étrange se déroule comme suit :

"Comment t'appelles-tu ?, demande le Blanc.

- Soupe-de-pois !, répond le Noir

- Et toi ?

- Brise-marine.

- Et toi, là-bas ?

- Queue-de-singe.

Le quatrième n'a pas encore de nom et mon compatriote lui propose, en me regardant avec un sourire, le nom de *papillon*. "*All right, Masser*, répond le Noir, *my name be Butterfly*" ("Bien, Patron, je m'appellerai Papillon"). Et ainsi de suite. Je notai les noms tels que *Beignet*,

---

(28) *French-cancan, où les danseuses lèvent la jambe à l'horizontale.*

*Dimanche, Verre-de-vin, Perroquet, Pot-à-thé, Napoléon, Rôtissoire, Pièce-de-cinq-pfennigs, Nuage-volant, Bismarck et Moltke (29)*. Le directeur de la factorerie pensait que, avec ces deux derniers, il serait en mesure de franchir les vagues les plus dangereuses...

Comme les Krou ne maîtrisent pas la langue des Togo et des Popo, ils s'entretiennent avec les indigènes "instruits" dans un anglais dont le style ressemble à celui utilisé pour l'attribution des noms. On aura souvent à entendre des phrases telles que "*here be my brother, him be girl!*" ("voici mon frère, mais c'est une fille", pour dire tout simplement: "voici ma soeur"), ou bien "*he live for dië*" ("il vit pour la mort", au lieu de dire "il est mourant"), etc...

Bien qu'on ne puisse pas du tout affirmer que leur nourriture soit luxueuse, les Krou sont aux anges lorsqu'ils mangent et boivent. Quand un mousse krou ne dépense que 3 d (25 pf) pour sa nourriture quotidienne, il trouve cela extraordinaire. A ce sujet, les Krou ont la réputation de manger toutes sortes de choses qui nous répugnent ; ils ont une préférence spéciale pour les peaux d'animaux fraîchement tués ; ils les laissent se décomposer à moitié sous terre et les découpent ensuite en petits morceaux pour préparer une sauce très pimentée.

Bien que les diverses équipes se querellent très souvent, les Krou se montrent solidaires face aux autres Noirs. Dès que la moindre chose les décontenance, ces gens, non sans grande exagération, font appel aux Blancs, considérés comme des êtres supérieurs. Lorsque j'étais l'hôte de la Factorerie de Brême de Petit-Popo, un Noir apparut soudain devant mon bureau, tenant à la main un grand sabre tout rouillé. A ma grande surprise, il me demanda de bien vouloir servir d'arbitre dans le litige survenu entre les équipes krou de deux factoreries.

Quant à l'attitude du subordonné vis-à-vis de son maître, l'opinion courante selon laquelle le Noir est fidèle et dévoué -opinion qui est véhiculée chez nous, en Europe- se révèle inexacte ici. Mais je connais aussi des exemples de Noirs d'ici qui vivent loin de leur milieu natal, sous l'autorité et parmi des Européens, et qui se révèlent fidèles et dévoués en cas d'ultime danger. On avait, une fois, mis le feu à la clôture d'une factorerie allemande qui était pleine à craquer de poudre. Lorsque le

---

(29) *Glorieux général prussien (1800-1891), vainqueur de la guerre de 1870, général en chef des armées allemandes jusqu'en 1888.*

chef des Krou se réveilla et remarqua le feu, il était trop tard pour penser l'éteindre. Il se précipita dans la chambre de son maître qui dormait. Ce dernier, presque nu, bondit à travers les flammes et se réfugia dans la forêt voisine. Le Noir revint sur ses pas pour sauver aussi la caisse. Mais c'était trop tard : l'immeuble sauta, et avec lui le fidèle serviteur.

Le ménage de toute factorerie constitue le ménage pour célibataire le plus parfait que l'on puisse imaginer. Parmi les cuisiniers, les gens d'Accra, notamment ceux qui ont fréquenté les écoles de la Mission de Bâle, jouissent de la meilleure réputation. Mais, comme il est difficile d'en trouver, on se contente des cuisiniers autochtones, qui savent à peine cuire du pain, préparer de la soupe et rôtir des poulets. Ces Noirs ne réfléchissent pas d'eux-mêmes et, sans la surveillance et la collaboration de l'Européen lui-même, on lui présenterait les mêmes plats tous les jours(30). Un boy (garçon) de 10 à 15 ans est à la disposition du Blanc pour le service à table, le nettoyage de la maison et des chambres.

Le climat d'ici vous rend la vie agréable et l'étranger trouve bizarre qu'on lui envoie le soir un boy dans sa chambre pour lui enlever les bottes et apprêter ses habits pour le lendemain. J'ai toujours préféré me servir moi-même, surtout lorsque j'ai remarqué le comportement servile de ces boys, dont un bon nombre sont des esclaves. Ils veillent bien aux intérêts de leur maître quand il est présent, et les négligent tout à fait quand il est absent.

L'habillement des Blancs qui vivent ici est beaucoup plus simple et plus décontracté que celui des Noirs sierra-léonais. Ils portent un petit chapeau de paille à la maison et un casque dehors sous le soleil, au travail des sous-vêtements en laine, des pantalons blancs et des ceintures rouges et, pour sortir, une chemise et une redingote. (Les cravates et les manchettes sont jugées superflues). La nuit, on porte, comme aux Indes, d'amples sous-vêtements appelés *pyjamas*. Pour le Noir, ce sont les bottes qui différencient essentiellement l'habillement du Blanc et celui du Noir. La pire des injures pour un Blanc, c'est de le contraindre à marcher pieds nus, en lui enlevant de force ses bottes.

---

(30) *Les récriminations contre les méfaits des cuisiniers ont-elles vraiment disparu aujourd'hui des conversations des Européens ?*

Un nombre non négligeable de commerçants qui résident longtemps ici se sont mariés aux femmes indigènes selon la coutume du pays ; ceci n'est formellement interdit qu'aux agents d'une seule firme, qui travaille en collaboration avec la Mission(31). Le mariage est ici, comme partout chez les Noirs, une affaire d'argent et de transaction(32). Les parents qui proposent leurs jeunes filles en mariage reçoivent un cadeau de 16 dollars en liquide et 6 à 8 dollars en marchandises, si bien qu'une femme vous revient à 100 marks environ. Toute la famille de la jeune femme se réunit pour les cérémonies du mariage, si on peut les appeler ainsi, pour célébrer les soi-disant *customs*(33). Elles consistent à danser et à consommer d'énormes quantités de bière et de rhum. Aux yeux du peuple, les rapports que les commerçants blancs entretiennent avec leurs femmes noires sont légitimes et n'ont rien d'un arrière-goût déshonorant. Ces femmes ne sont pas des prostituées que l'on paie ; elles appartiennent aux grandes familles du pays. En dehors du prix d'achat minime versé aux parents, il suffit que le mari blanc pourvoie modérément à l'entretien de sa femme. Même si l'on ne peut nier que les femmes des Blancs reçoivent un meilleur traitement par rapport à toutes les autres, c'est avant tout un honneur, à tout point de vue, chez les indigènes que d'être la femme d'un Européen. C'est dans cet ordre d'idées qu'on accorde, sur la Côte des Esclaves, une grande préférence aux mulâtres, qui constituent une amélioration de la race noire(34). (Au Cameroun, par contre, on veille à la pureté de la race et on tue tous les nouveaux-nés métis).

Les femmes noires n'habitent pas avec leurs maris blancs dans la journée : tous les matins, elles retournent au village, en portant un habit d'un certain luxe, qui les distingue des autres femmes ; elles ne reviennent que le soir dans la factorerie. D'habitude, les Blancs ne mangent avec leurs épouses noires que lorsqu'ils sont attaqués par la fièvre et se font soigner par elles.

Le vêtement des élues des Blancs est celui que portent toutes les jeunes dames, sauf qu'elles ont, en plus du pagne noué à la hanche, un

---

(31) *La Factorerie de Brême, la "firme pieuse", qui refuse aussi de vendre de l'alcool.*

(32) *Ce qui ne se produit jamais chez les bourgeois européens du XIXème siècle, naturellement...*

(33) *Coutumes.*

(34) *Sic.*



autre, semblable à une toge, que l'on jette par dessus l'épaule lors des sorties. Des perles et autres bijoux leur pendent au cou et aux poignets. Il ne faudrait pas croire non plus que, dans tous les cas, un habillement réduit au minimum diminue la valeur des toilettes. J'ai vu des jeunes filles qui ne portaient rien d'autre autour des hanches qu'une ceinture de corail et de perles, et dont la tenue était plus chère que le vêtement de soie le plus élégant cousu avec de vraies dentelles.

Les femmes noires accordent un soin particulier à l'entretien de leurs cheveux coupés court et à la propreté de leur bouche. Elles ont presque toujours à portée de la main un cure-dents, venant d'un bois particulier qui sert à la fois de brosse à dents et de pâte dentifrice : elles consacrent dix fois plus de temps aux soins dentaires qu'un Européen. Les gens du bas peuple se frottent de temps en temps le corps avec de l'huile de palme, mais les personnes distinguées, et surtout les femmes des Européens utilisent de la pommade parfumée et du bois de santal. On dirait alors que leur buste nu est souvent enduit de craie.

Quant à l'aspect physique, bon ou mauvais, beau ou vilain, il règne chez les Noirs une diversité presque encore plus grande que chez les Européens. La race noire entière déplaît à toute personne nouvellement arrivée dans le pays(35), mais, progressivement, on trouve des figures et des traits qui ne sont pas si déplaisants. J'ai vu certaines photographies avec des portraits de commerçants européens et de leurs compagnes africaines. Mais elles se présentent toutes mieux sur les photos que dans la réalité. Les jeunes filles du Togo et de Popo, qui font partie d'un groupe ethnique bien doué et assez bien évolué, passent pour être particulièrement mignonnes.

La culture et le caractère des compagnes noires ne sont pas aussi négligés qu'on pourrait le croire. Au début, elles se conduisent comme des chats sauvages, puis leur système nerveux se calme progressivement ; et elles manifestent des dispositions naturelles à un humour inoffensif qui procure quelques heures de détente au Blanc se reposant après son travail à la factorerie. Comme les femmes noires ne parlent pas anglais, leurs maris sont obligés de s'intéresser à la langue du Togo et de Popo, une langue qu'ils apprennent très facilement et très agréablement au contact de leurs femmes, pour s'en servir efficacement plus tard dans les affaires.

---

(35) *Sic.*

Lorsque j'ai demandé une fois à un commerçant, très jaloux de sa compagne noire, comment il pouvait vivre avec un être qui lui est si inférieur sur le plan intellectuel et sentimental, il me répondit ceci : "Ne commence-t-on pas à aimer un chien fidèle et dévoué, lorsqu'on s'habitue à lui ? Ces femmes sont dévouées, même si elles ne sont pas toujours fidèles. La dernière fois, lorsque je souffrais de fièvre, cette pauvre créature a passé cinq nuits sans sommeil, assise près de mon lit et soutenue par moments par le chef de mes Krou. Lorsque je suis enfin revenu à moi-même, la première sensation dont j'ai eu conscience, c'était une main tremblante qui caressait tendrement mon front en sueur..."



## LA CHAMBRE DE COMMERCE, D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DU TOGO

La CCAIT est un établissement public, ayant la personnalité civile et jouissant d'une autonomie financière, qui assure la représentation des intérêts commerciaux, industriels et agricoles.

A ce titre, elle joue le rôle d'intermédiaire entre le secteur privé, les services publics, les structures d'appui (nationales et internationales), les investisseurs potentiels et tous les autres partenaires économiques.

Principale structure de promotion des entreprises privées, elle met à la disposition de ces dernières toutes les informations utiles à leur installation et au développement de leurs activités.

Pour remplir les attributions qui lui sont confiées (entre autres : former et conseiller ses ressortissants, informer les opérateurs économiques, présenter ses vues sur les moyens d'accroître le développement et la prospérité des activités économiques...), la Chambre de Commerce dispose actuellement de six divisions, en plus du secrétariat général et du service de la comptabilité :

- Entreprises
- Publication et documentation
- Relations extérieures, foire, promotion commerciale
- Assistance aux entreprises
- Formation professionnelle
- Fonds de garantie routier.

Au-delà de ses actions d'information, de formation et d'assistances, la Chambre de Commerce joue un rôle très actif dans la privatisation et la création de la Zone franche de transformation pour l'exportation.

Pour compléter les actions de la Chambre de Commerce, certaines institutions ont été créées, parmi lesquelles on peut citer :

- Le Groupement Togolais des Petites et Moyennes Entreprises (GTPME), qui a pour objectif la promotion et le développement des PME ;
- Le Centre Togolais des Investisseurs (CTI), qui œuvre pour la promotion des investissements par la création de nouvelles entreprises et qui apporte son assistance aux sociétés existantes pour leur permettre d'améliorer leurs performances.

Sur le plan international, la Compagnie Consulaire assure les relations avec les autres Chambres de Commerce. Elle est membre de plusieurs organisations internationales de Chambres de Commerce.

## LA B.I.A.O. - TOGO

Si la B.I.A.O.-TOGO s'intéresse autant à l'histoire de ce pays, c'est parce que, d'héritage en héritage, elle est presque aussi ancienne que lui.

C'est en effet dès 1905, sous le gouvernorat du comte Zech, le grand artisan du développement économique du Togo allemand, que s'implante à Lomé -pratiquement à l'emplacement actuel de la B.I.A.O.- une agence de la Deutsche Westafrikanische Bank, que complète en 1910 une caisse d'épargne : la Sparkasse der Deutsche Westafrikanische Bank. Un bel immeuble est édifié en 1909, qu'il a fallu malheureusement démolir en 1980, car en trop mauvais état.

Pendant la première guerre mondiale, le bâtiment et les fonctions furent occupés par la Bank of British West Africa, qui, lors du transfert de Lomé au mandat de la France, céda la place à la Banque de l'Afrique Occidentale.

Celle-ci était l'héritière d'une longue histoire : elle avait succédé en 1901 à la vénérable Banque du Sénégal, fondée en 1853 à Saint-Louis-du-Sénégal par des armateurs et des commerçants de Bordeaux. La B.A.O. avait reçu le privilège de l'émission de la monnaie pour les territoires de l'A.O.F. -et, à partir de 1922, pour le Togo-, rôle qu'elle conservera jusqu'en 1955 (c'est depuis lors la Banque Centrale des États d'Afrique de l'Ouest qui joue ce rôle).

Deux autres banques françaises avaient tenté de s'implanter à Lomé dans les années 1925-30, mais en vain : jusqu'au-delà de la seconde guerre mondiale, la B.A.O. resta la seule banque du Togo. Elle s'est, depuis, toujours maintenue au premier rang.

1965 fut l'année de l'ouverture internationale, en particulier par l'association avec la First National City Bank de New-York : la B.A.O. devint alors la Banque Internationale de l'Afrique de l'Ouest.

En 1979, le groupe B.I.A.O. "africanisa" pour la première fois deux de ses directions régionales : celle du Mali et celle du Togo, confiée à M. Kossi Paass, qui préside toujours aux destinées de l'établissement.

Depuis 1981, l'agence régionale de la B.I.A.O. est devenue une filiale de droit togolais, la B.I.A.O.-TOGO, au capital de 500 millions de F.CFA, 700 millions en 1982, 937,5 millions en 1986, avec ouverture du capital aux particuliers : 33,3 % du capital en 1986, 40 % en 1989 sont maintenant entre les mains du public togolais.

Avec 216 collaborateurs et un bilan de 35,7 milliards de F.CFA, la B.I.A.O.-TOGO reste à la tête des banques togolaises. Ce n'est pas pour rien qu'elle a choisi pour devise : "L'EXPERIENCE FAIT LA DIFFERENCE".

## INDEX DES NOMS DE LIEU

(les italiques renvoient à l'introduction ou aux notes)

- Abobo 45, 59, 61, 83, 85, 102,  
 103, 104, 105  
 Abokodi 61  
 Abomey 145  
 Abossa 5, 22, 24, 25, 26, 28  
 Abuhé (Aburi) 61  
 Accra 4, 15, 18, 61, 82, 88, 115,  
 118, 121, 122, 130, 139, 159, 177,  
 181, 184, 186, 188, 191, 195, 200  
 Ada 20, 186, 191  
 Adamé 146  
 Adangbé 88, 89, 90, 112  
 Adidevo 146, 147  
 Adina 13  
 Adja (Adjo) 146, 147  
 Adjido 40, 128  
 Adonqueji (Adoukpoé-ji) 146  
 Aflao 5, 10, 16, 20, 21, 22  
 Agbanakin 39, 43, 54, 128, 135,  
 141, 142, 143, 144, 145, 148, 164  
 Agbantokopé (Kétakopé) 43  
 Agbetiko 146  
 Agbévina 68  
 Agbodrafo (Porto-Seguro) 4, 7,  
 21, 38, 46, 62, 63, 85, 95, 96, 97,  
 111, 116, 128, 129, 138, 147, 162,  
 164, 181, 185  
 Agoènyivé 5, 21, 59, 61, 85, 107,  
 108, 109, 132  
 Agomé 78, 84, 85, 86, 87, 88, 89,  
 90  
 Agomé (-Glozou/-Seva) 39, 61,  
 146  
 Agotimé 107, 152  
 Agoué 5, 34, 40, 46, 63, 97, 112,  
 117, 118, 127, 128, 129, 130, 135,  
 136, 137, 138, 140, 141, 148, 162,  
 164, 166, 167, 177, 182, 183  
 Agouégan 138  
 Ahoma 146  
 Aholo 146  
 Aklakou 130  
 Akoda 42  
 Akropong : voir Abokodi  
 Alisaji 146  
 Alovikoté 146  
 Amoutivé (Petit-Bè) 30, 106,  
 107  
 Aného (Petit-Popo) 3, 5, 7, 9,  
 21, 22, 34, 38, 39, 40, 43, 63, 70,  
 71, 73, 74, 85, 95, 96, 97, 100,  
 111, 113, 115, 116, 117, 118, 119,  
 121, 122, 125, 127, 128, 129, 130,  
 135, 136, 138, 142, 144, 147, 150,  
 152, 155, 157, 158, 159, 160, 162,  
 163, 164, 180, 181, 182, 183, 186,  
 188, 193, 196, 199, 201, 202  
 Anloga (Anglo) 28, 29  
 Aoma : voir Ahoma  
 Aplahoué 146  
 Asagbo (Azabo) : voir Abossa  
 Ashanti 63, 113, 116, 182  
 Assahoun 107  
 Atakpamé 104, 110, 145, 146,  
 147  
 Atjanou 146  
 Athiéomé 146  
 Atoéta 138  
 Avlo 144  
 Badji 40, 118, 119, 120, 123, 124,  
 130, 163  
 Baguida (ville/plage) 3, 16, 19,  
 20, 21, 22, 24, 37, 38, 39, 84, 85,  
 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 106,  
 110, 128, 129, 150, 152, 155, 159,  
 162, 170, 186, 193, 196  
 Batonou 146  
 Bè (Bey) 19, 20, 26, 28, 29, 30,  
 31, 32, 33, 34, 35, 59, 61, 84, 106,  
 107, 171, 181

- Belfa 147  
 Bey Beach : voir Lomé  
 Biassé (Biossé) 107, 108  
 Bolou 104  
 Bonny 166Cameroun 113, 175, 201  
 Cap Mount 182  
 Cape Coast 82  
 Comé 146  
 Congo 60  
 Côte des Esclaves (= Togo + RPB) 12, 17, 18, 39, 63, 127, 149, 154, 156, 157, 159, 160, 161, 166, 179, 181, 186, 188, 190, 193, 197, 201  
 Cotonou 188  
 Dahomey 21, 63, 113, 114, 116, 119, 130, 133, 136, 142, 144, 145, 147, 158, 161, 182, 183, 186, 188  
 Davié 104  
 Dedekpoé 146  
 Degbénou 40, 128, 130, 163  
 Dekpo 46, 47, 80, 91, 92, 104  
 Denu 4, 10, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 25, 159, 185  
 Dévégo 103  
 Djonokovi 146  
 Dogbo (Dobo) 146, 147  
 Dré (Edré) 146  
 Ekpui 45  
 Elmina chica : voir Adina  
 Essé (-Ana) 146  
 Freetown 56, 118, 165  
 Gbeffa : voir Belfa  
 Gbomé 45, 46, 47, 51, 52, 61, 78, 80, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 173, 196  
 Gbomé-le-marché : voir Dekpo  
 Gezen (Guézin) 146, 147  
 Ghana : voir Gold Coast  
 Glidji 40, 105, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 125, 126, 128, 144, 158  
 Gold Coast 3, 4, 5, 9, 12, 15, 16, 22, 25, 29, 61, 82, 107, 110, 115, 139, 140, 159, 163, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 191, 193  
 Grand-Popo 5, 21, 39, 63, 97, 111, 112, 121, 127, 128, 129, 135, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 156, 159, 160, 162, 163, 164, 170, 180, 181, 182  
 Gounkopé 21, 43, 95, 112  
 Guinée 181  
 Hévé 142  
 Ho 46  
 Holodou 146  
 Houeyiogbé (Hueiogbé) 146, 147  
 Hounsoukopé 147  
 Keta 3, 9, 10, 12, 13, 15, 16, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 39, 110, 113, 127, 129, 130, 140, 141, 150, 152, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 184, 186  
 Ketakopé : voir Agbantokopé  
 Kodjoviakopé (New-Sierra Leone) 18, 21, 112  
 Kotafon (Kotafong) 146, 147  
 Kouvé 146, 147  
 Kpalimé 46, 107, 110, 152  
 Kpandu 46  
 Kpogamé : voir Gbomé  
 Kpondavé 146  
 Lagada 146, 147  
 Lagos 4, 18, 121, 129, 130, 137, 138  
 Lébé (Grand-/Petit-) 61, 85, 103, 105  
 Libéria 7, 12, 108, 165, 166, 177, 182, 188, 197

- Libreville 165  
 Lohoumé 146  
 Lokossa 146  
 Lolamé : voir Badji  
 Lomé 3, 9, 10, 13, 16, 17, 18, 19,  
 20, 21, 22, 23, 24, 26, 37, 84, 85,  
 95, 97, 100, 104, 106, 107, 110,  
 111, 127, 150, 152, 154, 155, 156,  
 159, 160, 162, 171, 182, 186, 195,  
 198  
 Médenta 146  
 Mission Tové 109  
 Musuké : voir Hounsoukopé  
 New-London : voir Badji  
 New-Sierra Leone : voir  
 Kodjoviakopé  
 Nigéria 25, 175  
 Notsé 15, 19, 51  
 Nyékonakpoé : Abossa  
 Omako (Oumako) 146  
 Ouedémé 146, 147  
 Ouidah 21, 39, 46, 127, 128, 129,  
 130, 136, 137, 138, 144, 147, 148,  
 150, 151, 156, 160, 162, 180, 186,  
 190  
 Pakko 146  
 Pedakondji (Véda) 70, 71  
 Petit-Popo : voir Aného  
 Popo : voir Petit-Popo  
 Porto-Novo 130, 139, 159, 162  
 Porto-Seguro : voir Agbodrafo  
 République Populaire du Bénin  
 5, 34, 145, 146, 159  
 Rivières de l'Huile 161  
 Sagada : voir Lagada  
 Sahé 146, 147  
 Sahomi 146  
 Sahoué 146  
 Sakkodé Kopé 70  
 Salaga 23, 145, 152, 182  
 San-Pédro 12  
 Savi : voir Sahé  
 Sénégal 7, 153, 166, 188  
 Seva (Petit-/Grand-) 54, 56, 59,  
 60, 61, 64, 74, 75, 77, 78, 85, 89,  
 196  
 Sierra Leone 56, 97, 101, 105,  
 117, 118, 165, 166  
 Tabligbo 110, 146  
 Tahassi 61, 84, 90  
 Togo 3, 4, 10, 16, 19, 21, 26, 28,  
 31, 37, 38, 39, 40, 41, 51, 54, 57,  
 59, 67, 70, 73, 75, 87, 95, 96, 100,  
 104, 110, 111, 112, 113, 115, 130,  
 132, 139, 145, 146, 147, 156, 157,  
 164, 166, 168, 175, 180, 181, 182,  
 183, 202  
 Togo(ville) 3, 19, 29, 34, 43, 44,  
 45, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 71,  
 73, 74, 83, 89, 96, 111, 112, 113,  
 125, 129, 132, 139, 147, 158  
 Togodo 146  
 Togo-Tonou 146  
 Tohoun 147  
 Tokoin 107  
 Tokpli 142, 146  
 Toukadahoui 146  
 Tsévié 104, 110  
 Veda : voir Pédakondji  
 Vo (Vogan) 42, 59, 61, 67, 68,  
 69, 70  
 Wogba 61, 68, 69, 70  
 Wuédémé : voir Ouédémé  
 Yodji 146  
 Zaïre 60  
 Zalivé 42  
 Zébé 41, 100, 142, 196  
 Zowla 71



## INDEX DES NOMS DE PERSONNE

- Adjigo : voir D'Almeida  
 Agbegbé/Agbogboé [commerçante d'Aného] 164  
 Ahyi, John [commerçant d'Agoué] 164  
 Akouété Zankli (Lawson) [chef d'Aného] 118  
 Almeida : voir D'Almeida  
 Armerding [commerçant allemand] 101  
 Atandé/Atanlé [roi d'Agoué] 136  
 Ayité (Ajavon) [commerçant d'Aného] 97, 134, 164  
 Barth, Heinrich [explorateur allemand] 5  
 Beck [commerçant allemand] 164  
 Beneth [missionnaire all.] 29  
 Bertheau [commerçant all.] 38, 64, 73, 164  
 Bismarck [homme d'Etat all.] 4, 135  
 Borghero, R.P. [missionnaire français] 46  
 Brandt [commerçant all.] 10, 13, 14, 17  
 Bruce [chef de Gbomé] 46, 47, 48, 51  
 Buchner, Dr Max [adjoind de Nachtigal] 18  
 Buschmann, Emil [commerçant all.] 20, 23, 30, 106  
 Callerholm [commerçant all.] 164  
 Campbell [capitaine anglais] 25  
 Cantaloup, Joseph [commerçant et consul français] 164  
 Caprivi, Georg Leo von [homme d'Etat all.] 135  
 Cole, Gladstone [commerçant sierra-léonais] 164  
 Cole, S.B. [commerçant sierra-léonais] 101, 164  
 Creppy [commerçant d'Aného] 164  
 D'Almeida [famille d'Aného et Agoué] 117, 118, 119, 120, 123, 134, 164  
 D'Almeida Francisco [commerçant d'Aného] 164  
 D'Almeida Joaquim [commerçant d'Aného] 117, 164  
 D'Almeida Manuel [commerçant d'Aného] 164  
 Doe, John [chef d'Agbanakin] 144  
 Durchbach [commerçant all.] 74, 90, 164  
 Eccarius [commerçant all.] 38, 74, 164  
 Eggers [commerçant all.] 164  
 Falkenthal, E. von [administrateur all.] 22  
 Firminger, Reginald [capitaine anglais] 4, 18, 22  
 Foli Adjéoda [roi de Glidji] 105, 116, 119, 121, 126  
 Foli Awussi [roi de Glidji] 116, 122

- Foli Bébé [fondateur de Glidji] 40  
 Garcia [commerçant portugais] 164, 181  
 Gassou [chef de Baguida] 101, 102  
 Gomez, Robert Leandro [commerçant d'Aného, otage] 135, 164  
 Guillaume Ier [empereur all.] 124  
 Hille [commerçant all.] 74, 164  
 Hornberger [missionnaire all.] 113, 145  
 James [interprète] 44  
 Kenzler [commerçant all.] 20, 30  
 Kodjo Agbossou [fondateur d'Agbodrafo] 96  
 Latévi Awoku [ancêtre des Lawson] 118, 123  
 Lawson [famille d'Aného] 96, 118, 119, 120, 121  
 Lawson, George I [chef d'Aného] 118  
 Lawson, George III [roi d'Aného] 40, 70, 102, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126  
 Lawson, Thomas [père de L. William] 118  
 Lawson, William [premier minist. d'Aného] 118, 119, 121  
 Leuze, Josua [commerçant all.] 30, 100, 101, 102, 103, 106, 133, 190  
 Marques d'Andraba [commerçant portugais] 181  
 Ménager, R.P. [missionnaire français] 167  
 Mensa [roi d'Agbodrafo] 63, 64, 96, 97, 98, 99, 181  
 Mensavi/Massanvi [commerçante d'Aného] 164  
 Mlapa ["roi de Togo"] 19, 44, 62, 63, 64, 74, 96, 97  
 Moltke [général all.] 199  
 Munday, D.W. [commerçant sierra-léonais] 164  
 Nachtigal, Dr Gustav [explorateur all.] 3, 5, 17, 18, 22, 62, 105, 109, 119  
 Nyamlé [roi d'Agbanakin] 142, 143, 144  
 Nyigblin [fétiche] 19, 29  
 Occansey [commerçant d'Ada] 20  
 Oklou [petit-fils de Mlapa] 96, 97  
 Olympio [commerçant d'Agoué] 164  
 Olympio Octaviano [commerçant à Lomé] 20  
 Plakou [porte-canne de Mlapa] 19, 44, 63, 64, 66, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 85, 89, 96  
 Pedro Quadjo Landjekpo Da Silveira [chef d'Aného] 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 136, 181  
 Pot-à-Café [boy] 44, 70, 199  
 Quadjovi Djijéhoué [chef d'Aného] 117, 119, 121, 122, 124  
 Quaku [chef d'Avlo] 144  
 Randad, Heinrich [commerçant et consul all.] 3, 5, 22, 23, 30, 34, 38, 74, 90, 93, 106, 108, 109, 123, 126, 132, 133, 164

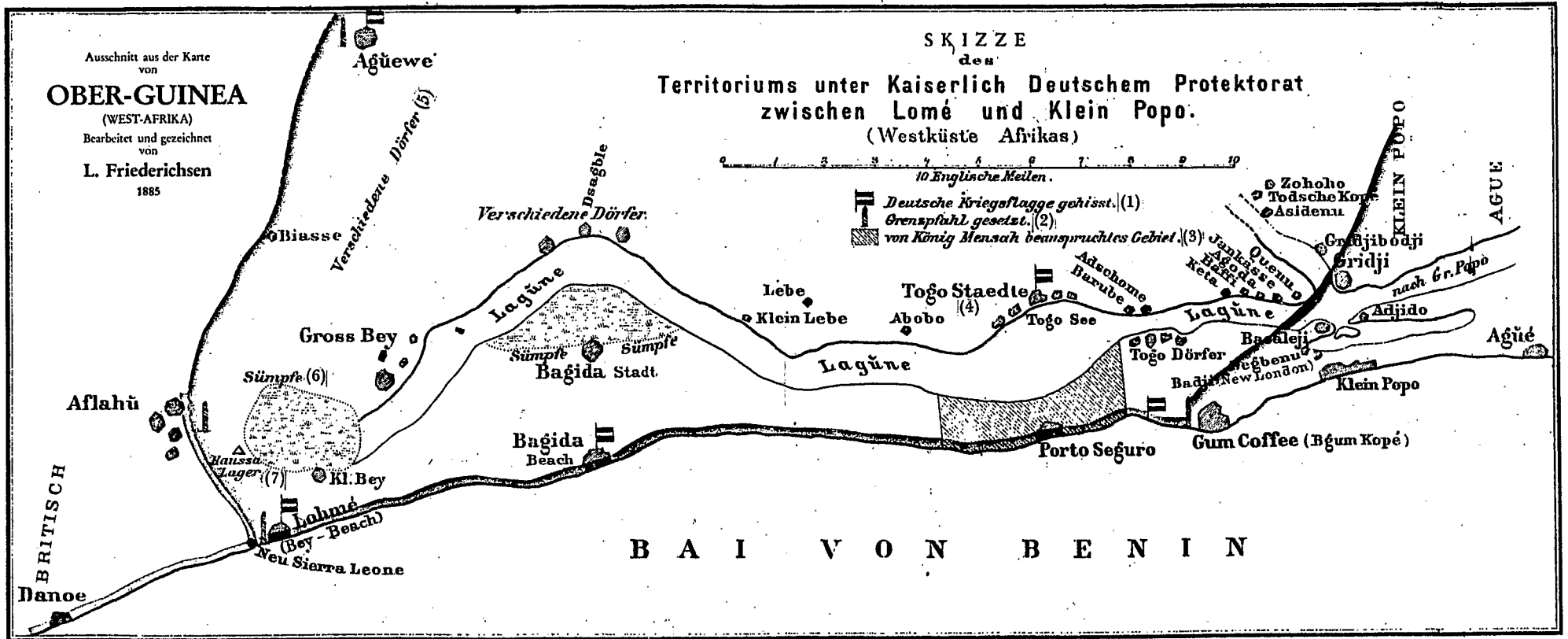
- Reimann [commerçant all.] 38, 52, 64, 73, 124, 164  
Rottmann, Christian [commerçant all.] 161  
Rowe, Sir Samuel [gouverneur de Gold Coast] 29, 118, 122  
Schramm [commerçant all.] 164  
Silckenstädt [commerçant all.] 10  
Stanley, Henri [explorateur anglais] 60  
Stubenrauch, Félix [commandant de la "Sophie"] 119, 142, 143  
Todegeteapou/Todédjéapou [chef d'Agoué] 136  
Wallbrecht, Otto [commerçant all.] 10  
Williams, George B. [commerçant sierra-léonais] 20, 101  
Williams, Tommy [commerçant sierra-léonais] 20  
Wilson, Albert Adjétégan [commerçant d'Aného, otage] 102, 125, 135,  
164  
Wilson, Charles [commerçant d'Aného] 164  
Wolff [commerçant all.] 164  
Yaya [chef de Grand-Popo] 144

## TABLE DES MATIERES

	Pages
Préface :	3
Introduction :	5
Note à la présente édition :	9
CHAPITRE I : Le Togo : Lomé, place commerciale ; le camp haoussa près d'Abossa ; Bè, ville de féticheurs :	11
CHAPITRE II : Voyage sur la lagune et incursion dans l'intérieur du Togo :	39
CHAPITRE III : Le Lac Togo et la découverte du fleuve Haho :	75
CHAPITRE IV : Les places commerciales de Porto- Seguro et Baguida ; autres incursions à l'intérieur du Togo et résultats obtenus :	97
CHAPITRE V : Les trois royaumes de Petit-Popo, Agoué et Grand-Popo :	117
CHAPITRE VI : Commerce et climat de la Côte des Esclaves :	151
CHAPITRE VII : Situation juridique dans les royaumes noirs de la Côte des Esclaves :	173
CHAPITRE VIII : La vie dans une factorerie en Afrique de l'Ouest :	187
Note sur la Chambre de Commerce :	207
Note sur la BIAO :	208
Index des noms de lieu :	209
Index des noms de personne :	212
Table des cartes :	216

## Pages

CARTES :	- La Côte des Esclaves en 1884 :	10
	- Premier voyage autour du lac Togo :	38
	- Deuxième et troisième voyage :	74
	- Carte de Friederichsen	Hors texte

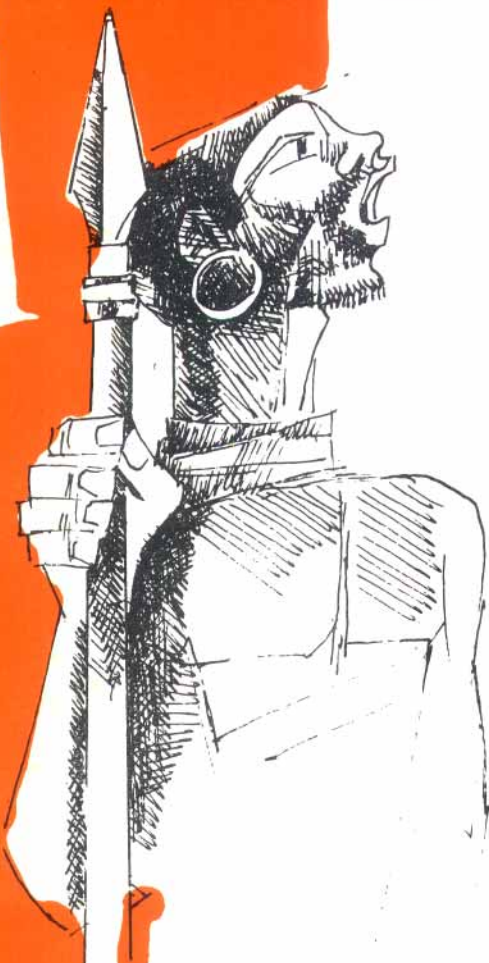


- LEGENDE :
- |   |                     |
|---|---------------------|
| (1) Drapeau allemand hissé                  | (5) Divers villages |
| (2) Poteau frontière planté                 | (6) Marécages       |
| (3) Territoire revendiqué par le roi Mensah | (7) Camp haoussa    |
| (4) Villes du Togo                          |                     |

---

**Achévé d'imprimer sur les presses offset Editogo :  
2e trimestre 1990  
Dessin couverture : Prof P. Ahyi**

Rendre aux Togolais les sources de leur histoire écrite, voilà l'objectif premier des « Chroniques anciennes du Togo », créées par un groupe de chercheurs de l'Université du Bénin et du Centre ORSTOM de Lomé : des documents anciens exhumés et commentés pour le lecteur d'aujourd'hui, mis à la portée du grand public grâce à la générosité des entreprises et institutions ouvertes au mécénat. Une douzaine de titres sont ainsi annoncés, qui rencontreront certainement l'attention de tous ceux qui s'intéressent au passé du Togo.



Le témoignage du journaliste allemand Hugo Zöller est le tout premier récit d'un voyage au Togo, en octobre et novembre 1884, trois mois après la proclamation du protectorat.

Hugo Zöller parcourt le littoral et son arrière-pays, visite Lomé, Bè, Togoville, Aneho, Vogan, explore les rives du lac Togo...

Excellent observateur, même s'il partage les préjugés de son temps, le journaliste allemand nous fait vivre ce qu'était alors le Togo, avec autant de fraîcheur que pour ses lecteurs d'il y a un siècle. Ce texte, traduit par A. AHADJI et K. AMEGAN, de l'Université du Bénin, commenté par Y. MARGUERAT, de l'ORSTOM,

a bénéficié de subventions principalement de la Chambre de Commerce du Togo, de la B.I.A.O.-Togo et de l'Office Togolais des Phosphates.

*Prochains titres à paraître dans la même collection :*

No 2 *Histoire de Glidji et des Guin, par le roi Agbanon II (1934) (présenté par N. GAYIBOR).*

No 3 *Explorations de H. - G. von DOERING dans le Centre et le Nord du Togo (1892 - 93) (traduit par P. SCHAEFFER, présenté par J. C. BARBIER).*

No 4 *La naissance du Togo selon les documents de l'époque (traduit et présenté par Y. MARGUERAT).*